

# **L'Exécuteur [288]**

## **– La marque du diable**

**Don Pendleton**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**SUPER  
BOLAN  
EXCEPTIONNEL**

**Gérard de Villiers**  
présente

# L'EXÉCUTEUR



**LA MARQUE  
DU DIABLE**

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



**HUNTER**

## CHAPITRE PREMIER

Un convoi de trois 4x4 se frayait un chemin à travers les rues défoncées. Bolan était assis à côté du conducteur dans une Bronco banalisée et blindée. Il était 4 heures du matin et les ruelles de Tijuana étaient encore encombrées d'ivrognes zigzaguant, de touristes au regard trouble à la recherche d'un dernier orgasme. Dans ce quartier, les maisons closes n'étaient pas signalées par des néons, il n'y avait pas de rabatteurs pour vanter les formes généreuses des filles, comme au centre ville. Une telle publicité aurait été un luxe inutile à cette heure de la nuit et dans cette partie de la ville. On était au cœur du vieux Tijuana - des murs de terre couverts de graffiti, quelques rares lampadaires et des porches sombres. Si vous aviez de l'argent, vous étiez sûr de trouver de quoi satisfaire vos fantasmes. Il suffisait de franchir une de ces portes.

Bolan jeta un œil sur le « paquet » à l'arrière de la voiture.

Le prisonnier Cuauhtemoc « Cuah » Nigris n'avait pas vraiment l'air heureux. Nigris était le dernier des « Baja Barbacoas », un quatuor de tueurs à gage mexicains dont la spécialité était le kidnapping. Ils avaient l'habitude de faire rôtir leurs victimes à petit feu dans un barbecue recouvert de feuilles d'agave. Le fait qu'un homme, qui avait terrorisé toute la péninsule de Baja, de Tijuana à Cabo San Lucas, un homme dont on disait qu'il avait mangé une partie de ses victimes, ait été transformé en un paquet tremblant n'était pas rassurant pour autant. Les trois complices de Cuah avaient été faits prisonniers, et malgré les efforts de la police mexicaine, ils avaient été tués tous les trois, empoisonnés et étranglés alors qu'ils étaient en préventive. Et pour couronner le tout, on leur avait coupé la tête. Nigris était le dernier de ce quarteron d'assassins gastronomes. Aux abois, il avait brisé l'omerta des cartels. Il avait accepté de vider son sac, sur tout et n'importe quoi, à condition d'être extradé vers les Etats-Unis.

Nigris tressaillit sous le regard de Bolan.

Le baby-sitting n'était pas, et de loin, l'activité préférée de Bolan, surtout quand le client était un tortionnaire doublé d'un cannibale. Mais les pontes du ministère de la Justice voulaient Nigris, et ils le voulaient vivant. Potentiellement, c'était une vraie mine d'informations. Comme il était le seul survivant, le ministère de la Justice voulait une assurance-vie pour Nigris. Donc, Hal Brognola avait demandé - discrètement - à Bolan d'être sa police d'assurance.

Bolan jaugea son client.

Cuah Nigris avait la taille et la stature d'un poids mi-lourd. Il était couvert de tatouages, jusque sur son crâne rasé. Pour l'instant, alors qu'il gisait, pieds et poings liés à l'arrière du 4x4, ses yeux en amande,

qui révélèrent ses origines aztèques, étaient écarquillés par la peur.

Majandro « Mole » LeCaesar, l'agent de la Police Fédérale Mexicaine, était assis à côté de Nigris. L'agent de la P.F.M. était armé et vêtu d'un battledress noir. Sa peau sombre et sa coiffure afro d'un brun tirant sur le roux trahissaient ses origines africaines, et il portait avec fierté son surnom de « Mole », une sauce au chocolat, le plat national du Mexique. Bolan avait immédiatement apprécié cet homme. De son côté, LeCaesar considérait le mystérieux Américain avec suspicion. Que la P.F.M. autorise un agent étranger à intervenir pendant le transfert d'un prisonnier montrait à quel point les choses portaient en couilles. LeCaesar enfonça le museau de son MP-5 dans les côtes de Nigris tout en gardant un œil sur l'extérieur.

Bolan reporta son attention sur l'agent Smiley.

Il avait déjà vu des spectacles plus désagréables.

L'agent de la D.E.A., Cambrianna « Bree » Smiley était petite et brune, avec de grands yeux marron, des pommettes saillantes, des lèvres pulpeuses et tout ce qu'il fallait là où c'était nécessaire. C'était le type de femme qui restait désirable, même vêtue d'un gilet pare-balles. L'expression de « bombe mexicaine » venait naturellement à l'esprit, sauf qu'elle était d'origine irlandaise et qu'elle bronzait facilement. Certaines situations se dénouaient plus facilement avec une jolie femme dans l'équipe, mais Smiley n'était pas qu'une simple potiche. Elle avait servi en Afghanistan en 2007 avec les équipes de la D.E.A. et y avait gagné la réputation d'être quelqu'un sur qui compter en cas de problème.

Et il y avait un vrai problème à la frontière entre le Mexique et les U.S.A. Et ce problème était si grave que le Président des Etats-Unis avait décidé d'envoyer un « sous-marin » pour le résoudre. Bolan avait l'habitude de représenter une énigme pour les agents fédéraux. Il était aussi habitué à leur méfiance. Smiley semblait prendre ça mieux que la moyenne. Elle ne l'aurait pas admis, mais les événements avaient récemment mal tourné et, secrètement, elle était soulagée d'avoir du renfort.

L'agent Smiley interrogea Bolan sans quitter la route des yeux.

— Les choses se présentent bien, Zyeux-bleus ?

— Quelque chose va merder, répondit Bolan.

— Impossible.

Smiley secoua la tête, imperturbable.

— J'ai personnellement organisé ce transfert. Nous avons fait partir un faux Cuah hier à 7 heures, avec une escorte digne du président du Mexique. Notre sosie a atteint la frontière et a été placé en détention sans le moindre accroc. Personne n'est au courant de notre petite escapade de ce soir, sauf des personnes en qui j'ai toute confiance, y compris Mole. A part moi, personne ne connaît notre itinéraire et si

quelqu'un nous a suivis, c'est qu'il est meilleur que nous deux réunis. Cuah Nigris va en Amérique et là, il chantera sa chanson, comme un bon petit perroquet.

Sur le siège arrière de la Bronco, Nigris laissa échapper un gémissement lorsqu'ils quittèrent le quartier chaud pour mettre le cap au nord, vers la frontière. La moelle épinière de Bolan lui adressa un message, et il savait depuis longtemps qu'il fallait lui faire confiance.

— Quelque chose va merder.

— Impossible, rétorqua Bree, j'ai moi-même planifié cette mission.

— Et tu as fait ça bien, acquiesça Bolan. Mais quelque chose va merder, j'en suis sûr.

— Et qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Tu as la chair de poule, comme moi.

Bolan se retourna.

— Ça va, Mole ?

LeCaesar secoua la tête.

— No, senor, ça ne va pas. J'ai un mauvais pressentiment

— Et toi, Cuah ? demanda Bolan.

Nigris gémit.

Bolan se tourna vers Smiley.

Celle-ci soupira.

— Mais t'es qui au juste ?

Bolan haussa les épaules.

— Tu appartiens à quel service ?

— Disons que je suis associé au département de la justice, dit Bolan.

— Associé ?

L'agent Smiley détourna finalement son regard de la route pour jeter un coup d'œil ironique sur Bolan.

— Mec, t'es vraiment un dur. Bolan haussa les épaules.

— J'ai été un vrai dur, et j'ai eu les jetons, aussi.

— O.K., tu m'as eue. Moi aussi j'ai un mauvais pressentiment.

La tension avait fait descendre sa voix d'une octave.

— Alors, dis-moi, M. l'agent-mystère-des-dossiers-secrets, tu as une suggestion ? Bolan ouvrit le sac de sport à ses pieds et en sortit son arme. Les yeux de Smiley s'agrandirent.

— Putain...

Même LeCaesar semblait impressionné.

— Madre de dios !

Le SCAR-H - Special Forces Combat Assault Rifle- Heavy - semblait prêt à mordre. Le chargeur était replié, le canon avait été raccourci pour le combat rapproché et il était muni d'un lance-grenades de 40 mm. Il était aussi équipé d'une lunette de visée, d'un pointeur Laser et d'un Taser, au cas où Nigris poserait des problèmes.

Le chargeur était rempli de balles perforantes de calibre .30, chemisé acier-tungstène. Bolan avait dix chargeurs en réserve et un bon paquet de grenades. Il enclencha une grenade antichar.

— Putain d'engin de fin du monde !

Bolan vérifiait son arme.

— J'ai été scout.

Smiley lui sourit.

— J'ai été scoute aussi.

— Je sais, dit Bolan, je peux lire en toi.

— Dacodac, si tu veux redevenir Monsieur Terrifiant...

Bolan scruta les rues de Tijuana. Il détestait se battre au milieu des voitures. Elles attiraient les balles comme des aimants. A tous les coups, les autres passagers se mettaient dans ta ligne de tir. Si l'ennemi avait un peu de couilles, il suffisait d'un ou deux véhicules pour vous éjecter de la route ou pour vous immobiliser et vous la jouer Bonnie and Clyde.

— Tu as prévu un itinéraire B ?

— Itinéraire B, C, D, confirma Smiley, et même Z s'il faut.

Bolan s'assura de la présence du véhicule de tête. Ils avaient adopté une formation à distance. La voiture de tête roulait cinquante mètres devant avec quatre agents armés jusqu'aux dents à l'intérieur. La voiture de queue roulait cinquante mètres derrière, avec le même équipage. De cette manière, ils étaient presque impossibles à repérer.

— Je veux la route X.

— A vos ordres, répliqua Smiley.

— Dis aux véhicules A et B de continuer leur route. Si nous sommes attaqués, nous nous dispersons. Silence radio et on fonce. On peut contacter un hélico qui nous évacuera. On s'arrache, on livre Cuah à l'antenne de San Diego, et on admire le lever du soleil en prenant le petit déjeuner au Mac Donald's.

— J'aime ta façon de voir. C'est géant, c'est sombre, c'est effrayant.

Smiley tourna le volant et attrapa la radio.

— Contrôle, ici Vector 1. Nous soupçonnons une embuscade. On casse la formation. Vector 2 et 3, vous continuez la route prévue. J'ai besoin d'un toit et d'une évacuation par hélicoptère pour livrer le paquet.

L'agent de contrôle de la D.E.A. se trouvait de l'autre côté de la frontière. Dans son module d'observation, il surveillait le transfert par satellite.

— Roger Vector 1. Je vous trouve une sortie. Prenez à l'est en direction de l'autoroute. Vector 2 et 3, continuez...

— Attention, ils arrivent !

Dans le rétroviseur, Bolan avait aperçu deux 4x4 noirs et un pick-

up qui surgissaient d'une rue latérale. Il s'empara de sa radio.

— Vector 3, juste à côté de vous !

Les trois véhicules noirs formaient un triangle qui occupait toute la route, forçant les autres voitures à leur céder le passage. Le pick-up était en pointe et son plateau était rempli d'hommes armés. Bolan déverrouilla le toit ouvrant.

— Mole, cria-t-il.

Le federale n'avait pas besoin de se le faire dire deux fois. Nigris couina quand LeCaesar le projeta sur le sol du 4x4 et mit son pied sur sa nuque pour l'immobiliser. L'agent ouvrit sa fenêtre et se pencha dans la nuit, le pistolet-mitrailleur en main. Bolan se dressa à travers le toit ouvrant. Ses yeux s'écarrillèrent quand il s'aperçut qu'un des hommes brandissait un tube vert sombre d'un mètre cinquante et le pointait sur Vector 3.

— Vector 3, hurla Bolan dans sa radio, ils ont un lance-roquette !

Vector 3 vira sur deux roues, dans une manœuvre désespérée pour s'échapper. L'arme de LeCaesar se mit à aboyer, une ligne de feux follets apparut sur le toit du pick-up. Bolan arma le lance grenade, prit une seconde pour viser. L'arme claqua contre son épaule et cracha ses 40 mm de chaos. Le projectile antichar pénétra dans le moteur par la calandre étincelante. Le pare-brise se désintégra quand la charge à tête creuse explosa, faisant fondre le moteur V-8 et remplissant l'habitacle de gaz incandescent. Les hommes à l'arrière hurlèrent, le pick-up se souleva et retomba, débarrassé de son train avant. Il se retourna et les hommes s'écrasèrent sur la route. Les deux 4x4 ralentirent pour éviter la carcasse en feu.

LeCaesar hurla dans la nuit comme s'il avait été à un match du club de foot de Tijuana.

— Venez, cabrons !

Bolan ajusta le 4x4 le plus proche et vida la moitié d'un chargeur en direction de la cabine. De la fumée s'en échappa aussitôt. Le Guerrier ajusta son tir et vida l'autre moitié du chargeur dans le pare-brise, à l'emplacement du conducteur. Le 4x4 se mit immédiatement à tanguer et alla s'encaster dans le mur d'un bordel. Le mur s'effondra et le 4x4 s'aplatit comme un accordéon, crachant des morceaux de verre et de métal comme des éclats d'obus.

Bolan engagea un nouveau chargeur. Le 4x4 restant s'était trouvé subitement confronté à Vector 3 et aux agents de la D.E.A. qui l'arrosaient avec leurs fusils d'assaut. LeCaesar hurla en direction de Bolan.

— Enfoirés du cartel, ils...

Les deux hommes vacillèrent quand l'agent Smiley accéléra.

— A l'intérieur ! Vite !

Bolan se faufila à travers le toit ouvrant, se retourna et tira



LeCaesar à l'intérieur. A peine calé dans son siège, il aperçut un autre pick-up qui surgissait d'une rue latérale. Ses phares éclairaient Vector 1 comme les projecteurs d'un Stalag.

— Préparez-vous à l'impact.

Le pick-up les heurta de plein fouet.

Smiley jura et sa tête fit éclater la vitre de sa portière. LeCaesar et le prisonnier roulèrent comme des poupées de chiffon. Bolan serra les dents quand sa vitre lui explosa au visage. Il lâcha prise et du sang jaillit quand la vitre du toit ouvrant lui déchira la main. La Bronco s'inclina sur deux roues et il sentit son estomac remonter. Smiley cria quand le 4x4 retomba sur le côté et que Bolan atterrit sur elle. Il y avait des grenades et des chargeurs dans tous les sens. Une grenade tournait comme une toupie sur l'accoudoir central. Bolan s'en empara. Ils risquaient de flamber s'il y avait une fuite d'essence, mais il entendait distinctement des bruits de pas qui se rapprochaient. Les balles commençaient à frapper le 4x4 renversé. Il retira la goupille de sa main sanglante et propulsa la grenade à travers la vitre.

— Grenade !

— Granada ! hurla une voix.

Les cris se transformèrent en hurlements quand elle explosa.

LeCaesar rampa à travers le toit ouvrant, traînant derrière lui Nigris qui gémissait. Bolan attrapa son arme et un chargeur. Il aida LeCaesar à extirper le corps flasque de la voiture. Smiley hoquetait. Bolan l'empoigna et la sortit de la Bronco. Il y retourna pour prendre son fusil.

— Smiley ? Ça va ?

L'agent fixa Bolan à travers un masque de sang. Son sourcil gauche pendait sur son visage. Bolan leva son majeur.

— Combien de doigts ?

— Je t'encule, répliqua Smiley. Bolan lui tendit son fusil.

— Ça va aller !

LeCaesar balançait des allers-retours à Nigris, mais l'assassin semblait plongé dans le coma. Ils n'avaient plus rien à faire ici. LeCaesar fit une grimace terrible lorsqu'il projeta le prisonnier sur son épaule, comme un sac de farine. L'agent des P.F.M. était touché. Bolan enclencha une grenade.

— Mole !

— De Nada !

Mole se redressa en gémissant.

— Go ! Go ! Go !

Bolan inspecta la rue. Un impact de roquette avait réduit Vector 2 en carcasse fumante. Il n'y avait aucun survivant. Derrière eux, Vector 3 avait transformé le dernier 4x4 en gruyère. Bolan prit Smiley par le bras et enclencha sa radio.

— Vector 3, nous avons besoin de vous. Contrôle ! Ici Vector 1 !

Nous avons été attaqués ! Vector 3 est endommagé ! Le colis est intact ! Vector 2 a été détruit ! Je répète ! Vector 2 a été détruit.

— Noté, Vector 1. La voix du contrôleur de la D.E.A. était sinistre. L'hélico est en route. J'envoie immédiatement la route à suivre à Vector 3.

Vector 3 remonta la rue, son moteur hurlait, comme pour fêter la victoire.

Un pick-up Ford F-150 bleu nuit dévalait la rue à leur rencontre. L'instinct du Guerrier, affûté sur tous les champs de bataille de la planète, hurla dans la tête de Bolan.

— Vector 3 ! C'est mort ! Tirez-vous !

— Négatif, Vector 1 !

Les agents de la D.E.A. surgirent des fenêtres de Vector 3, et firent feu.

— On ne laisse personne derrière nous !

L'ennemi refusait le combat. Ils la jouaient froussards, mais l'instinct de Bolan lui disait qu'il n'allait pas simplement s'évanouir dans la nuit. Il lâcha Smiley et pointa son arme sur le Ford qui s'éloignait. Il tira de courtes rafales, crevant les pneus arrière. Vector 3 comprit une fraction de seconde trop tard les intentions du Ford. Le F-150 se retourna et lui fit face.

Les deux véhicules se percutèrent frontalement à une vitesse combinée de plus de 150 km/h.

Les hommes de la D.E.A. furent éjectés par les fenêtres comme des allumettes enflammées. Le pourri qui était assis à côté du conducteur passa à travers le pare-brise, missile de chair et de sang. Les deux voitures se dressèrent l'une contre l'autre comme deux boucs qui s'affronteraient dans un combat apocalyptique. Les deux véhicules furent littéralement pulvérisés. Le sang de Bolan se glaça. Les hommes de main des cartels de la drogue n'étaient pas connus pour leurs penchants kamikazes. Quelque chose clochait.

— On bouge. On bouge tout de suite.

— Nom de Dieu...

Smiley s'appuya sur son fusil pour se redresser. LeCaesar gémissait sous le poids de Nigris.

— Passe-le-moi.

LeCaesar refusa. Nigris était encore officiellement son prisonnier, jusqu'à ce qu'il le remette aux autorités U.S.

— Allons-y !

Bolan alluma sa radio.

— Contrôle, ici Vector 1. Tout le convoi a été détruit. Vector 3 est out. Le colis est intact. Nous devons être évacués. C'est maintenant ou jam...

Deux Mercury Grand Marquis aux vitres teintées, l'une noire, l'autre

marron, descendaient lentement la rue. Ce n'était plus des kamikazes. Ils progressaient lentement. L'équipe de nettoyage.

— Bree, Mole, nous avons de la visite.

— Nom de Dieu !

Smiley régla son arme sur tir automatique.

— Combien est-ce qu'ils peuvent être ?

« Trop », pensa Bolan. Ils s'engagèrent dans une rue adjacente pendant que les deux berlines s'attardaient à côté de la carcasse fumante de Vector 2. Ils se faufilèrent dans une rue puis dans une autre. Les rues devinrent des ruelles bordées de petites maisons blotties les unes contre les autres, avec des cordes à linge partout. Puis les lumières disparurent. Il n'y eut plus que les rares étoiles et quelques décorations de Noël. LeCaesar laissa tomber le corps de Nigris dans une flaque d'eau sale. L'arme de l'agent claqua sur le sol quand il s'affaissa. Bolan surveilla le dédale de ruelles pendant que Smiley s'agenouillait auprès du policier mexicain.

— Ça va, amigo ?

LeCaesar murmura en espagnol que ce n'était rien, qu'il allait bien. Et il la repoussa. Smiley palpa sa poitrine et fit la grimace en voyant la tache sombre sur sa main.

— Il a été touché au moment de l'impact. Il a une hémorragie interne. Il nous faut de l'aide.

— Nous n'appellerons personne !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que c'est mort.

Bolan éteignit sa radio.

— Je ne fais plus confiance à personne, à part vous deux.

LeCaesar se remit sur ses genoux et essuya le sang sur sa poitrine.

— Le Gringo a raison. Nous ne pouvons plus faire confiance à personne.

Bolan se tourna vers LeCaesar.

— Tu sais qu'elle n'est pas mexicaine ?

LeCaesar se redressa, aidé par Smiley.

— C'est une Mexicana Honoraria.

— Qu'est-ce que je dois faire pour être une Mexicaine Honoraire ?

L'agent lui adressa un sourire ensanglanté.

— Ce soir, tu as fait de sacrés progrès.

— Super. Donne-moi les clés des menottes de Cuah.

Son sourire disparut.

— Cet homme est un tueur et un cannibale, je ne crois pas que ce serait une bonne idée...

— Je ne peux pas le porter, et toi non plus. Bolan acquiesça.

— Détache-lui juste les jambes.

Le policier regarda Smiley qui approuva. Finalement, LeCaesar accepta. Il prit une chaîne avec des clés sous son gilet pare-balles. Bolan détacha les pieds de Nigris et lui murmura :

— N'y pense même pas.

Nigris pleurnicha. Bolan pouvait sentir sa peur à travers ses vêtements, et il n'aimait pas ça du tout.

— Mole, je croyais que ce type était un vrai dur.

— Il l'est.

— Visiblement LeCaesar n'aimait pas ça non plus.

— Ou du moins il l'était.

Bolan redressa Nigris.

— Il nous faut un véhicule.

LeCaesar attrapa Nigris par le col et lui enfonça le canon de son arme dans le dos.

— L'avenue la plus proche est par là.

Soudain ils se retrouvèrent en pleine lumière. La berline noire venait de faire irruption dans la ruelle. Smiley et LeCaesar firent feu. Les balles ricochaient sur la carrosserie et les vitres.

— Elle est blindée ! cria Smiley.

D'autres phares apparurent à l'autre extrémité de l'allée. Ils étaient pris en sandwich entre les deux voitures qui se rapprochaient rapidement. Bolan n'avait plus de munitions antichars.

Nigris échappa à LeCaesar, il dévala l'allée en hurlant.

— Maricon ! cria le policier, mais il ne voulait pas tirer sur son prisonnier.

— Cuah ! hurla Bolan.

La berline noire accéléra. Nigris se figea et la voiture se rua sur lui. Il fit un vol plané de trois mètres, la Mercury le rattrapa au vol et lui passa dessus. Les deux voitures se rapprochaient, les mâchoires du piège se refermaient sur les trois compagnons. Smiley et LeCaesar firent feu en vain. Il n'y avait aucune issue. Bolan prit une grenade à fragmentation. Seuls les véhicules militaires et diplomatiques étaient blindés en dessous.

Bolan dégoupilla et se dirigea vers la voiture.

Il compta une seconde pour la mise à feu et jeta sa grenade. Elle rebondit sous le pare-chocs de la Mercury marron. Quand elle explosa, le nez de la Marquis se souleva et l'essieu avant fut pulvérisé.

— Allons-y !

Bolan se mit à courir. Derrière eux, la seconde berline accéléra. Bolan vida la moitié d'un chargeur sur le pare-brise de la première Mercury. Il sauta sur le toit et aida ses compagnons à le rejoindre. Ils se laissèrent glisser de l'autre côté. Bolan se retourna vers l'autre véhicule et vida son arme en direction du pare-brise. Son arme claqua à vide, la berline se précipitait vers eux.

Bolan sauta de nouveau.

Sous le choc, la berline marron recula et Bolan retomba sur le toit de la Mercury noire. On pouvait à peine distinguer les occupants à travers les vitres teintées. Bolan rechargea son arme et fit feu à bout portant sur le pare-brise, à la place du conducteur. Les balles finirent par transpercer le verre blindé, Il engagea sa dernière grenade dans le canon et l'envoya à travers le trou qu'il avait fait.

L'intérieur de la Mercury s'illumina de jaune et de rouge sang. Bolan rechargea son arme, sauta à terre et contourna le véhicule. Smiley et LeCaesar se tenaient au bord de la ruelle, il courut pour les rejoindre. Il n'y avait plus aucun ennemi en vue. Bolan prit son téléphone et appela le Ranch.

En Virginie, Gadgets décrocha à la première sonnerie.

— Striker ! Où es-tu ? Nous avons scanné la fréquence de la D.E.A. C'est le bordel complet et Tijuana est un véritable champ de bataille.

— Nous avons été piégés. Huit hommes de la D.E.A. sont morts et nous avons perdu le colis. Nous sommes sains et saufs mais j'ai un federale qui est salement amoché. J'ai besoin que tu me diriges vers un hôpital, et je ne veux rencontrer personne.

— Plus facile à dire qu'à faire. Je suis sur le canal satellite de la D.E.A. Les rues grouillent de flics et de soldats. Toutes les fréquences de la police et des federales sont saturées.

— J'imagine.

Bolan aperçut une bouche d'égout.

— Envoie-moi un plan des égouts de Tijuana.

— O.K., laisse-moi une minute.

Bolan sortit de son abri et se dirigea vers la plaque de fonte. Elle n'avait pas été ouverte depuis des années et semblait soudée à la rue. Il prit une grenade, la dégoupilla et la lança.

— Planquez-vous !

Il courut s'abriter derrière la carcasse de la voiture. L'explosion illumina la nuit. Les habitants alentour se mirent à crier et tous les chiens du voisinage hurlèrent. Bolan sortit de son abri suivi de son équipe. La plaque d'égout s'était volatilisée et le trou qu'elle recouvrait avait été élargi.

— Tu as trouvé le plan, Gadgets ?

— Ouais. Je te l'envoie sur ton portable. Mais je ne garantis pas la réception dans les égouts. Une fois là-dessous vous ne pourrez compter que sur vous-mêmes.

— Roger.

De la fumée s'échappait du trou, mais l'odeur des explosifs ne parvenait pas à masquer la puanteur qui montait des ténèbres. Bolan examina le plan qui s'affichait sur son portable. Tout à coup, le chemin

apparut, souligné en rouge.

— C'est bon. Bree, Mole, on y va.

Smiley et LeCaesar se dirigèrent vers le trou béant et se pincèrent le nez.

— Merde, dit l'agent de la D.E.A.

— Mierda, répéta LeCaesar. Bolan repensa aux événements de la soirée. De la merde, c'était le terme exact.

— En route !

## CHAPITRE II

Bree Smiley ne souriait pas. Il se passerait un peu de temps avant qu'elle puisse faire de l'œil à quiconque. Du sang coulait sur sa mâchoire pendant qu'un interne mexicain recousait son sourcil gauche. On pouvait clairement lire ses pensées sur son visage, malgré le sang et la boue. Et elle n'était pas heureuse. Bolan était appuyé contre le chambranle de la porte, la main bandée.

— Tu as fait du bon boulot, Smiley.

— Nous avons perdu notre prisonnier et huit agents.

— Tu es vivante.

Smiley se concentra sur l'aiguille qui entrait et sortait de son sourcil.

— Vivante mais amochée.

— C'est sexy, les cicatrices.

— T'es qu'un malade !

Bree renifla et fit une grimace.

— Comment va Mole ?

— Il a été salement secoué au moment de l'accident. Des côtes cassées, il est touché aux reins et au poumon gauche. Mais, bonne nouvelle, le médecin ne veut pas l'opérer. Il semblait plus soucieux des risques d'infection après notre balade dans les égouts. Ils l'ont retapé, mis sous antibiotiques et sous sédatifs. Il a juste besoin de repos maintenant.

Smiley regarda l'hôpital autour d'elle.

— Pas mal pour Tijuana. Ton contrôleur a fait du bon boulot.

Bolan sourit. Ça aurait sans doute amusé Kurtzman d'être considéré comme le « contrôleur » de Bolan, mais Smiley avait raison, il avait fait du bon boulot. L'Hôpital Angeles avait été construit pour accueillir les touristes américains et canadiens. C'était un pur produit du colonialisme médical, mais Bolan ne songeait pas à s'en plaindre, et LeCaesar non plus, sans doute. L'hôpital offrait toutes les commodités de la civilisation et les meilleurs soins qu'on pouvait espérer après une fusillade.

— Où sont les corps de mes hommes ? demanda Smiley.

— Ils sont à la morgue, avec ce qui reste de Cuah et des assassins du cartel. On est en train de préparer le rapatriement de tes hommes. Cuah et les autres restent ici.

— Et toi ?

Bolan haussa les épaules.

— Quoi, et moi ?

— Maintenant que Cuah est mort, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais rester dans le coin. Si ça ne te fait rien. Smiley était

visiblement soulagée.

— J'espérais que tu dirais ça. Tu sais, sans toi, Mole et moi on ne s'en serait sans doute pas sortis.

— Je sais, dit Bolan.

— Et modeste avec ça.

Il haussa les épaules.

Elle le regarda.

— Merci.

— De rien.

L'interne essuya les traces de sang avec une compresse et recula pour admirer son œuvre.

— Et voilà.

— Quel est le pronostic ? demanda Bolan.

— Douze points de suture.

Il regarda l'agent Smiley avec sympathie.

— Ça laissera une belle cicatrice.

— Il paraît que c'est sexy. Bree regarda Bolan.

— Du moins c'est ce qu'on dit.

— Le Dr Reyes craint des complications. Le mieux serait qu'on vous garde en observation jusqu'à demain et qu'on vous fasse une IRM. Est-ce que...

— Va te faire foutre. L'interne les regarda.

— Je me doutais que vous diriez ça. Je vous conseille de voir votre médecin aussitôt que vous serez rentrée aux Etats-Unis. Si vous avez de la fièvre ou des vertiges avant votre retour, revenez ici le plus vite possible.

— O.K. Merci.

L'interne rangea son matériel, remplit un formulaire et s'en alla.

— C'est bon.

Smiley se leva, poussa un gémissement et se rassit.

— Nom de Dieu...

— Va doucement.

— Et merde.

— Ecoute...

— Ta gueule.

Smiley regardait quelque chose derrière Bolan.

— Des ennuis à l'horizon.

— Quel type d'ennuis ?

— L'inspecteur fédéral Israël Raymondo Villaluz.

— Il est ici ? demanda Bolan.

— Ouais...

— Et c'est un problème ?

— A vrai dire, c'est lui qui nous a confié Cuah, à Mole et à moi. Alors ça pourrait être un problème.



— Il t'a vue ?

— Pas encore.

Bolan poussa Smiley sur le lit et tira les rideaux. Il observa à travers la fente. L'inspecteur Villaluz était aussi grand que Bolan, mais moins baraqué. Il portait un costume gris. Sa chemise d'un blanc immaculé était fermée au col par un bijou en argent et turquoise. Il tenait à la main un chapeau de cow-boy en paille. Même Pancho Villa aurait été jaloux de ses moustaches. Les rares cheveux qu'il ramenait en avant pour cacher sa calvitie produisaient un effet comique. Bolan lui donna la cinquantaine.

— Vite, dis-moi quels sont ses points faibles.

— Il est à peu près aussi honnête qu'un flic peut l'être à Tijuana. Je ne dis pas qu'il est clean. En fait, il n'a pas dû payer une bière ou un repas depuis plus de vingt ans. Mais il n'appartient à aucun clan. C'est son problème. Il ne lèche pas le cul de ses supérieurs et il ne s'est pas associé aux cartels. Du coup, il ne sera jamais plus qu'inspecteur.

Bolan regarda Villaluz qui inspectait la salle des urgences. De toute évidence, il les cherchait. L'air aimable, il questionnait une infirmière qui ne savait pas où Smiley et Bolan avaient pu aller. Bolan comprit que c'était le genre d'homme qui restait poli aussi longtemps que c'était utile. Il semblait aussi capable d'utiliser la violence.

— Autre chose ?

— C'est un baroudeur. Le genre Dirty Harry. On l'appelle quand ça barde.

Smiley écarta les mains.

— Dans la rue, son surnom c'est Dos Armas.

Bolan sourit.

— Deux Flingues ?

— Ouais.

— Je crois qu'il va me plaire.

— Ouais, ben toi, tu ne vas sûrement pas lui plaire. Surtout qu'après la perte de trois des membres des Barbacoa, pendant leur garde à vue, les federales avaient confié la garde de Cuah à Villaluz et à son équipe.

— C'est alors que ses supérieurs l'ont contraint à nous le confier.

— Dans le mille. Tu veux toujours le rencontrer ? demanda Smiley.

— Plus que jamais.

Bolan écarta les rideaux et fit semblant d'examiner les blessures de l'agent Smiley. Au bout d'une poignée de secondes, il entendit des bottes qui se rapprochaient. Le Guerrier se retourna. Le policier mexicain ne semblait pas voir la femme blessée allongée sur le lit. De près, Bolan remarqua le nez cassé et les cicatrices sur les arcades sourcilières. Un ancien boxeur. Il parlait américain avec le léger accent de ceux qui ont passé leur vie à travailler près de la frontière.

— Agent Smiley, je vous prie d'accepter mes condoléances, en mon nom et au nom de la Police Fédérale pour la perte de votre équipe.

— Merci, inspecteur.

L'homme semblait sincère. Il sembla aussi sincèrement méfiant en se tournant vers Bolan.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître votre partenaire. Il fait partie de la D.E.A. ?

— Il est associé au ministère de la Justice.

— Ah !

Il examina Bolan des pieds à la tête.

— Puis-je vous demander quel est votre statut exact ?

— J'ai été chargé de faciliter le transfert de Cuauhtemoc Nigris dans les prisons américaines, répondit Bolan.

Une foule de questions semblait se presser dans la tête de l'inspecteur, mais il demanda simplement :

— Et alors ?

Bolan ne cilla pas.

— J'ai échoué.

Ce n'était pas le faux-fuyant auquel il s'attendait.

— Je comprends.

— Trois des Barbacoas sont morts dans les prisons mexicaines, ajouta Bolan. Le quatrième est mort sous ma responsabilité. Nous avons besoin l'un de l'autre.

— Oui, je le crois aussi. Agent Smiley, je suppose que vous voulez rester au chevet de l'agent LeCaesar ?

— Au moins jusqu'à l'arrivée des renforts. Je lui dois bien ça après les événements de cette nuit.

— Bon, suivez-moi, la nourriture de la cafétéria est exécrable et le café est encore pire. Le restaurant du personnel est bien meilleur. Je connais un paquet de monde ici. Je vais voir si je peux trouver quelque chose de mangeable. Comme c'est dimanche, je pense qu'ils auront du *menudo*.

Ils suivirent l'inspecteur jusqu'à l'ascenseur et grimpèrent de quatre étages. Villaluz dit quelques mots à une infirmière et ils s'installèrent dans une salle de réunion décorée de fresques aztèques. Au bout d'un moment, on leur apporta des bols de soupe de tripes, une corbeille de tortillas et un pot de café. Smiley se jeta dessus comme une hyène affamée. Bolan pensa que c'était bon signe. Ils mangèrent un moment en silence.

Villaluz observait Bolan avec suspicion.

— Vous aimez les tripes, señor ?

— Si vous venez aux Etats-Unis, vous verrez à quel point il est difficile d'en trouver de bonnes.

Villaluz le crut sans peine.

— Et vous préférez le bouillon vert ou rouge ?

Villaluz jouait avec lui. Bolan roula une tortilla et la plongea dans son bol de soupe.

— Je le préfère clair.

L'inspecteur sembla apprécier la sagesse de ce point de vue.

— Rien ne vaut la simplicité.

— Inspecteur, je suis inquiet. De toute évidence le cartel connaissait notre itinéraire.

— Cela m'inquiète aussi.

Villaluz laissait percer sa colère.

— Quoi qu'il en soit, on ne m'a pas consulté à propos de l'extradition du señor Nigris.

— Je vous l'accorde, et c'est regrettable, dit Bolan. Mais trois des Barbacoas sont morts dans les prisons mexicaines. Nous ne sommes intervenus que lorsque le señor Nigris a demandé son extradition en échange de son témoignage.

— C'est vrai.

Villaluz dévisagea Bolan avec condescendance.

— Et vous avez accédé aux exigences d'un cannibale notoire.

— En réalité, c'est votre agence fédérale qui a accédé à ses exigences.

Villaluz se renfroga.

— Je vous accorde ce point, et je vous jure que je le regrette.

— Inspecteur, je crois que vous et moi sommes dans le même camp.

— Non, en réalité, tous les deux vous êtes des Yankees.

Bolan tiqua intérieurement en cherchant un moyen de rattraper le coup.

— Votre réputation vous a précédé, inspecteur Villaluz.

— Merci.

L'inspecteur accepta le compliment sans pour autant manifester de gratitude.

— Quoi qu'il en soit, j'ai peur de ne pas connaître votre nom.

— Pas plus qu'elle.

Smiley haussa les épaules.

— C'est vrai.

L'inspecteur fut déstabilisé.

— Vous pouvez m'appeler Cooper, ajouta Bolan.

— Très bien. Parlons franchement. Je pense que vous êtes une espèce de mercenaire yankee, señor Cooper. Un spécialiste qui devait garder Cuah Nigris vivant. De votre propre aveu, vous avez échoué. Votre mission est terminée, et je crois que le mieux pour vous, c'est d'aller faire votre rapport à vos supérieurs aux Etats-Unis ou au bureau

de la C.L.A. de Mexico si vous devez rester dans le pays. Mais je crois que vous comprendrez que vous n'êtes plus le bienvenu à Tijuana. Vous devez être un homme courageux et compétent, mais mes supérieurs ne sont pas contents des événements de la nuit, et pour être franc, moi non plus.

— Je peux comprendre vos sentiments, inspecteur. Alors laissez-moi être franc à mon tour. Une opération antidrogue de la D.E.A. a échoué dans les pires circonstances. Notre informateur est mort et nous avons perdu huit agents expérimentés. De mon point de vue, ma mission ne fait que commencer.

Villaluz s'empourpra.

— Senor Cooper, vous ...

Bolan l'interrompt.

— Comme je vous l'ai dit, votre réputation vous précède. J'ai conscience que nous avons empiété sur votre territoire, et ce malgré vos objections. Et que nous avons échoué. Le fait est que vous comptez dans les rues de Tijuana. D'un autre côté, je suis un Yankee inconnu, et vous devez vous douter que j'ai accès à des moyens que vous n'avez pas, et vice versa. Je vous propose de nous associer.

Villaluz se recula, réévaluant Bolan.

— Voilà une offre étonnante; je ne suis pas sûr que mes supérieurs approuvent.

— Alors ne leur dites rien.

Villaluz tiqua.

Bolan lui tendit une carte de visite avec juste un numéro de téléphone.

— Ils n'ont pas besoin de tout savoir. Si vous appelez ce numéro, vous aurez accès à toutes les informations dont je dispose sur l'affaire Nigris. Que je sois encore dans le coup ou pas.

Villaluz prit la carte et l'examina avec circonspection.

— Une ligne directe avec l'Oncle Sam ?

— On peut dire ça, approuva Bolan. Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr, dit Villaluz en rangeant la carte de visite. Allez-y.

— Vous me suggérez de quitter la ville, ou c'est un ordre ?

L'inspecteur réfléchit.

— C'est une suggestion, pour l'instant. N'espérez pas une grande collaboration de la part des autorités de Tijuana.

— Ça me va.

— De plus...

Villaluz fronça les sourcils en entendant la sonnerie de son portable.

— Excusez-moi.

Bolan observa l'inspecteur pendant qu'il téléphonait. A voir sa tête,

ce n'était pas de bonnes nouvelles. L'inspecteur remercia son interlocuteur.

— Comme vous le savez, un bon flic possède son propre réseau d'informateurs.

— Bien sûr.

— J'ai activé mon réseau pour voir ce qu'on pouvait apprendre sur le cas Nigris.

Smiley repoussa son assiette et étouffa un rot.

— Cuah est mort.

— C'est vrai, mais une femme que je connais chez les pompiers de Tijuana vient de m'avertir qu'un incendie a éclaté à la morgue de la ville. N'est-ce pas là une intéressante coïncidence, agent Smiley ?

Smiley se leva.

— Allons-y.

— Non.

Bolan se leva et vérifia le chargeur de son Beretta.

— Nous n'arriverons jamais à temps.

Villaluz ne bougea pas et sortit un Colt .38 lourd et trapu.

— Votre associé a raison.

Bree sortit son arme.

— Qu'est-ce qu'on fait ici alors ?

Bolan régla son arme sur courtes rafales.

— Si nos ennemis sont allés à la morgue pour finir le boulot, notre objectif principal, c'est de protéger Mole.

Villaluz mit son chapeau de cow-boy et se retourna vers Smiley.

— Et de vous protéger vous aussi, senorita.

— Reste derrière nous.

Bolan se tourna vers Villaluz.

— Inspecteur ?

— Si, le hall d'accueil est au premier étage.

Bolan et Villaluz se mirent en formation et sortirent de la salle de réunion. Dans le hall, docteurs et infirmières s'écartaient pour laisser passer ces deux gorilles armés aux visages sévères. Smiley devait courir pour rester derrière eux.

— Hé, attendez-moi.

Alors qu'ils allaient entrer dans le service de néonatalogie, une infirmière, sans doute plus courageuse que les autres, leur barra le passage.

— Messieurs, cette zone est inter...

Villaluz sortit sa plaque. Bolan leva son arme.

— L'ascenseur de service, vite.

L'infirmière bégaya et indiqua une porte au fond du couloir. Ils atteignirent l'ascenseur et Bolan appuya sur le bouton.

— Comment ça se présente ? demanda Smiley.

L'inspecteur fronça les sourcils.

— Agent Smiley, depuis le début de l'année, il y a eu deux fusillades dans les hôpitaux mexicains. Alors, après le rodéo de cette nuit, je m'attends à tout.

L'ascenseur arriva et ils montèrent dans la cabine. Bolan regarda le Colt Marshall de Villaluz.

— Je me suis laissé dire qu'on vous surnommait deux flingues.

L'inspecteur écarta sa veste, il portait un second revolver à la ceinture.

— C'est plus facile de prendre un second revolver que de recharger le premier. C'est ce que mon père m'a appris de plus important.

Bolan acquiesça. Villaluz père semblait avoir été un homme sage.

Villaluz regarda le Beretta 93-R dans la main de Bolan.

— Vous, les Yankees, avec vos super flingues ...

Quand la porte s'ouvrit, ils entendirent des hurlements. Médecins et infirmières couraient dans tous les sens. Le pire des scénarios se profilait à l'entrée du hall d'accueil. Six hommes, des Mexicains, avançaient en lignes de trois. Tous portaient des imperméables sur des gilets pare-balles. Ils étaient tous armés de fusils d'assaut. Avant que les portes ne se referment derrière eux, Bolan eut le temps d'apercevoir les corps qui couvraient le sol. De toute évidence, cela ne les dérangeait pas de tuer des civils. Un troupeau de médecins et d'infirmières se ruait devant eux comme des moutons devant une meute de loups.

— A terre ! hurla Bolan en tirant une rafale en l'air.

— *Todos abajo !* cria Villaluz.

Le personnel médical se jeta au sol. Mais quelques-uns continuèrent à courir, aveuglés par la panique. L'Exécuteur empoigna son arme à deux mains et ajusta son tir.

— Ils ont des gilets pare-balles.

— Si ! hurla Villaluz.

Il tenait son .38 à l'ancienne, à bout de bras. Smiley s'agenouilla entre les deux hommes.

Les tueurs avançaient en hurlant. Toutes les armes crachèrent en même temps. Il n'y avait aucun endroit pour se cacher, pas le moindre abri.

Ce fut OK Corral dans le hall d'accueil quand Bolan et son équipe entrèrent en lice.

La première rafale de Bolan explosa le visage d'un des tueurs. Un autre tireur se mit à hurler quand Villaluz lui arracha l'oreille. Ses hurlements cessèrent quand un second tir dispersa sa cervelle. Les deux hommes eurent la bonne idée de s'écrouler dans les bras de leurs camarades, détournant leurs tirs. De longues rafales

déchiquetèrent le plafond et la moitié du couloir fut plongée dans le noir. Avec son pistolet, Smiley tirait aussi vite que possible. Elle pouvait juste les épauler, mais ce fut suffisant pour que Bolan et Villaluz défigurent définitivement le troisième homme. D'une rafale, Bolan arracha la trachée d'un quatrième. Deux infirmières hurlèrent, éclaboussées par le jet de sang artériel. Le flingue de Villaluz claqua à vide et il dégaina le second. Le Glock de Smiley battait comme une horloge et un autre tueur s'effondra. L'inspecteur fit parler la poudre et le dernier homme chancela.

Le combat avait duré l'espace d'un battement de cœur.

Smiley se releva et éjecta le chargeur vide.

— Nom de Dieu, c'était... Nom de Dieu !

Des cris retentirent, les portes du service de chirurgie s'ouvrirent sur deux nouveaux tueurs. D'une rafale Bolan déchiqueta le crâne du premier, et son arme claqua à vide. La dernière balle de Villaluz toucha le second à l'épaule. Simultanément, les deux hommes jetèrent Smiley à terre et se mirent à genou. Ce mouvement souleva leur pantalon et révéla les holster fixés à leur cheville. Bolan s'empara de son S & W 442 Centennial. Villaluz brandissait un vieux Colt .32. Bolan sentit les balles siffler à ses oreilles au moment où lui et l'inspecteur faisaient feu. Le tueur s'effondra, le visage transformé en lune sanglante. Smiley était de plus en plus en colère.

— Nom de Dieu... Bordel !

Bolan et Villaluz se relevèrent et rechargèrent immédiatement. L'Exécuteur regardait le .32 de l'inspecteur.

— Pourquoi est-ce qu'on ne vous surnomme pas Trois Flingues ?

— Jusqu'à aujourd'hui je n'avais pas eu à m'en servir, soupira Villaluz.

Bolan se dit qu'il était temps de partir. On entendait des sirènes au loin. Le système anti-incendie s'était finalement réveillé et inondait le couloir. Le chaos fut complet avec l'arrivée de la cavalerie sous la forme d'une douzaine de gardes armés qui entrèrent en hurlant aux gens de rester au sol. Juste un poil trop tard.

### CHAPITRE III

#### *Quartier général de la F.I.A., Tijuana*

La liste des doléances était longue comme un jour sans pain. L'Agence Fédérale d'Investigation n'était pas satisfaite et sa bureaucratie faisait porter le chapeau à Bolan. Ils le menaçaient de l'incarcérer, de l'expulser. Bolan laissa passer l'orage. Il avait déjà opéré à Mexico par le passé et il y avait quelques amis de confiance. Il avait passé un coup de fil, et était ressorti libre. Par contre, il avait grillé tout espoir de collaboration avec les autorités locales.

Bolan était un pestiféré à Tijuana.

Les seuls qui s'intéresseraient à lui désormais seraient les membres des cartels. Bolan se sentait nu. On lui avait confisqué ses armes. Son Beretta 93-R et son 9 mm à canon court seraient sans doute revendus au marché noir après avoir été déclarés détruits.

Il disposait de tout un arsenal dans une safe house, mais il ne voulait pas s'y rendre avant de s'être assuré qu'il n'était pas suivi.

Bree Smiley marchait à ses côtés.

— Bande de fils de pute. Si jamais les Mexicains...

— *Hola, amigo, muchacha !*

Appuyé contre un Toyota Tundra d'un noir étincelant, l'inspecteur Villaluz les salua.

— Comment ça s'est passé ?

— Nous avons été déclarés persona non grata, répondit Bolan.

— Ah ?

L'inspecteur ouvrit la portière et Smiley s'installa à l'arrière.

— Comme ça, ils vous ont fait un deuxième trou du cul ! Il semblait savourer l'expression.

— Ils ont essayé.

— Pour être tout à fait honnête, j'ai été surpris de vous voir ressortir libres.

— J'ai été contraint de passer quelques coups de fil, reconnut Bolan.

— J'ai du mal à imaginer ce que cela veut dire.

Bolan regarda Villaluz. Un flic. Un combattant. Corrompu mais courageux. Bolan joua son va-tout.

— Ça veut dire que la carte que je vous ai donnée sert à quelque chose.

Villaluz semblait songeur en s'engageant dans le flot de voitures.

— Vous avez faim ?

Bolan tâta l'emplacement vide de son Beretta.

— Pour l'instant je me sens plutôt nu.



Villaluz acquiesça.

— Je crois que je peux faire quelque chose.

— Cela dit, un bon repas ne ferait pas de mal. Qu'est-ce que vous nous conseillez ?

— Mexicali, répondit Villaluz.

Bolan fouilla dans sa mémoire. Mexicali se trouvait à plus de 150 km à l'est de Tijuana.

— Pourquoi Mexicali ?

Villaluz sourit.

— Parce qu'on y trouve les meilleurs restaurants chinois de tout le Mexique.

— Et pour repérer une éventuelle filature, ajouta Bolan.

— Pour ça aussi.

— Et aussi parce que je me sens un peu à poil.

Villaluz acquiesça.

— Que vont dire vos supérieurs ? demanda Bolan.

— Je vous conduis hors de Tijuana et je vous surveille, répondit l'inspecteur.

— Et vous ferez votre rapport, suggéra Bolan.

— Ma foi... Villaluz hésita. Je m'adapterai aux circonstances.

Bolan hocha la tête. L'inspecteur voulait coincer les gars qui avaient tué Nigris. Il voulait jouer sur tous les tableaux. Il savait que Bolan et Smiley seraient utiles en cas de coup dur. C'est une attitude que l'Exécuteur pouvait comprendre.

— Ça me va.

L'inspecteur prit l'autoroute D2 en direction de l'est. Les bas-côtés étaient parsemés de petits autels construits de bric et de broc, couverts de photos jaunies, d'images de la Vierge et de cierges. Des sanctuaires pour honorer les morts. Ils ornaient la plupart des routes mexicaines. Ici, à côté de la frontière, la plupart étaient dédiés aux victimes d'assassinat. Le long de la D2, ils étaient alignés comme des dominos et témoignaient de la violence endémique qui secouait le pays.

Le trafic était fluide et l'inspecteur aimait conduire vite. La seule chose qui les ralentissait c'était les contrôles de la police et de l'armée. Villaluz aurait pu faire état de son statut d'inspecteur de la F.I.A. mais il s'arrêta à tous les barrages. Il connaissait presque tous les hommes par leur nom. Et tous semblaient désireux de se faire bien voir de l'inspecteur.

Bolan s'enfonça dans son siège.

— Comment va Mole ?

— Mole s'inquiète pour son territoire. Les hommes de main du cartel le respectent, et les chefs ont une police officieuse. Ils se foutent mutuellement la paix.

— Ça ne va plus être le cas maintenant.

— Pour le coup, il s'est mis dans le pétrin et ce n'est pas dans ses habitudes.

Smiley secoua la tête.

— Les membres du gang des Barbacoas ont été tués en prison. De son point de vue, une ligne a été franchie, et il ne va pas se laisser faire.

— Ça va bientôt être la guerre.

— Bientôt ! Après ce qui s'est passé cette nuit, je me demande ce que vous appelez une guerre.

— Vous verrez.

Bolan posa la question à mille dollars.

— Vous avez déjà vu les hommes des cartels se comporter ainsi ?

— D'habitude, répondit l'inspecteur, ils sont provocateurs, intrépides et inconscients. Mais ce ne sont pas des kamikazes.

L'inspecteur enfonça l'allume-cigare et prit son temps pour allumer sa Montana.

— Vous avez déjà vu ce type de comportement avant ? demanda Bolan.

Villaluz fixa la braise de sa cigarette.

— Oui.

— Ça dure depuis combien de temps ?

— Les mafias mexicaines utilisent depuis longtemps la décapitation comme tactique d'intimidation. Je les ai vus devenir - comment dites-vous ? - *amok*, pour prouver leur courage. Mais se comporter comme des kamikazes, ça c'est nouveau.

Bolan fixa l'inspecteur.

— Mais ce n'est pas ce qui vous inquiète le plus.

— Non. Ce qui m'inquiète vraiment, enchaîna l'inspecteur, c'est la loi du silence.

— C'est le cas pour tous les gangs.

— C'est vrai, approuva l'inspecteur. La mafia italienne appelle ça l'omerta, au Mexique on dit simplement silencio. Fondamentalement c'est la même chose. Quoi qu'il arrive, vous vous taisez.

— Et alors ?

— Je n'ai jamais entendu un silencio aussi assourdissant. Les cartels prétendent avoir un code d'honneur. Mais ils se trahissent sans arrêt les uns les autres. Aujourd'hui, j'ai peur qu'il y ait un nouvel acteur qui respecte scrupuleusement le silencio. Les quatre Barbacoas sont morts, mais c'est juste la partie visible de l'iceberg. Beaucoup de gens sont morts en prison, qui a fait ça ? Personne ne crache le morceau. Vous avez vu Nigris ? Il était mort de peur. Qu'est-ce qui peut faire peur à un sociopathe dans son genre ?

C'était une question déplaisante et Bolan n'avait aucune réponse.

A l'arrière, Smiley prit la parole.

— La D.E.A. soupçonne les membres d'Al Qaida d'avoir infiltré les cartels mexicains.

Villaluz grogna.

— J'aimerais que ce soit ça.

Smiley était moins réservée.

— Drôle d'idée.

— Mais c'est la vérité, agent Smiley. Bien sûr, des terroristes du Moyen-Orient pourraient payer les cartels pour faire passer des hommes et des armes aux Etats-Unis. Mais une bande étrangère prenant le pouvoir dans les rues de Tijuana ? Avec un silencio en plomb ? Pardonnez-moi, senorita, je suis né dans ce pays. J'ai été flic toute ma vie. Alors, des bandits mexicains qui se sacrifieraient au nom du Coran, je n'y crois pas. Il se passe quelque chose d'autre.

Bolan était du même avis que l'inspecteur.

— Qu'est-ce qui se passe, alors ?

— Je n'en sais rien.

Ils arrivaient à Mexicali, et Villaluz semblait tout à fait ravigoté.

— Et maintenant, au boulot.

— Le gang des Barbacoas ? demanda Smiley.

— Non, le meilleur restau chinois de tout le Mexique.

Villaluz fonçait comme si la ville lui appartenait. Il ne s'arrêtait plus aux check points, se contentant de montrer sa plaque. Arrivé au célèbre carrefour de l'avenue Madero et de la rue Megar, il pénétra dans *La Chinesca*, le quartier chinois. De nombreux bâtiments ressemblaient à des pagodes. Il y avait des restaurants partout, dans toutes les rues. Partout des affiches en espagnol, en anglais et en cantonais.

Bolan n'avait jamais vu autant de Chinois habillés comme des cow-boys.

Villaluz prit une allée et remonta sa fenêtre pour se protéger des mouches et de l'odeur de putréfaction des abats qui jonchaient le sol. Les chats et les chiens errants étaient les plus agiles que Bolan ait jamais vus. Il sourit à l'inspecteur.

— Vous êtes né ici.

L'inspecteur parut amusé.

— Vous êtes un homme perspicace. Je suis effectivement né à Mexicali. Et vous vous doutez que pour un homme de ma génération, avec un peu d'ambition, il fallait aller à Tijuana. Mais j'ai grandi ici, de l'autre côté de cette rue. Quand j'étais môme, la frontière entre *La Chinesca* et le reste de la ville était plus nette. Nous nous battions sans arrêt avec les bandes de Chinois.

— Quelle est la situation des triades chinoises ?

— C'est une bonne question. Jusqu'aux années 50, les Chinois

étaient plus nombreux que les Mexicains. Les triades contrôlaient le commerce de l'opium, la prostitution et les jeux clandestins. Aujourd'hui, ils ne sont plus qu'une petite minorité. Dans les années 80, l'héroïne mexicaine a remplacé la blanche des Chinois et les triades ont perdu le contrôle du Crime organisé. Il ne leur reste plus que les bordels, le trafic d'armes et le jeu.

— Quelle sorte de jeu ?

— Surtout des combats de coqs et de chiens.

Villaluz hocha la tête.

— Les Chinois ont une réputation de cruauté.

— Oh ?

— Oh, si, ils ont des règles un peu spéciales.

Smiley regarda Villaluz avec méfiance.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'ils mangent l'animal qui a été vaincu.

— C'est répugnant, affirma Smiley.

— Certains restaurants du quartier Chinois se sont spécialisés dans la viande de chiens de combat. De nombreuses personnes, des Mexicains comme des Chinois, croient que si vous mangez du pitt-bull, cela augmentera votre virilité et votre pouvoir de séduction.

Smiley regardait avec dégoût une affiche de chien sur la porte arrière d'un restaurant.

— Nom de Dieu, ne me dites pas que nous sommes arrivés.

— Et si. Il y a quelqu'un que nous devons rencontrer. Villaluz se tourna vers Smiley.

— Senorita, je vous recommande les tacos de requin sauce hoisin.

Bolan sortit de la voiture. L'odeur d'abattoir submergeait tout. Il aida Smiley à enjamber une large flaque pendant que Villaluz tapait à une porte. Un petit homme rondouillard vêtu d'un tablier et d'un calot de papier leur ouvrit, un couperet à la main. Ils échangèrent quelques mots, l'homme sourit et les fit entrer. Des Chinois et des Mexicains s'affairaient pour préparer les repas en prévision de l'affluence du dimanche. Ils traversèrent les cuisines et entrèrent dans la salle du restaurant. La décoration mélangeait le style ranch mexicain et les fastes de la Chine. Ce n'était pas encore tout à fait midi, et le restaurant était fermé au public. Le chef les conduisit jusqu'à un box où se tenait un homme en train de siroter de la tequila Pàtron Silver.

Bolan ne se souvenait pas avoir jamais vu un Chinois habillé pour danser le quadrille. Il portait un Stetson marron et une chemise de cow-boy rose. La plupart des Chinois que Bolan avait connus évitaient le soleil. Mais celui-ci avait le teint hâlé et des pattes d'oie au coin des yeux. Ses manches étaient relevées et les callosités de ses mains révélaient une longue pratique des arts martiaux. Son regard s'arrêta un instant sur le visage de Smiley, puis il se tourna vers l'inspecteur.

Villaluz le salua.

— Senor Cooper, senorita Smiley, permettez-moi de vous présenter El Senor Juan-Waldemar Wang.

Bolan le salua à son tour.

— C'est un honneur.

Wang rit.

— Vous pouvez le dire, soldat.

Il parlait anglais avec un accent du Sud-Ouest.

— Appelez-moi simplement J.W.

— Vous parlez un excellent anglais, J.W.

— Les affaires. Asseyez-vous.

Ils prirent un siège. Wang fit un geste et un serveur apporta aussitôt des verres et des bouteilles de tequila. Wang ne semblait pas être un adepte des simagrées dans le genre sel et citron. Il remplit son verre.

— *Salud.*

Ils burent. La tequila déferla dans l'estomac de Bolan, qui proposa une seconde tournée et leva son verre.

— *Gan bei.*

Wang siffla son verre d'un trait.

— Quelle culture, monsieur Cooper !

Bolan haussa les épaules. Wang dévisageait Bolan avec un intérêt nouveau.

— Résumons-nous, mon vieil ami Israël appartient à la F.I.A., la Senorita à la D.E.A., et vous, muchacho ?

— Disons que je suis un citoyen militant, éluda Bolan.

— Et pour quoi militez-vous, citoyen Cooper ?

— Un bon repas ? dit Bolan.

Wang s'esclaffa.

— Certes nous avons ce qu'il vous faut ! Je vous réserve même une surprise.

Il donna des instructions en cantonais.

— Et quels sont vos autres engagements, Cooper ?

— Silencio.

Wang devint pensif.

— Comme vous le savez, ce sont les impénétrables Chinois qui ont quasiment inventé le concept.

— C'est vrai, et comme le faisait remarquer l'inspecteur plus tôt dans la matinée, les membres des cartels mexicains parlent de silencio bien plus qu'ils ne le pratiquent.

— Comparés à d'autres, ils bavardent beaucoup, reconnut Wang. En quoi cela me concerne-t-il ?

— Eh bien, même au regard des standards chinois, à Tijuana, le silence est assourdissant.

— C'est ce qu'on dit.

— Et à Mexicali ?

— Ah ! A table !

Wang salua d'un sourire l'arrivée du serveur, chargé d'assiettes et de bières dans un seau à glace.

Les assiettes débordaient de haricots, de riz, de tortillas et de steaks panés. Mais le plus intéressant, c'était une assiette pleine de vers à mescal frits. Smiley examinait les steaks panés avec suspicion et les vers grillés avec un dégoût évident. Wang lançait aux gringos un défi culinaire. Villaluz contemplait avec plaisir cet assortiment de spécialités mexicaines et entama son repas avec entrain. Bolan l'imita.

Il arrosa son steak de jus de citron. C'était délicieux, mais le Guerrier espérait qu'aucun gladiateur canin n'était mort pour ce repas. Il finit sa bière et le serveur lui en apporta prestement une autre. Bolan et l'inspecteur mangeaient avec appétit en attendant poliment que Wang reprenne la parole. Smiley grignotait du bout des lèvres les haricots et le riz.

— Bien, parlons un peu du silencio, commença Wang. Cela peut paraître paradoxal, mais à Mexicali, les choses sont récemment devenues plus violentes et plus... silencieuses.

L'inspecteur prit un autre steak.

— C'est pareil à Tijuana.

— Pour ce que j'en sais, enchaîna Bolan, le Mexique n'est pas un endroit très calme. Et quand tout semble calme, c'est qu'une tempête se prépare.

— C'est très juste, Coop.

Villaluz finit sa bière.

— Mon ami se sent un peu... léger.

— Ma foi, à sa place je préférerais aussi être lesté.

Wang se leva.

— Suivez-moi.

Ils le suivirent jusqu'à la cave. Des pyramides de sacs de farine, de haricots et de riz s'élevaient jusqu'au plafond. Wang se dirigea vers une porte blindée et tapa un code.

L'Exécuteur se crut au paradis.

Il y avait des armes partout, sur les murs et sur les tables. Des caisses de fusils étaient empilées, comme les haricots et le riz dans la pièce voisine.

— Que puis-je pour votre service ? demanda fièrement Wang.

— Racontez-moi une histoire, demanda Bolan.

Wang resta pensif un instant.

— Je vais vous raconter une histoire ancienne. La plupart des Yankees l'ignorent, mais les triades chinoises ont une longue tradition d'activités criminelles tout le long de la frontière. Au moment des

émeutes anti Chinois aux Etats-Unis, au début du XIXème siècle, de nombreux Chinois sont venus se réfugier au Mexique. Les Mexicains ont bien essayé de nous évincer, mais nous sommes toujours là. Les gens voudront toujours de l'opium. Les hommes désireront toujours les prostituées chinoises. Jusqu'à récemment, le Mexique n'avait pas la culture des armes, comme aux Etats-Unis. Alors que faire quand vous vouliez faire disparaître quelqu'un ? Un homme de main des triades était alors une bonne alternative.

— Et après, vous avez été chassés.

— Ouais, dans les années 80, les prix de l'héroïne mexicaine ont chuté alors que la qualité augmentait. Le pouvoir des triades a diminué. Mais s'il y a bien une spécialité chinoise, ce sont les relations internationales. Les criminels mexicains s'étaient toujours procuré leurs armes en les volant ou en les achetant au marché noir. Quoi qu'il en soit, nous les Chinois avons toujours été organisés en réseaux parallèles. Nous fournissons des AK-47 et des armes légères aux révolutionnaires du Sud. Et des imitations taïwanaises de Mac-10, d'Uzi et de M-16 aux cartels de la drogue. Les affaires sont les affaires.

— Et quelles sont vos relations avec les cartels ?

— Ça a toujours été la paix armée. Nous leur fournissons des armes, et les blanchisseries chinoises placent leur argent dans les paradis fiscaux.

— Et maintenant ? demanda Bolan.

— Maintenant ? J.W. hésita. Maintenant la situation commence à...

— Commence à devenir inquiétante ? suggéra Bolan. Wang se dirigea vers une caisse et l'ouvrit.

— Vous savez ce que c'est.

Bolan contemplait une douzaine d'AK-47 protégées par de la paille.

— Des Kalachnikovs.

— Dans le mille. L'arme du peuple. Avant, le moindre trou-du-cul avec un T-shirt Che Guevara se devait d'en avoir une. Ça partait comme des petits pains. Et maintenant ? Maintenant je n'arrive plus à les vendre. Les cartels ont attrapé la grosse tête et les considèrent comme des armes de va-nu-pieds illettrés. Maintenant, ils veulent des fusils M-4, comme vos G.I. L'arme des maîtres du monde.

Bolan savait tout cela.

— Et alors ?

Wang sortit un pistolet de son étui.

— Vous connaissez ça ?

Bolan examinait l'arme au look futuriste.

— Un F.N., un Five-seveN.

— Non, c'est un *mata policia*.

— Un tueur de flics !

Wang acquiesça.

— Chaque bandit mexicain en veut un. Et moi dans tout ça ? Je suis habitué au calibre .45. Mais il paraît que les projectiles de 5,7 mm que crache ce bébé peuvent transpercer les gilets pare-balles. La guerre des Etats-Unis contre la drogue est en train de tourner à la guerre civile ici. Les flics s'arment de plus en plus, le gouvernement envoie l'armée, et les criminels cherchent un moyen de se débarrasser de tous ces trous-du-cul en armure. Ils adorent le *mata-policia*, et veulent tous ce flingue belge qui utilise les mêmes munitions. Mais vous savez où est le problème ?

— L'offre et la demande, suggéra Bolan.

— Exactement. Les armes belges ont toujours été chères. Tenter d'introduire des armes belges en contrebande au Mexique est un marché intéressant. Par contre, il faut un acheteur nord-américain. Le Five-seveN est autorisé aux Etats-Unis mais il faut des intermédiaires. Si un citoyen des Etats-Unis en achète quinze, dix ou même cinq, il va attirer l'attention, et les prix flambent. Donc ces armes n'arrivent qu'au compte-gouttes. Comme elles sont aussi un symbole, nous ne pouvons répondre à la demande.

— Quelle est la solution alors ?

— D'un point de vue strictement économique, poursuivit Wang, voilà la solution.

Il sortit un autre pistolet d'une caisse.

L'arme ressemblait à n'importe quel 9 mm standard : métal noir et crosse en plastique. Sa seule particularité se trouvait dans ses munitions.

Wang observait le pistolet.

— Je reconnais qu'il n'est pas aussi sexy que le Five-seveN. Mais il tire les mêmes munitions. Des balles perforantes ? O.K. La vitesse ? O.K. Et surtout...

— ... Il coûte deux fois moins cher qu'un Five-seveN. Smiley regardait le flingue comme si c'était un serpent.

— Je dirais même dix fois moins, ajouta Bolan. En plus, il n'y a pas besoin de les faire entrer illégalement; il suffit de graisser la patte de n'importe quel douanier et on les fait venir par conteneurs entiers.

Bolan observait Wang sans une once d'enthousiasme.

— Combien en avez-vous importé cette année ? Des centaines ? Des milliers ? E vous allez aussi faire venir des mitrailleuses chinoises du même calibre ?

Wang approuva.

— C'est là qu'est le problème.

— Et pourquoi ?

— C'est un marché qui ne m'intéresse pas.

Bolan fut surpris.



— Et pourquoi ?

— Mon cousin à Hong Kong est partant pour les livrer. Il pense que nous devrions les vendre sous le nom *d'asesinos chinos*.

— Les assassins chinois ?

— Ouais. Mon cousin a fait des études de marketing. Il est très fort. Il veut inonder le marché de Tijuana à Matamoreo, d'un bout de la frontière à l'autre.

Wang reposa l'arme dans la caisse.

— Tout le monde en voudra un.

— Et pourra se le procurer, ajouta Smiley avec amertume. Ça va être un massacre.

— C'est ce que je crois, mais qui sera massacré ?

Wang se retourna vers l'inspecteur.

— Excusez-moi, mon ami, mais la philosophie des Chinois a toujours été de soudoyer la police et de laisser les Mexicains s'entretuer.

Les yeux de Villaluz se rétrécirent, mais il ne dit rien.

— Maintenant, les choses sont différentes. Les hommes des cartels ne se contentent plus de s'entretuer, ils tuent des flics, des militaires, des élus, des juges, des journalistes. Leur pouvoir s'étend sur chaque ville, dans tout le pays. La mode n'est plus de corrompre les flics et les politiciens. C'est plus simple de les descendre. Et ça coûte moins cher. Je suis né au Mexique. Ma famille vit ici. Mon travail est ici. Et je ne veux pas vivre dans un narco-Etat.

Bolan devait admettre que, pour un trafiquant chinois, mangeur de chiens de combat, Wang faisait preuve d'une conscience étonnante.

— Qu'allez-vous faire alors ?

— Je ne sais pas.

Wang planta son regard dans celui de Bolan.

— Que me conseillez-vous ?

— La guerre, répondit Bolan.

Il laissa son regard errer sur les caisses d'armes.

— Quelle autre solution ?

## CHAPITRE IV

Bolan était assis à côté de Wang dans sa BMW série 7 noire. Au poids de la portière, il avait senti que la voiture était blindée. Wang lui indiqua le coin de la rue.

— Vous voyez ce type ?

Un homme de la stature de Bolan se tenait devant la vitrine d'un coiffeur. Il portait des lunettes de soleil réfléchissantes et un sweater aux couleurs de l'équipe des Cruz Azul. Ses cheveux étaient coiffés en une courte queue-de-cheval. Son sweater était ouvert et à travers les mailles de son marcel on pouvait voir les tatouages qui couvraient sa poitrine. Il semblait attendre, et par moment rajustait sa veste. Bolan devina qu'il était armé. Il puait le truand, et il y avait quelque chose dans son attitude que Bolan n'aimait pas du tout. Les grands esprits se rencontrent et Smiley, assise à l'arrière, hocha la tête.

— Il y a quelque chose qui cloche chez ce mec, au-delà du fait que c'est un sac à merde.

— Qui est-ce ? demanda Bolan.

Wang fit la grimace.

— Cela m'a pris du temps pour l'identifier, son nom est Balthazar Gomez. C'est un sicario du cartel de Valencia.

Le cartel de Valencia avait fusionné avec le cartel de la côte ouest. Ils étaient les ennemis du cartel de Tijuana et de ceux du Golfe et n'avaient pas d'alliés dans le nord du pays. Ils opéraient à partir de l'Etat de Michoacan. Le gars se trouvait à environ sept cents kilomètres de ses bases.

— Il y a vraiment quelque chose qui cloche avec ce type.

Wang acquiesça.

— Sa présence ici est totalement anormale.

Bolan aimait de moins en moins ce qu'il voyait.

— Alors qu'est-ce qu'il fabrique ici ? Wang fronça les sourcils.

— Il attend que je le paye. Smiley se pencha vers l'avant.

— Le payer pour quoi ?

Wang s'agita sur son siège.

— Je dois payer.

— Vous voulez dire qu'il vous rackette ?

Wang s'agita de plus belle. Il avait beau être un citoyen mexicain éduqué aux Etats-Unis, il était aussi un Chinois en train de perdre la face. Et il le savait.

— Ouais.

— Pour qui travaille-t-il ?

Wang releva la tête.

— Je ne sais pas.

Villaluz, à l'arrière à côté de Smiley, n'avait pas dit un mot jusque-là, mais commençait à s'agiter et intervint dans la conversation :

— Pardonne-moi, J.W., nous nous connaissons depuis longtemps, je te respecte et tu le sais. Alors laisse-moi te poser une question. Pourquoi tu ne l'as pas tué, tout simplement ?

Wang se tourna vers la fenêtre.

— Parce que j'ai peur.

— Pour qui travaille-t-il ? redemanda Bolan.

— Je n'en sais rien. Je sais juste que c'est un *hombre marcado*.

— Un homme marqué ? demanda Bolan.

— Ouais.

— En espagnol, c'est un mort-vivant, intervint Villaluz.

— Je sais.

Wang était extraordinairement nerveux.

— Mais ce n'est pas ça.

— C'est quoi alors ?

— Il porte la marque.

— Mais quelle marque ? s'énerma Bolan.

— Je ne sais pas.

Bolan dévisagea le Chinois. Wang avait vraiment peur de Balthazar Gomez.

— Que savez-vous alors ?

— D'abord, il y a eu trois *hombres marcados*. Ils se sont pointés à Tijuana et ils ont exigé un tribut de la part de certains membres des cartels. Bien sûr ils ont été tués. Lentement.

— Et alors ? Que s'est-il passé ?

— Et alors ? Le lendemain, leurs assassins étaient morts. Les familles des tueurs, leurs amis, leurs associés étaient morts. A partir de là, silencio. Et petit à petit, nous avons tous accepté de payer le tribut demandé. Mais il y a eu pas mal de massacres avant.

— Et ces hommes marqués viennent toujours de l'extérieur.

— Toujours.

— Ils se contentent de prélever un tribut, ils ne revendiquent aucun territoire et personne ne sait qui est leur chef ?

— C'est ça.

— Et aujourd'hui vous avez un *hombre marcado* qui exige son tribut.

— Voilà.

Bolan ouvrit sa portière.

— O.K., j'ai compris.

— Attendez ! cria Wang

Pris de panique il maudissait Bolan en mélangeant l'anglais, le cantonais et l'espagnol.

— C'est reparti, dit Smiley.

Villaluz, quant à lui, sortit joyeusement ses deux flingues.

Bolan avait déjà traversé la rue et se tenait devant Balthazar Gomez.

— Salut, Balthazar !

Les passants se dispersèrent instantanément. Le tueur se retourna et se retrouva nez à nez avec Bolan.

— Qu'est-ce que tu veux, blanc-bec...

— Monsieur Blanc-bec..., rectifia le Guerrier.

Les lunettes du pourri explosèrent quand le poing de Bolan s'abattit sur son nez. Le pourri recula et sortit un Five-seveN. Bolan lui arracha l'arme avant qu'il ait pu réagir et lui mit le canon dans la bouche, lui cassant les dents.

Le bonhomme tenait encore debout, mais tout juste.

L'Exécuteur ne lui laissa aucun répit.

Gomez essaya de le frapper. L'Exécuteur le projeta violemment dans la vitrine d'un barbier. Les merlans s'enfuirent en hurlant, abandonnant leurs clients à moitié rasés. Agrippé à la jambe d'un employé tétanisé, Gomez essayait de se relever. L'Exécuteur l'empoigna et le projeta contre le mur. Les miroirs volèrent en éclats. Gomez s'effondra contre un lavabo qui céda sous son poids. Bolan lui décrocha une série de crochets courts.

Gomez s'écroula enfin, le visage tuméfié et le cul mouillé. Il gémissait pendant que Bolan, empoignant sa queue-de-cheval, le tirait à l'extérieur de l'échoppe. Il siffla, et la BMW vint se ranger devant lui. Villaluz et Smiley sortirent pendant que Wang ouvrait le coffre. Bolan et l'inspecteur y jetèrent le tueur et le ligotèrent, pendant que Smiley les couvrait. Tout le monde remonta en voiture.

— Démarre, ordonna Bolan.

Wang était sérieusement contrarié.

— Je vais où ? cria-t-il.

Villaluz s'adressa à lui en espagnol et Wang secoua la tête avec fatalisme, engageant la BMW dans le trafic, sous les yeux médusés des passants.

Bolan sortit un des pistolets chinois.

— Où allons-nous, inspecteur ?

— Un endroit que je connais. Faites-moi confiance, *senor Cooper*. Nous y serons en sécurité.

Wang protesta.

— Personne n'est en sécurité avec les *hombres marcados* ! Ils vous trouvent toujours ! Qu'importe où vous vous cachez ! Vous êtes morts !

La voix de Bolan sembla sortir directement des enfers.

— Contente-toi de conduire ! Obéis à l'inspecteur.

Wang se tut. En moins d'un quart d'heure, ils étaient sortis de *La*

*Chinesca*, de Mexicali, et avançaient vers le désert. Bolan regardait la route qui serpentait entre les montagnes.

— Laguna Salada ?

L'inspecteur s'esclaffa.

— Vous y avez déjà été, on dirait.

Bolan avait parcouru tous les déserts de la planète, du Sahara au désert de Gobi. La Laguna Salada n'était pas vraiment un désert. C'était quand même une vaste cuvette sauvage, coincée entre la Sierra Cucapah et la Sierra Juarez. Les années où il pleuvait, le sol se couvrait de fleurs. Les années de sécheresse, c'était un désert de sel et de sable où la NASA envoyait ses astronautes s'entraîner et où Hollywood venait tourner des westerns.

La plupart du temps, c'était une vaste étendue solitaire et aride.

Bolan se dit que c'était un bon endroit pour disparaître.

— Tu as une planque là-bas ?

— Je connais une planque.

Villaluz indiquait la route à Wang.

Celui-ci était inquiet pour tout un tas de raisons. Il se fixa sur le moins grave de ses problèmes pour éviter de penser au reste. La BMW renâclait sur ce qui était à peine une piste.

— Vous vous rendez compte de ce que subissent mes amortisseurs, les mecs !

Villaluz croisa les mains ingénument.

— J'avais proposé qu'on prenne mon Toundra, mais tu as insisté pour qu'on prenne ta BMW.

Wang murmura quelque chose en cantonais.

Smiley contemplait le paysage désertique.

— On aurait dû prendre des provisions.

— Dieu y pourvoira, dit pieusement Villaluz.

Finalement, ce fut Villaluz qui y pourvut, sous la forme d'un ranch où on élevait des chèvres. Le pays était trop aride pour les vaches et les moutons, comme pour les BMW série 7. Ils bifurquèrent à gauche et entrèrent dans un canyon étroit qui était presque invisible de la route et s'arrêtèrent devant une petite maison de terre. Un filet de fumée s'échappait de la cheminée.

Bolan examina la gentilhommière de l'inspecteur. C'était une bâtisse en terre, adossée contre la montagne, un pueblo dans le style des anciens indiens Yumans. Les rares fenêtres étaient un peu plus larges que des meurtrières. L'antenne satellite, le hangar en préfabriqué et le garage en tôle ondulée fermé par un filet de camouflage étaient plus récents. L'enclos de bois destiné à la tonte et à l'abattage était vide. Quelques chèvres errantes, incroyablement maigres, contemplaient les visiteurs de leurs yeux étranges.

Un âne attendait à l'ombre de l'antenne satellite et considérait les

nouveaux venus avec un enthousiasme mesuré. Bolan remarqua les blocs de rochers de la taille d'une pierre tombale dispersés tout autour du pueblo. Ils avançaient au ralenti à cause des ornières et des nids-de-poule qui faisaient claquer les suspensions de la BMW. Le pueblo était fortifié, du moins selon les normes des conquistadors ou des cow-boys du Far West.

— Pas mal, dit Bolan en descendant de voiture.

Villaluz sourit.

— J'ai des origines indiennes. Mes ancêtres vivaient ici.

Smiley examinait le pueblo en s'interrogeant sur son niveau de confort.

— Un vrai petit coin de paradis, conclut-elle sèchement.

Wang donna un coup de pied dans la roue de la BMW. Il ne trouverait personne pour dépanner sa magnifique berline noire ici.

— Et merde, jura-t-il.

Villaluz appela.

— Fausto !

Sa voix se répercuta sur les parois du canyon.

— Fausto !

Au bout d'un long moment, Fausto sortit du pueblo. Il ressemblait à un Charles Bronson centenaire. Son jean et ses bottes étaient aussi vieux que lui. Sa chemise noire était tellement délavée qu'elle était devenue presque blanche. Ses longs cheveux gris étaient retenus par un bandeau rouge. Son visage ressemblait à un gant de base-ball tanné par le soleil avec deux yeux, un nez et une bouche. Ses bottes étaient rafistolées avec du scotch. Le vieil homme tenait un M-I Garand des surplus de l'armée mexicaine. L'arme était vieille mais bien entretenue.

Fausto examina les intrus et son regard s'arrêta sur Villaluz.

— Israël.

— Fausto.

Fausto fit une grimace qui ressemblait à un sourire.

— *Che, amigo.*

Il regarda de nouveau ses invités inattendus.

— Yankees ?

— Si, acquiesça l'inspecteur.

Fausto se tut un instant.

— Des ennuis ?

— Si, acquiesça l'inspecteur.

— Ah.

Fausto rentra dans le pueblo. Villaluz fit signe aux autres de le suivre. Mais, auparavant, Bolan et lui ouvrirent le coffre et en extirpèrent Gomez. L'homme cligna des yeux et s'effondra. Villaluz sortit un couteau suisse et libéra ses chevilles. Bolan et Smiley prirent

les sacs d'armes et de munitions. Wang contemplait tristement sa voiture, il haussa les épaules et se décida à prendre le dernier sac et à les suivre.

Bolan avait bien mangé durant les dernières heures, mais quand il entra dans le pueblo de terre marron, son estomac grondait furieusement. Une marmite de haricots et de bacon mijotait dans la cheminée. Ils posèrent leurs sacs et s'assirent autour de la table en bois brut. Villaluz poussa Gomez dans un coin. Bolan posa un pistolet chinois sur la table et s'assit en face de lui. Fausto disposa des assiettes de terre sur la table et commença à servir les haricots et le bacon avec des galettes de maïs. Fausto interrogea Villaluz du regard et celui-ci lui fit un signe. Le vieil homme prit une cruche et remplit les chopes sur la table.

Bolan sentit l'alcool de pulque et sourit en direction de Fausto.

— *Tlachiquero* ?

Fausto acquiesça. Les *Tlachiqueros* récoltaient la sève d'agave et fabriquaient le pulque. C'est la même plante qui sert à fabriquer la tequila et le mezcal. Le pulque, lui, est obtenu par fermentation, comme la bière. La recette était aussi ancienne que les Aztèques. Villaluz donna une claque sur l'épaule de Fausto.

— *Tlachiquero ! Ranchero ! Pistolero !* Fausto sait tout faire. C'est un... - l'inspecteur savoura l'euphémisme - V.R.P. multicarte.

Fausto sourit à Bolan.

— Vous aimez le pulque, señor ?

— Celui qu'on trouve aux Etats-Unis ressemble à de la pisse d'âne. Mais quand il est frais, comme celui-ci, c'est un régal.

Fausto gloussa comme un dindon qui aurait eu une hernie, pendant que Bolan buvait son pulque en dissimulant son dégoût. De toute évidence, Fausto était très fier de sa production.

Smiley et Wang avalèrent une gorgée. Villaluz descendit sa chope avec un plaisir visible. Pour la première fois, Fausto daigna remarquer la présence de Gomez.

— Qui est-ce ?

— Il essayait de racketter notre ami Wang, dit Bolan.

Fausto sortit un couteau de sa poche et l'ouvrit d'un mouvement du poignet. La lame avait été si souvent affûtée qu'elle était aussi fine qu'un scalpel.

— Vous voulez que je le saigne ?

Gomez tressaillit imperceptiblement.

L'inspecteur tendit sa chope vide et regarda Gomez.

— Pas tout de suite.

Le voyage à travers la Sierra Laguna n'avait pas épargné le prisonnier.

— Peut-être que notre ami aimerait boire quelque chose pour

chasser la poussière du voyage, suggéra Bolan.

— Ça serait du gâchis, protesta Fausto.

— Il ne parlera pas s'il a soif, répliqua Bolan.

Gomez se débattit quand Fausto lui ouvrit la bouche et y versa l'équivalent d'une chope de pulque. Gomez cracha et Fausto lui versa une autre rasade.

Bolan finit son assiette et se leva.

— Donnez à boire à notre cher Balthazar, je sors téléphoner.

L'Exécuteur empoigna un fusil d'assaut chinois et sortit. Il avait un téléphone satellite dernier cri mais, dans ce canyon, la couverture était mauvaise. Bolan se coiffa d'une casquette délavée aux couleurs des Boston Red Sox et escalada les parois du canyon. Arrivé en haut, à l'ombre d'un prosopis, il capta un signal.

Le visage buriné d'Herman « Gadgets » Schwarz s'afficha sur l'écran tactile.

— Striker ! Où es-tu ?

— Laguna Salada, répondit Bolan.

Gadgets fronça les sourcils et fouilla dans sa mémoire encyclopédique.

— Qu'est-ce que tu fous là-bas ?

Bolan lui envoya des images du pueblo.

— J'élève des chèvres et je bois du pulque avec Fausto. Et toi ?

— Je m'inquiète à ton sujet. Fais-moi un compte rendu.

Bolan résuma les derniers événements et l'informaticien commença à pianoter sur son clavier, interrogeant les fichiers de la C.I.A., du F.B.I., de la D.E.A. et de la N.S.A. Il paraissait étonné.

— Je ne trouve rien sur l'ami Wang.

— Wang est un peu atypique, mais il a une influence certaine à Mexicali et dans sa région. Tu as raison, ce n'est pas normal. Mais rien n'est normal ces temps-ci. D'habitude quand on attrape des gars des cartels, ils tempêtent et menacent.

— Bien, je regarde ce que j'ai sur l'ami Balthazar et ça colle avec ce que Wang t'a dit. Balthazar Gomez est un authentique tueur de première classe. Il a rejoint le cartel de Valencia dans la région du Michoacan. Il a été impliqué dans une douzaine d'assassinats mais on n'a jamais rien pu prouver contre lui.

— Fais-moi un historique complet.

— Les derniers renseignements qu'on a sur lui : il s'est fait coffrer dans une descente il y a six mois dans la capitale de l'Etat, Morelia. Ils n'ont rien trouvé et ils l'ont laissé repartir libre. Après, il disparaît de la surface de la planète. Jusqu'à ce que tu l'alpagues ce matin à *La Chinesca*.

— Est-ce que tu sais pour qui il travaille ?

— C'est la question à un million. Les mecs des cartels se trahissent



à qui mieux mieux, mais toujours pour des questions de rivalités ou de territoires. Qu'un sicario trahisse son cartel et en rejoigne un autre, c'est du jamais vu. D'un, tu serais condamné à mort par tes anciens amis, deux, tes nouveaux amis ne te feraient jamais confiance.

— Et malgré cela, le gars Balthazar rackette les Chinois de Mexicali, à des centaines de kilomètres de ses bases, au service de Dieu sait qui.

— C'est un mystère, reconnut Gadgets. Tu dis que Wang prétend que ces *marcados hombres* viennent d'autres villes ?

— Et même d'autres Etats, confirma Bolan. Et pour ce qu'on en sait, ils utilisent le même M.O. que Balthazar.

— Hmm, murmura Gadgets. Une véritable légion étrangère inter-cartels.

Bolan sourit.

— Bien vu, l'ami. Mais je dirais plutôt une caste d'intouchables inter-cartels. L'informaticien approuva.

— C'est mieux, compte tenu du statut de ces hommes.

— Alors, qui est leur chef ?

— C'est bien la question.

— Du neuf sur les combats à Tijuana ?

— La moitié des victimes ont déjà été incinérées, elles avaient toutes perdu la tête. Rien de plus à dire à part les constats de base des médecins légistes.

Bolan se releva.

— O.K. Vois ce que tu peux faire. Je te rappelle.

Gadgets s'inquiéta.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Bolan fixait au loin le panache de fumée que soulevait un nombre indéterminé de véhicules qui se dirigeaient vers le canyon.

— Nous avons de la compagnie.

## CHAPITRE V

— Nous avons de la visite, annonça Bolan en entrant dans le pueblo.

Deux grands pots de pulque vides gisaient au sol, et il y en avait un troisième entamé. Fausto s'enfilait chope sur chope avec le prisonnier. La différence c'est que Fausto semblait avoir conservé tous ses moyens alors que Balthazar était sonné et balbutiait. Bolan fut surpris de constater que le tueur N° 1 du cartel de Valence pleurait.

— C'est quoi son problème ?

Villaluz, Wang et Fausto semblaient inquiets, mais comme l'autre délirait en argot mexicain, Bolan ne comprenait rien.

Villaluz hocha la tête.

— Il parle de *la Bestia*, et il dit que nous allons tous mourir.

Un frisson d'avertissement parcourut la colonne vertébrale du Guerrier.

— La Bête ?

— Oui. Il ...

L'Exécuteur traversa la pièce. Gomez sursauta comme s'il avait reçu une décharge d'un aiguillon à bétail.

— La Bête ? hurla Bolan.

Gomez gémit quand Bolan l'attrapa par les cheveux et le projeta à terre.

— Coop, intervint Smiley.

Le flic, le trafiquant d'armes et le vieux ranchero observaient la scène avec intérêt.

Bolan examina les tatouages de la main droite de Gomez, sans trouver ce qu'il cherchait.

— La marque, demanda-t-il. *La marca de la Bestia ! Donde ?*

Bolan déchira le T-shirt du prisonnier. Son torse était recouvert de tatouages, des femmes nues, des signes cabalistiques. Le Guerrier trouva ce qu'il cherchait derrière l'oreille droite de Gomez. Il émit un long sifflement. Smiley regarda par-dessus son épaule et émit à son tour un bruit désagréable.

— Nom de Dieu. Dites-moi que ce n'est pas vrai.

Derrière l'oreille de l'ex-sicario du cartel de Valencia, on pouvait voir le chiffre 666.

Balthazar Gomez portait la Marque de la Bête.

Villaluz et Fausto se signèrent en même temps.

La voix de Wang tremblait.

— Alors c'est un code satanique ou une merde comme ça.

— Ouais, confirma Bolan.

Gomez tremblait comme une feuille en bégayant.

Bolan restait de marbre.

— Qu'est-ce qu'il dit maintenant ?

Villaluz regardait Gomez comme si c'était une araignée géante prête à mordre.

— Il dit que personne ne peut échapper à la Bête. Il porte sa marque, il lui appartient, et nous aussi.

Smiley avait pâli.

— Mais bordel, comment ils ont fait pour nous retrouver ? J'ai fouillé Gomez personnellement et il n'avait rien.

— Je n'aime pas ça, confirma Villaluz. Si on nous avait suivis depuis Tijuana, mes informateurs me l'auraient dit, et nous avons changé de voiture à Mexicali.

Il fixa Wang d'un air soupçonneux.

— J.W. ?

Wang s'indigna.

— Dis-moi comment j'aurais fait ? J'ignorais que j'allais kidnapper Balthazar Gomez jusqu'à ce que Coop lui colle une raclée et le balance dans mon coffre. J'ignorais aussi que j'allais atterrir dans un élevage de chèvres jusqu'à ce qu'on arrive ici.

Bolan désigna la BMW.

— Et ta voiture ?

— Elle est vérifiée tous les matins et tous les soirs. Mes experts cherchent les bombes et les traceurs.

— Ah oui ? dit Smiley. Alors comment nous ont-ils trouvés ?

Wang la toisa avec défiance.

— Le point faible est peut-être plus au nord. Il y a peut-être des traîtres chez les agents de la D.E.A.

Bolan l'interrompit.

— Ça n'est pas le plus important, affirma-t-il. Pour l'instant, la cavalerie est en route et ce n'est pas pour nous secourir. C'est plutôt une équipe de nettoyage. Tuez tout le monde et ramenez-moi leurs têtes.

Bolan s'éloigna de la masse tremblotante de Balthazar Gomez.

— On ferait mieux de s'activer, il nous reste cinq minutes.

Bolan prit un sac et en sortit les armes. Le fusil d'assaut chinois QBZ-95, une arme noire trapue et laide, ne faisait pas partie de ses préférées. Mais faute de grives on prend du merle.

— Wang, je suppose que tu n'as pas de grenades.

Le trafiquant d'armes sourit. Il avait retrouvé un peu de fierté.

— On est au Mexique, ici, *amigo*. L'homme averti ne sort pas sans deux ou trois trucs qui font boum.

Ce que Bolan sortit du sac ressemblait à un petit ballon de rugby vert sombre terminé par une queue à ailettes. Il y avait aussi des fusils lance-grenade.

— On en a combien ?

— Douze.

— Et combien de fusils ?

— Six. Un par personne plus deux en réserve, répondit Wang.

— Tu n'es pas venu les mains vides. Quelle est la portée de ces joujoux ? demanda Bolan.

— Soixante-quinze mètres, mais il vaut mieux attendre soixante, et cinquante, c'est l'idéal.

Bolan prit une grenade et l'engagea dans le canon.

— Chargez-les tous et passez-les-moi au fur et à mesure.

Wang semblait outragé.

— Quoi, il n'y a que toi qui t'en sers !

— Tu t'es déjà servi d'un lance-grenade ?

— Putain, bien sûr. J'essaye toujours ma marchandise.

— Tu as déjà tiré sur quelqu'un avec ces engins ?

Wang n'avait rien à répondre à ça.

— Donc, vous les chargez, et quand je commence à tirer, vous faites la chaîne et vous me les passez au fur et à mesure.

Il se tourna vers Fausto et son M-l.

— Qu'est-ce que tu sais faire avec ce Garand ?

— Il peut toucher le cul d'une fourmi à huit cents mètres, affirma Villaluz.

Fausto sourit avec modestie et tapa sur son fusil.

— Six cents.

Il chaussa une paire de lunettes à monture métallique.

— Sept cent cinquante avec ça.

— Bien, dit Bolan. Je vais les exploser avec les grenades. Personne d'autre ne tire, sauf Fausto. Tu fais comme tu le sens, comme tu as l'habitude.

Le vieil homme prit un vieux sac en tapisserie sur le dossier d'une chaise. Il se dirigea vers une des meurtrières. Dans son sac, il prit une poignée de graines de tournesol, les jeta dans sa bouche et commença à les manger en recrachant les coquilles. Tout en surveillant l'entrée du canyon. Ce n'était pas la première fois que Fausto défendait ainsi Le Fort de la Chèvre.

— Bree, tu t'occuperas des lance-grenades.

Smiley sourit, et dans son regard, derrière le bronzage et les cheveux noirs, on devinait sa fougue Irlandaise.

— Je suis ton homme.

Bolan lui expliqua comment faire et elle commença à charger les armes. Villaluz et Wang vidaient les sacs et rangeaient les munitions, les armes de réserve et les grenades à main sur la table. Villaluz rattacha les chevilles de Gomez. Allongé sur le sol il frissonnait en délirant.

— *La Bestia... La Bestia...* Elle vient... pour nous tous.

— Faites-le taire, ordonna Bolan.

Gomez se retrouva avec du scotch sur la bouche. Il éternua et secoua la tête.

Villaluz se tourna vers Bolan.

— Il y a quelque chose qui cloche ?

— Non, répondit Bolan.

Il frissonnait, comme la nuit précédente avant l'attaque.

— Non, ce n'est pas ça.

Il franchit la porte du pueblo avec un lance-grenade.

— Je vais me placer sur le perron. Faites la chaîne pour me fournir en armes. Et laissez-les venir.

Bolan sortit. Il était environ 13 heures et le soleil mexicain écrasait tout. Il regarda vers l'entrée du canyon. Au loin, la plaine de sel était emplie de mirages étincelants. Bolan observa la trajectoire des véhicules ennemis pendant qu'ils s'approchaient. La piste qui zigzaguait sur environ deux cents mètres, entre la route principale et l'entrée du canyon, gênait la progression des assaillants.

Dans ses jumelles, Bolan compta huit 4x4 sombres aux vitres teintées. Ils avançaient en ligne, comme les cavaliers de l'apocalypse.

Le Guerrier inspecta le canyon une dernière fois.

— Fausto ! Feu à volonté !

— Si, señor ! J'attends le bon moment. Comme vous. Le cœur de Bolan se mit à battre en entendant le bruit d'un moteur au-delà de la ligne de crête.

— Bree, attrape ça.

Bolan lui envoya son lance-grenade.

— Fausto, donne-moi ton fusil.

Smiley attrapa le fusil d'assaut. Fausto protesta mais jeta son Garand à Bolan, comme un harpon. Bolan le saisit au vol et se tourna vers l'enclos. Un bimoteur Beechcraft-Bonanza avait franchi la crête du canyon. Il prenait rapidement de l'altitude pour avoir une vue d'ensemble. Bolan épaula, visa et fit feu. Le Bonanza plongea. L'antique fusil aboya cinq fois de plus. L'avion disparut derrière les crêtes.

Bolan repassa le fusil déchargé derrière lui.

— Une arme !

Il s'empara du fusil d'assaut qu'on lui tendait par-dessus l'épaule.

— Ça c'est de l'efficacité, commenta Smiley.

— L'avion va les avertir, et tout ce qu'ils ont vu, c'est un homme seul avec un fusil. Je veux qu'ils chargent sans se méfier.

Devant la maison, les poules couraient en caquetant. Il rentra dans le pueblo. Les véhicules arrivaient à l'entrée du canyon. A leur tête se trouvait un Hummer H3T qui obstruait toute la largeur du chemin.

Derrière, les autres 4x4 piaffaient comme des étalons sauvages. Le fusil de Fausto donna de la voix, lentement, en mode semi-automatique. Le Hummer ralentit et stoppa pour laisser les autres voitures le dépasser. On ne voyait aucun tireur. Ils se précipitaient vers le pueblo, comme si leur intention était de le percuter et de le raser. Bolan analysait leur approche avec le regard d'un sniper expérimenté. Un buisson à côté de la BMW abandonnée lui servait de repère. Il attendait que les assaillants dépassent la ligne magique des soixante mètres. C'est un Chevy Suburban qui franchit la ligne en premier.

Bolan lui expédia sa grenade, avec les amitiés de la République Populaire de Chine.

Le fusil heurta l'épaule de Bolan quand la grenade de 70 mm partit. Elle traversa le pare-brise du Suburban et transforma l'habitacle en fournaise. Bolan régla son arme sur tir automatique et vida son chargeur sur le pare-brise d'un Toyota Landcruiser. Il se fissa sans se briser.

Bolan lança l'arme fumante derrière lui.

— Munitions !

Il n'eut pas besoin de se retourner. Un autre fusil équipé d'un lance-grenade atterrit entre ses mains, la synchronisation était parfaite. Il ajusta le Landcruiser et appuya sur la détente. Celui-ci s'enflamma comme une torche quand le projectile déchira son réservoir.

Le RAV4 qui le suivait fut soulevé par le souffle. Bolan vida son chargeur dans son pare-brise. Le RAV n'était pas blindé et son pare-brise explosa. Le conducteur mourut, et le RAV commença à tanguer. Bolan tendit son arme vide.

— Munitions !

On lui passa un autre lance-grenade. Il visa, tira, et le Ford Bronco qui suivait explosa, comme une canette de bière remplie de pétards. Il vida son chargeur sur une Lincoln Navigator, mais elle continua d'avancer.

— Munitions !

Bolan attrapa une nouvelle arme et fit exploser le Navigator.

Il ne restait plus que deux véhicules, mais ils étaient dangereusement proches.

Un Porsche Cayenne n'est pas a priori un véhicule de kamikaze, pourtant, celui-ci se ruait sur eux, son moteur feulant comme une panthère. Bolan tira une grenade et le Cayenne explosa. Il s'agenouilla pour éviter les éclats incandescents qui criblaient le pueblo.

Bolan se releva. Un vieux Ford F-150 se ruait vers eux comme s'il avait été le diable monté sur roues.

— Smiley ! J.W. ! A vous !

Le V-8 du vieux Ford rugissait comme un dinosaure. Il se précipitait vers eux comme pour les percuter. Bolan vida son chargeur. Deux

grenades partirent, à sa gauche et à sa droite. Le Ford fut projeté en l'air. Bolan se jeta au sol. Un objet lourd heurta le mur de terre du pueblo. Un pare-chocs métallique passa au-dessus de sa tête et atterrit à l'intérieur. Des débris tombaient de tous les côtés.

— Munitions !

Bolan attrapa un fusil et inspecta l'horizon, au-delà de l'océan de carcasses en feu. Les autres sortirent du pueblo. Le canyon était un cimetière de voitures en flammes. Le métal torturé craquait et se tordait. Le F-150 avait été touché presque à bout portant et il avait littéralement arrosé la BMW de Wang d'éclats de métal et d'essence enflammée. La luxueuse berline commençait à brûler. Seul le RAV4 ne s'était pas embrasé, mais il était couché sur le dos, cassé en deux. Le pare-brise avait été arraché et on pouvait voir les deux passagers criblés de balles qui pendaient, inertes, dans leurs ceintures de sécurité.

Fausto donna une claque sur l'épaule de Bolan. L'antique citadelle de ses ancêtres avait résisté à un nouvel assaut.

— Bueno !

Wang, inconsolable, contemplait sa BMW qui brûlait.

— Et merde !

Les chèvres et les poules titubaient en émettant des bruits bizarres.

Smiley et Villaluz vinrent se placer de chaque côté de Bolan, l'arme à la hanche.

Bolan observait le véhicule de commandement, au-delà des 4x4 en feu. Le Hummer H3T était toujours à l'entrée du canyon. Son moteur rugissait. Le pare-brise teinté semblait dévisager Bolan avec hostilité.

— Quelle est la portée maximum de ces engins, J.W. ?

— Comme je l'ai déjà dit, soixante-quinze mètres, rappela Wang. Ils peuvent peut-être aller un peu plus loin, mais ils ne sont plus précis.

Bolan épaula son arme. Il prit le temps d'ajuster son tir, un mètre au-dessus du toit du Hummer et fit feu. La grenade traversa le canyon et rata sa cible d'une bonne quinzaine de mètres, enveloppant le Hummer d'un nuage de poussière et d'éclats de rocher. La confrontation muette continuait. C'était trop loin pour les lance-grenades, mais c'était la bonne distance pour les fusils d'assaut. Bolan régla son viseur.

— Réglons-lui son compte.

Et il appuya sur la détente. Les quatre autres se joignirent à lui. Soudain, le Hummer fut comme entouré de lucioles. La calandre, le toit et le pare-brise étaient zébrés de geysers d'étincelles. Mais le Hummer ne semblait pas affecté par les balles des fusils d'assaut chinois. Pas plus que par les projectiles plus puissants du fusil de Fausto. Le gros 4x4 noir était blindé au-delà des normes habituelles.

Les fusils se turent presque en même temps.

Bolan engagea un nouveau chargeur. Le Hummer noir ne bougeait pas; il semblait les observer avec une puissance malfaisante.

Smiley secoua la tête en rechargeant.

— Qui que ce soit là-dedans, ils commencent vraiment à me gonfler.

— Munitions, demanda Bolan.

Smiley rentra dans le pueblo, attrapa un lance-grenade chargé et le tendit à Bolan.

— Va à l'intérieur, surveille Balthazar et garde le dernier lance-grenade pour toi. Atomise tout ce qui passe à portée.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais m'approcher pour voir ce que veut notre ami. Parler, fuir, ou se battre.

Il se tourna vers Fausto.

— Retourne à l'intérieur et surveille l'entrée du canyon. J. W, inspecteur, avec moi. Déployez-vous. Si des hommes sortent de ce 4x4, je veux qu'on les prenne en tenaille.

Bolan commença à avancer.

La route défoncée serpentait entre les carcasses enflammées. La fumée montait jusqu'au ciel et l'odeur de caoutchouc et de chair brûlés envahissait tout. Des bouts de métal calcinés et de verre couvraient le sol. Wang et l'inspecteur progressaient à couvert. Bolan avançait au milieu du chemin, son arme prête. A quatre-vingt-dix mètres, il commença à préparer son tir. Il ne voyait rien à travers les vitres fumées mais il sentait le poids des regards hostiles qui l'observaient. A quatre-vingts mètres, il mit son doigt sur la détente. Ça pouvait bien être le fils préféré de Satan dans ce Hummer blindé comme un tank. Rien ne pourrait le protéger d'une ogive chinoise d'un kilo à charge creuse.

Et Bolan en avait assez de jouer en défense.

A soixante-quinze mètres, les roues du tout-terrain projetèrent un nuage de poussière et le Hummer repartit par où il était venu. Le conducteur connaissait son affaire. Il filait en marche arrière à 60 kilomètres heure en faisant hurler son moteur. Et ce, malgré l'état de la route. Bolan regarda le Hummer disparaître dans un nuage de poussière.

— Inspecteur ?

— Si ?

— Il faut relever les plaques d'immatriculation qui sont encore lisibles. Examinez les corps du RAV. Photos, empreintes, tout ce qui peut servir. J.W. ? Va relever Bree et envoie-la-moi. J'ai besoin de son savoir-faire d'enquêtrice. Dis à Fausto que nous devons partir dans trente minutes, j'espère qu'il a un moyen de transport.

— Moi aussi.



Villaluz commença à photographier la carcasse la plus proche. Bolan fit de même pour la Lincoln, sans grand espoir. Il ne trouva que des corps et des armes calcinés, impossibles à identifier. Les plaques d'immatriculation avaient été retirées. Il faudrait des heures avant qu'on puisse explorer les carcasses fumantes et il n'avait pas d'espoir d'y trouver la moindre plaque d'identité. Il se dirigea vers le RAV et sortit son pistolet. Il regarda à l'intérieur, Un Mexicain avec plus de tatouages sur le crâne que de cheveux était accroché par sa ceinture de sécurité. Une dizaine de balles avaient traversé sa poitrine. Bolan regarda derrière son oreille et y vit le chiffre 666.

Villaluz faisait pareil de son côté.

— Il porte la marque, amigo.

— Lui aussi.

Il fouilla les poches du cadavre. Il ne trouva que des munitions et assez de couteaux pour justifier une accusation de fétichisme.

— On les allume comme au 14 juillet et il en vient encore, dit Bolan.

— J'avais remarqué.

Bolan attendait Smiley avec la mallette d'analyse qu'ils avaient emportée.

— Tu as déjà vu un tel sens du sacrifice, ici, au Mexique ?

— Franchement, non. Peut-être pendant la Révolution mexicaine. Les hommes chargeaient contre des canons et des mitrailleuses Gatling.

Villaluz se releva et fixa Bolan.

— Je vais te dire, je ne suis plus tout jeune, et comme beaucoup d'hommes de mon âge, je regarde de plus en plus souvent la chaîne Histoire sur le câble.

Villaluz hocha la tête.

— Je te jure, c'est comme la vieillesse, c'est inévitable. Bolan le laissa continuer.

— Des histoires comme ça, on en voit sur la chaîne Histoire. Les kamikazes japonais, les assassins de l'ancienne Perse pendant les croisades. Ils ont tous un point commun.

— Ce sont des fanatiques, dit Bolan.

Il en avait rencontré bien trop souvent à son gré.

— Des fanatiques, répéta l'inspecteur. Des gens qui veulent mourir en tuant les ennemis de leur dieu ou de leur maître.

— Et les nôtres portent tous la marque de la Bête.

— Oui. Je vais te dire, ici, c'est le Mexique. Vous les Yankees vous combattez la sorcellerie, ce n'est pas la même chose. J'ai tout vu ici. Santeria, croyances aztèques, vaudou et même satanisme. La plupart du temps, tout ce qui les intéresse, c'est le sexe, les drogues et les déguisements. De temps en temps, il y a un crime rituel. Mais ils ne

s'entassent pas dans des 4x4 pour conduire une attaque suicide contre un pueblo de la Laguna Salada sans se poser de questions.

— Qu'en penses-tu, alors ?

— Je ne sais pas. Tout est hors norme et comme l'a dit la senorita Bree, ça commence à me gonfler. Et pour tout dire, j'ai les jetons.

Bolan regarda Villaluz par-dessus le RAV. Il en fallait beaucoup pour qu'un homme de sa trempe fasse un tel aveu. L'Exécuteur n'avait pas peur, mais il était profondément troublé.

— Nous devons ramener Balthazar Gomez aux Etats-Unis.

— Je suis d'accord. Mais pour l'instant nous sommes coincés dans un canyon perdu sans moyen de transport.

— J'espère que Fausto a un atout dans sa manche.

Villaluz sourit avec lassitude.

— La manche de Fausto est une corne d'abondance.

Bolan lisait en lui comme dans un livre. L'inspecteur Israël Villaluz était un vrai dur, qui avait gagné ses gallons sur le terrain. Mais un dur vieillissant, qui regardait le chaîne Histoire, arpentait les rues dans son Toundra rutilant et laissait sa réputation faire le reste. Il connaissait depuis longtemps le prix de la tranquillité. Les dernières vingt quatre heures avaient été trop agitées et trop sanglantes pour lui. Et pour couronner le tout, l'Antéchrist pointait le bout de son nez. Villaluz était fatigué et vraiment effrayé. Ses batteries étaient à plat et il ne tenait que grâce à sa fierté et son professionnalisme.

— Rentrons à...

Bolan leva la tête. Il retira la grenade de son fusil. Elle ne servait à rien en cas d'attaque aérienne.

Le Bonanza avait surgi au-dessus du canyon.

— *Madre de Dios !*

Villaluz leva son arme.

Bolan était déjà en train de tirer, mais les balles chinoises manquaient de puissance. L'avion passa au-dessus de leurs têtes en rase-mottes. Les occupants du pueblo tiraient sans discontinuer. Bolan et Villaluz furent noyés dans un tourbillon de poussière. L'Exécuteur plissa les yeux, se retourna et vida son chargeur. Malgré la poussière, il vit l'avion continuer sa course. Des kamikazes, avait dit Villaluz. Quand on parle du loup... Le Guerrier projeta Villaluz au sol et se jeta à terre.

Une tonne de métal et de fuel lancé à deux cents kilomètres heure percutèrent le pueblo.

L'impact fit trembler le sol. Bolan se protégea derrière le RAV pendant que les débris de toutes tailles pleuvaient autour de lui. Villaluz s'était redressé et murmurait :

— Madre de Dios... Madre de Dios... Madre de dios...

Bolan se releva. Le pueblo avait entièrement disparu. La terre de

ses murs était fragile. Les anciens Indiens ne l'avaient pas construit pour résister à une attaque aérienne suicide. Il avait été réduit en miettes comme par un coup de marteau. Il n'en restait rien à part des ruines fumantes.

Villaluz errait dans les décombres. Bolan se dirigea vers la BMW de Wang. Il fouilla le coffre qu'ils n'avaient pas entièrement vidé. Il en sortit six chargeurs, une machette et quatre bouteilles d'eau.

— Inspecteur ?

Villaluz se tourna vers lui.

— Vous pouvez m'appeler Israël.

— Merci.

Bolan explora l'horizon. Quelque part, il y avait encore un Hummer blindé avec cinq suppôts de Satan qui les attendait.

— Israël, nous allons devoir marcher.

## CHAPITRE VI

La Laguna Salada était entourée de montagnes et, pour l'instant, c'était un désert de sel. Villaluz et Bolan grillaient à petit feu, et il ne leur restait plus qu'une bouteille d'eau. L'Exécuteur avait espéré rencontrer quelqu'un rapidement, une équipe de scientifiques ou une bande de chasseurs d'OVNI. S'il ne trouvait personne, il serait contraint d'appeler de l'aide.

Tout à coup, Bolan entendit des coups de feu. Il tendit la bouteille à l'inspecteur.

— Bois.

Le Guerrier se concentra sur le bruit des tirs qui se répercutait sur les parois.

— Il y a une douzaine d'armes. Un QBZ comme les nôtres, peut-être deux.

Il tendit encore l'oreille.

— Et ça, c'est le M-1 de Fausto.

La nouvelle regonfla Villaluz.

— Fausto, il est aussi dur à tuer qu'un renard. Je savais qu'il avait un atout dans sa manche.

Bolan tendit trois chargeurs à Villaluz qui les mit dans sa poche.

— Comment veux-tu la jouer ?

— Il nous reste une grenade. On se glisse derrière eux, on explose le Hummer et on les prend en tenaille avec Smiley et les autres.

— Un plan qui en vaut un autre, amigo.

Bolan réfléchit et fronça les sourcils.

— Un problème ? demanda Villaluz.

— Plutôt, répondit-il. Si l'avion les a prévenus, ils savent qu'il y a deux hommes, seuls au milieu du désert. On aurait dû être facilement repérables.

— Et pourtant ils ont attaqué nos amis en premier.

— Comment peuvent-ils savoir que quelqu'un a survécu au crash ? Je ne pense pas qu'ils disposent d'un satellite pour repérer les mouvements.

Villaluz cracha et tapota son oreille droite.

— Nous avons un proverbe : *El Diablo toma el cuida-dosus los propios*.

— Le Diable s'occupe des siens.

Ils avancèrent jusqu'à ce qu'ils voient le Hummer arrêté à quatre cents mètres. Deux hommes tiraient en se protégeant derrière les portières blindées et deux autres, abrités derrière des rochers sur les flancs. Bolan appela Smiley.

— Bon sang, Coop, on vous croyait morts.

— Nous aussi. Tout le monde va bien ?

— En gros, oui. Il y avait une grotte à l'arrière du pueblo. Fausto a dégagé l'entrée pendant que vous inspectiez les carcasses. Quand Wang a vu l'avion, on s'est tous précipités. On a été un peu secoués mais on a débouché dans un véritable dédale de canyons. On s'est éloignés en restant à couvert.

— Bien.

— Et à la minute où on s'est montrés, le Hummer nous est tombé dessus.

C'est drôle ce que ces mecs arrivent à faire. En tout cas on arrive avec Israël pour les prendre à revers. Ça te va ?

— Nickel.

— Combien sont-ils ? demanda Bolan.

— J'en ai compté cinq, sans doute un de plus dans la voiture. Fais gaffe, il y a un tireur d'élite.

— Dis-moi tout : et Gomez ?

— S'ils veulent le récupérer, il leur faudra une petite cuillère.

Bolan digéra la nouvelle. Ces gars, de simples porte-flingues du cartel, étaient prêts à se suicider pour tuer l'un des leurs. Rien de bien réjouissant.

— Changement de plan. Je veux le sniper vivant. Si c'est un pro, un ex-militaire, il sera peut-être un peu moins barge que les autres.

— Comment on fait ?

— Israël s'occupe du Hummer, je m'occupe du sniper.

L'inspecteur leva les sourcils.

Bolan lui tendit le lance-grenade.

— Tout ce que tu as à faire, c'est viser et appuyer sur la détente quand je te le dirai.

— Bon Dieu ! dit Smiley dans son écouteur.

Bolan examina la Laguna Salada. Il repéra un amas de rochers qui devait se transformer en île quand la lagune était inondée. La position idéale. Surélevée et hors de portée des fusils d'assaut chinois.

— Bree, à mon signal, commencez à tirer.

L'Exécuteur et Villaluz rampèrent à travers les *mesquites*. Le Guerrier prit la direction de l'îlot rocheux. Les types du Hummer tiraient sporadiquement et le sniper était silencieux, à l'affût. Ils devaient attendre des renforts. Au bout d'une cinquantaine de mètres, il fut obligé d'avancer à découvert. Heureusement, les tireurs ne regardaient pas de son côté. Il avança jusqu'à quinze mètres de l'îlot rocheux, puis murmura dans son téléphone :

— Maintenant.

Il vit Villaluz sortir des buissons, viser et tirer. La cabine du Hummer explosa.

Smiley et son équipe ouvrirent le feu et Bolan s'élança.

La fusillade couvrait le bruit de sa course. Il escalada les rochers. Le sniper était allongé et portait une tenue de camouflage. Il tirait par une fente entre deux rochers avec un fusil allemand G-3 équipé d'une lunette. Une arme puissante qui tirait des balles aussi grosses que le M-1 de Fausto.

Bolan voulait l'homme, il voulait aussi son fusil.

Les snipers sont des chasseurs, l'habitude de l'affût aiguise leurs sens. Pour eux, c'est une question de survie. Mais l'homme était encore sous le choc de l'explosion du Hummer et n'entendit pas arriver l'ennemi.

Le Guerrier s'élança. L'homme le sentit une seconde trop tard. Il lâcha son fusil et essaya de saisir son revolver. Du pied, Bolan lui cassa le poignet. D'un genou, il lui écrasa la poitrine et il enfonça le canon de son arme dans sa bouche. L'homme pâlit, le message était clair.

Bolan prit son téléphone.

— Le Sniper est maîtrisé. Comment ça va de votre côté ?

Smiley réagit la première.

— Tout va bien. On les a eus mais on n'a presque plus de munitions.

Villaluz reprit.

— Le Hummer est out, ils sont tous morts.

Bolan appela.

— J.W. ?

— Tout va bien, Coop. Tu as eu le sniper ?

Bolan regarda son prisonnier. C'était un Mexicain de taille moyenne avec une moustache, un petit bouc et des boucles d'oreilles en or.

— Ouais, je l'ai eu. Demande à Fausto s'il a un plan.

— Il suggère qu'on se planque jusqu'à ce soir. Après, il connaît un type vers le Nord qui pourra nous louer des ânes. Il y a une piste d'atterrissage encore plus au nord. Fausto veut savoir si tu peux faire venir un avion.

— Dis-lui que je peux.

Bolan entendit Fausto rigoler.

— Il dit qu'il s'en doutait.

Bolan sourit avec lassitude.

— J.W., encore une chose.

— Oui, Coop.

— Israël nous a emmenés au fin fond du désert et ils nous ont retrouvés. Ils ont rasé le pueblo, et ils vous ont retrouvés.

— Je sais, et ça me fout vraiment la trouille, avoua Wang.

— Nous avons un nouveau prisonnier. Cette fois, je veux le ramener aux Etats-Unis. Alors nous allons changer de tactique. Ça va être à toi de jouer. Tu vas nous choisir une planque, n'importe où au

Mexique. Tu préviendras tous ceux qui sont susceptibles de nous aider et de s'attendre à la visite du Diable lui-même.

— Bon sang, Coop...

— Tu peux refuser, il n'y a pas de lézard.

— Ça ira. J'ai déjà une ou deux idées.

— Bien.

Bolan délesta le sniper de son arme et de ses munitions. Il regarda derrière son oreille droite. Il portait la marque.

— Lève-toi et avance. L'homme ne bougea pas.

— Tu peux marcher avec un bras cassé, ou les deux, à toi de voir.

L'homme avança.

Bolan passa un nouveau coup de téléphone.

La piste d'atterrissage était une simple bande de sel vaguement aménagée. Le Cessna Skynight de Jack Grimaldi les y attendait. Jack avait tendu une bâche sur une des ailes pour faire de l'ombre. Il avait aussi disposé six chaises longues en rond autour d'une glacière métallique. Le pilote attendait en buvant un Pepsi et en fumant un cigare, un pistolet-mitrailleur MAC-10 sur les genoux. Quand il vit le groupe arriver, il leur fit un signe.

— Entrez, venez boire un coup.

Bolan et sa troupe s'installèrent en attendant que le soleil décline. Le pilote avait apporté de la bière et des sandwiches. Bolan fit les présentations. Arrivé à Wang, il expliqua.

— Jack, J.W. va choisir notre destination. Je ne veux rien savoir jusqu'à ce qu'on y soit.

Grimaldi acquiesça.

— Pas de problème.

Il montra un ordinateur portable connecté à une antenne satellite. Jack et Wang s'éloignèrent.

Villaluz tenait le prisonnier en respect. Bolan s'assit devant le portable. Le visage d'Herman « Gadgets » Schwarz apparut aussitôt sur l'écran.

— Gadgets, je veux que tu identifies des empreintes que je vais t'envoyer. Je ne pense pas qu'Interpol ou le E.B.I. aient quelque chose. Vois avec qui tu sais pour pirater les fichiers de l'armée mexicaine.

Bolan prit son téléphone portable, sélectionna l'appli empreintes digitales et nettoya l'écran tactile.

— Donne-moi ta main.

Le sniper referma son poing.

Bolan prit son poignet. Du pouce, il fit pression sur le nerf ulnaire et la main s'ouvrit.

— Israël, applique ses doigts sur l'écran, commence par le pouce.

Villaluz appliqua le pouce de l'homme sur l'écran. Il y eut un déclic

et l'écran redevint blanc. Quand il eut fini, il le laissa retomber sur sa chaise.

— Donne-lui une bière, dit Bolan.

Il composa un numéro.

— C'est parti, dit-il à son vieux complice.

— C'est bon, répondit l'expert en informatique.

— Envoie, le tout à qui tu sais.

— Où est Gomez ?

— Il est mort et dispersé.

Bolan regarda fixement le prisonnier.

— Alors, qui es-tu ?

Les informations commençaient à défiler sur l'écran.

— Caporal Raldes Ayala.

Ayala se tassa sur son siège pendant que Gadgets faisait défiler sa biographie.

— Fantassin dans l'armée, région du Yucatan, zone 34a, Quintana Roo. Affecté à la lutte anti-drogue jusqu'en 2009. Formation de tireur d'élite. Affecté cette année aux commandos aéroportés mexicains.

— Et après, il a disparu, non ?

— Dans le mille, il y a six mois.

Un paquet d'individus dangereux avaient disparu depuis six mois au Mexique. Pour réapparaître aux endroits les plus inattendus.

— Tu as déserté, Ayala ?

L'homme fuyait le regard de Bolan.

Wang et Grimaldi revinrent.

— C'est bon, dit Jack, j'ai notre plan de vol.

Bolan lui fit signe de se taire. Grimaldi sourit.

— C'est bon. Il n'y a que Wang et moi au courant. Nous ne dirons rien.

— D'accord, dit Bolan. Bree, Israël.

Ils s'écartèrent un peu de l'avion.

— Bree, au départ c'était ton opération.

Il regarda l'inspecteur.

— Ensuite c'est devenu la vôtre.

Villaluz secoua la main, comme pour chasser les mouches.

— Je commence à croire que c'est ton opération depuis le début.

Smiley regarda Bolan, désabusée.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux rester dans l'ombre encore un moment. Des objections ?

Smiley secoua la tête.

— Je me demande si j'aurai encore un boulot quand je rentrerai aux Etats-Unis. Mais je m'en fous. Je ne me suis jamais autant amusée.



— Merci.

Bolan se tourna vers l'inspecteur.

— Israël ?

— Pas de problème, amigo.

— J'ai encore un service à vous demander. Il faut fouiller Ayala pour voir s'il porte un émetteur.

Smiley hocha la tête.

— Je savais qu'on allait se taper le sale boulot. Qu'est-ce qu'on fait si on en trouve un ?

— Je m'en occuperai, dit Bolan. J'ai quelques talents de chirurgien.

Smiley avait l'air à la fois préoccupée et soulagée.

— Coop ?

— Ouais ?

— Tu y crois, à tout ça ?

— A quoi ?

— Satan...

— Nos ennemis y croient en tout cas.

— Ouais, mais...

Elle rougit.

— Tu veux savoir si moi je crois au Diable ? lâcha Bolan.

— Ouais.

— Et toi ?

— Je ne sais plus.

Smiley se tourna vers l'inspecteur.

— Et toi ?

Villaluz se redressa dignement.

— Je suis flic depuis vingt ans à l'Agence Fédérale d'Investigation.

Il fixa Smiley gravement.

— Je sais que le Diable existe.

## CHAPITRE VII

Que le Diable existe ou pas, il n'habitait pas le système digestif du caporal Ayala. Le sniper pouvait bien porter Satan dans son cœur, il ne l'avait pas sous la peau. Le caporal Raldes Ayala était certifié par la D.E.A. et la FIA. Bolan espérait que c'était une bonne nouvelle. Dans le cas contraire, ils feraient peut-être mieux de se procurer des balles en argent et des crucifix. Il regarda à travers la fenêtre du Cessna. Le soleil était couché. A gauche la péninsule de Baja, long trait pourpre constellé parfois des lumières d'une ville. A droite, l'océan Pacifique, vaste étendue noire. Grimaldi longeait la côte vers le sud. Il amorça la descente. Bolan fit un rapide calcul.

— Ciudad Constitution ?

Grimaldi sourit.

— On se croyait tellement futés avec J.W.

Bolan se retourna vers Wang.

— Qui nous attend en bas ?

— Personne pour l'instant. J'appellerai quand nous aurons atterri. C'est plus sûr.

Bolan regarda Villaluz et le prisonnier.

— Comment va-t-il ?

— Son poignet a besoin de soins rapidement.

Grimaldi se posa sur l'aéroport de la petite ville côtière de Ciudad Constitution.

C'était plutôt un aérodrome qu'un aéroport, mais c'était mieux que la piste de la Laguna Salada. Grimaldi se posa comme une fleur et gara l'avion sous un hangar en tôle ondulée. Tout le monde descendit sauf Ayala et Villaluz. Ayala était ligoté et bâillonné au fond de la cabine et Villaluz le tenait en joue avec deux revolvers. Tout le monde s'étira à l'exception de Grimaldi qui sauta de l'avion aussi frais que s'il sortait d'une séance de spa.

Wang se dirigea vers une rangée de cabines téléphoniques à l'extérieur du hangar. Il composa un numéro et se mit à parler en cantonais. Bolan se détendit. L'air de l'océan était une bénédiction après le barbecue de la Laguna Salada. Il avait vraiment besoin d'un lit et de quelques heures de sommeil.

Wang revint.

— Tout va bien. On vient nous chercher. Je me suis débrouillé pour trouver un médecin qui soignera le poignet d'Ayala et qui lui collera assez de morphine pour qu'il se tienne tranquille.

Il n'y avait rien de plus urgent à faire que d'attendre. Grimaldi se promenait et examinait les avions. Smiley s'était assise à l'abri du hangar. Bolan et J.W. montaient la garde. Une heure trente plus tard,

une superbe Lincoln noire pénétra majestueusement sur le tarmac. Smiley sortit de sa torpeur, immédiatement prête à dégainer. La Lincoln se gara.

— Très Soprano, fit remarquer la jeune femme.

L'Exécuteur observa le conducteur à la lumière des phares. Il était plus grand que lui et encore plus carré d'épaules. Son visage était entouré de cheveux blonds. Il avait la beauté des mauvais garçons et une mâchoire de carnassier. Ses yeux ambrés accentuaient la ressemblance avec un loup. L'homme portait une chemise de soie et un costume italien gris. Il aurait pu être garde du corps mais il était trop élégant.

— Le plus dangereux play-boy du monde, suggéra Smiley.

Bolan sourit. Il avait remarqué que l'homme portait une arme sous l'aisselle droite. A l'exception de Smiley, l'homme observait le groupe avec une hostilité à peine dissimulée.

— Mon nom est Chet. Allons-y.

Il parlait avec un accent du Sud.

Smiley fit un clin d'œil à Bolan et se dirigea vers Chet.

— Salut, beauté.

— Salut.

Chet lorgnait Smiley avec concupiscence. Son regard s'attarda sur sa blessure et ses points de suture. Il semblait aimer ça.

— Si tu as besoin de quelqu'un pour te soigner, je suis ton homme.

Smiley tendit la main vers son visage.

— Tu as la classe.

Chet lui sourit.

— Ma foi, certains disent que...

Soudain, Smiley empoigna son oreille droite et la tordit, obligeant l'homme à baisser la tête.

Chet se dégagea et sa main droite plongea vers sa ceinture. Il avait un holster à la hanche. Bolan se demanda ce qu'il transportait sous l'aisselle droite. Le type était stupéfait. Il porta la main à son oreille et recula d'un pas.

— C'est quoi ce bordel, demi-portion ?

La femme sourit en direction de Bolan.

— Il est clean.

— Mais quoi...

Chet était devenu rouge. Il dévisagea Wang et Bolan avec animosité.

— C'est toi qui commandes, gros malin ? Bolan regarda ses compagnons.

— Disons que je suis le premier parmi mes pairs. Chet fit un pas en avant. Profitant de sa taille, il toisa le Guerrier.

— Ah oui ? Tant que vous êtes à Constitution, c'est moi qui

commande. Compris ?

Bolan sourit courtoisement.

— J'entends ce que tu dis.

Chet se contenta de cette réponse. L'Exécuteur décida de le laisser croire ce qui lui plaisait. Il serait toujours temps de le ramener à la réalité.

— Bien, ne restons pas ici.

Chet se tourna vers la longue berline noire.

— Madame s'impatiente.

Bolan jeta un coup d'œil à Wang qui acquiesça d'un signe. Bolan prit Grimaldi à part pendant que les autres s'occupaient de sortir le prisonnier et les munitions de l'avion.

— Jack, je ne sais pas où nous allons. Tu restes à l'aérodrome, et tu t'assures que l'avion est prêt à décoller. Vois si tu peux louer un autre avion et un hélico. Il est possible que nous soyons un peu pressés quand nous reviendrons et ça serait bien d'avoir le choix. Enfin, tu surveilles tous les vols.

— Je vais aller bavarder avec le boss de l'aéroport, faire une enquête discrète aux alentours et quelques recherches sur mon réseau personnel. Si un avion rempli de suppôts de Satan pointe son nez, tu seras le premier averti.

— Tu viens, gros malin ? cria Chet.

— Il t'a appelé gros malin, dit Grimaldi, songeur.

— Je reprendrai contact quand nous serons arrivés.

Bolan prit son équipement, se dirigea vers la voiture et s'installa à l'arrière avec Villaluz, le prisonnier était pris en sandwich entre eux deux. Chet démarra sur les chapeaux de roues. La Lincoln n'avait pas les confortables suspensions habituelles pour une berline. Bolan se dit qu'elle devait être utilisée pour la protection des VIP, blindée avec un moteur gonflé.

— B.P.S. ? demanda-t-il.

Chet daigna jeter un regard dans le rétroviseur.

— Elle a commencé comme ça.

B.P.S. était une série de voitures à l'épreuve des balles de chez Lincoln. Bolan se dit qu'elle avait dû en plus faire un stage chez un armurier.

— Elle est à toi ?

— Non.

L'ombre d'un sourire traversa son visage.

— Et j'insiste sur ce point.

— Pas mal, dit Bolan avec sincérité.

Chet sourit, mais il se rappela soudain qu'il était le chef et qu'il n'aimait pas Bolan.

— Détends-toi et laisse-moi conduire.

La voiture était spacieuse. Chet leur fit traverser la zone commerciale et se dirigea vers la plage et les eaux agitées de la baie de Magdalena. La baie était la zone de reproduction favorite des baleines grises, mais ce n'était pas la saison et on ne voyait aucun de ces léviathans de trente-six tonnes. Chet se gara sur un quai et descendit. Ses yeux de loup inspectèrent les ombres. Sa main planait sur sa hanche. Il se dirigea vers un bateau et s'adressa en espagnol à quelqu'un que le Guerrier ne pouvait distinguer.

— Les pêcheurs de calmars sont tous rentrés depuis une heure, dit-il à Bolan. Il n'y a pas d'autre activité. Allons-y.

Toute l'équipe jeta le matériel et le prisonnier dans un bateau offshore rutilant. Chet se mit aux commandes et fit sortir le bateau du port avec aisance. Quand il eut dépassé la jetée, il mit les gaz et le bateau fendit les flots comme un couteau. L'Exécuteur se tourna vers Wang.

— Qu'en penses-tu ?

— Eh bien, tout d'abord, les Diables chinois ne peuvent pas marcher sur l'eau. J'imagine que le Diable des Blancs non plus.

— Bonne remarque.

Wang regarda les deux moteurs.

— Et s'il en est capable, je crois qu'ils ne sont pas aussi puissants. Il montra les sacs.

— Et qu'il n'a pas notre puissance de feu.

— Pas encore, approuva Bolan.

Il observait un chapelet d'îles qui se rapprochait.

— Pourtant, il faut reconnaître que son obstination est admirable.

— Pour ma part, je trouve effectivement ça troublant.

Bolan observait les îles. Elles étaient dispersées et seules quelques-unes avaient des lumières. L'inspecteur avait essayé de les cacher dans le désert, Wang essayait une île déserte.

Wang regarda en direction de Chet. Sa voix était couverte par le bruit des moteurs.

— Que penses-tu de notre mannequin de mode ?

— Je n'en avais encore jamais rencontré un comme lui. J'aime ses goûts en matière de voiture. Il sait piloter un bateau.

Bolan observait Chet qui accostait sur un quai de bois chichement éclairé par deux ampoules nues.

— Si les choses tournent comme à Tijuana et dans la Laguna Salada, on va bien voir s'il est vraiment rapide.

Des phares illuminèrent les dunes, on percevait les bruits de moteurs au ralenti. Deux vieilles jeeps de l'armée vinrent se ranger sur le quai. Les deux conducteurs auraient aussi bien pu se tatouer sur front : « Je suis un gangster chinois. » Ils marchaient comme des agents secrets, étaient vêtus comme des banquiers et utilisaient trop

de gel pour aplatir leurs cheveux. Ils chouchoutaient leur fusil semi-automatique Super 90 comme si c'était un animal sauvage prêt à se déchaîner n'importe quand. Ils échangèrent quelques mots avec Wang et tout le monde s'entassa dans les deux jeeps. Les routes de l'île étaient à peine meilleures qu'une piste de sable. Les herbes marines et les dunes furent remplacées par des cactus et des palmiers. Ils traversèrent l'île en cinq minutes et s'arrêtèrent devant une petite maison de style espagnol. Une Volkswagen Acapulco décapotée était garée sur le sable.

Une Chinoise à la beauté envoûtante les attendait sous le porche de brique. Elle était entourée de deux autres gangsters chinois et de deux dobermans noir et feu. Sous la lumière du porche, ses cheveux d'un noir bleuté ressemblaient aux ailes d'un corbeau. Elle ressemblait aux héroïnes des sagas médiévales chinoises. Elle portait un sarong imprimé et une chemise d'homme rose pâle qui devait appartenir à Chet. Elle sourit chaleureusement à Wang, s'avança vers lui et prit ses mains dans les siennes.

— Mon cher cousin, ma maison t'appartient !

— Ma chère cousine, dit Wang en montrant ses compagnons, tu connais déjà l'inspecteur Israël Villaluz, au moins de réputation. Voici l'agent Smiley, de la D.E.A. et M. Cooper. Mes amis, laissez-moi vous présenter ma cousine, Miss Sarah Tsui.

— Soyez les bienvenus.

La femme dévisagea Ayala.

— C'est l'homme qui t'a offensé ?

— C'est lui, dit Wang en lui jetant un regard mauvais.

— Je connais une personne qui pourra s'occuper de lui.

Sarah Tsui serra les mains de son cousin.

— Dis-moi ce qui vous arrive, si tu le peux.

Wang lui résuma les événements depuis l'arrivée de Villaluz et de ses amis dans son restaurant jusqu'aux affrontements de la Laguna Salada. Il n'omit pas de préciser qu'ils avaient toujours été localisés malgré leurs efforts ni que les suppôts de Satan étaient sur leurs traces.

Chet explosa.

— Bon sang, Sarah ! Je t'avais dit que ce n'était pas une bonne idée de les laisser venir jusqu'ici.

Sarah sursauta mais tint bon.

— Val, Juan est mon cousin.

Bolan réfléchissait. Généralement, les gardes du corps ne s'adressent pas aussi familièrement à leurs jolies clientes, ils ne les appellent pas par leur prénom. Mais Sarah Tsui ne semblait pas avoir besoin de ses conseils.

— C'est bon ! Ton cousin peut rester. Mais les autres, ils doivent

reprendre le bateau et retourner en enfer.

Bolan s'avança.

— Il me semble que c'est à Madame de décider.

Les deux chiens se mirent à grogner. Tsui leur parla doucement mais fermement.

— Highlander, Mac Leod, assis.

Les chiens s'assirent.

Chet se retourna et avança vers Bolan.

— Tu te rappelles qui commande, gros malin ?

— Moi. Ça te pose un problème ?

Bolan était à la fois détendu et prêt à toutes les éventualités.

Chet n'était pas rapide, il était vif comme l'éclair. En une fraction de seconde il avait dégainé. Bolan ne voulait pas sortir son arme. Il avança vers Chet et le frappa de sa main tendue. Chet laissa tomber son revolver sur le sable. Ses genoux se déroberent et il tomba assis sur l'allée de brique, le regard vague. Le Guerrier avança d'un pas et cueillit Chet d'un uppercut. Celui-ci se retrouva allongé sur le dos, la tête dans les étoiles.

Tsui sursauta pendant que les autres tueurs observaient la scène, impassibles.

Highlander et Mac Leod, excités, remuaient la queue.

Bolan s'agenouilla et délesta Chet de ses armes.

L'homme transportait un véritable arsenal. Son arme favorite était un .357 à canon court au chien raccourci, avec une crosse en bois de rose sur mesure. Bolan le déchargea et remarqua que l'arme était parfaitement entretenue. Il en avait déjà vu des semblables. C'était une arme de professionnel. L'engin devait avoir un recul terrible, mais il était conçu pour être aussi rapide qu'un serpent. C'était un bon choix pour un garde du corps. Il avait trois chargeurs rapides dans un holster sous le bras droit. Il portait aussi un Walther PPK à la ceinture et un couteau papillon dans sa poche arrière.

Bolan s'empara de son portefeuille pendant que Chet émergeait et tentait de s'asseoir.

— La prochaine fois que tu me mets en joue, je te tue, dit tranquillement le Guerrier.

Chet lui jeta un regard assassin.

— Compris.

— Alors, qui est-ce qui commande ? demanda Bolan.

Chet reconnut sa défaite.

— Apparemment, c'est toi.

Bolan examina son permis de conduire délivré en Louisiane.

— Chesterfield Valerie Brashear ? C'est plutôt rare comme nom.

— Je sais, c'est un nom du Sud.

Il se releva, se massa sa mâchoire, et tendit la main à Bolan.

— Les hommes m'appellent Chet. Les filles Val. Il n'y a que les médecins, les avocats et les flics qui m'appellent Monsieur Brashear. Et je les évite au maximum.

Bolan lui serra la main et lui rendit son artillerie. Il rangea ses armes et ouvrit la porte d'entrée.

— Je viens de me faire botter le cul devant ma patronne. J'ai besoin d'une bière.



## CHAPITRE VIII

« Activation de la recherche. » Bolan effleura l'icône du G.P.S. sur l'écran de son portable et ouvrit l'application. Mais les informations ne s'affichèrent pas sur le portable, elles furent directement envoyées vers un satellite de l'armée américaine et redirigées vers l'aérodrome de Ciudad Constitution.

La voix de Jack Grimaldi retentit presque instantanément.

— Je te capte, Striker.

— Bien reçu.

Bolan désactiva le G.P.S.

— J'ai trouvé ce que tu m'avais demandé. J'ai un hydravion et un hélico.

— Bien reçu. Fin de message.

Le Guerrier coupa la ligne et consulta le chrono. L'appel avait duré moins de six secondes. Il ne pouvait pas croire que les cartels mexicains disposaient des ressources nécessaires pour pirater un canal satellite de la N.S.A. ou pour décoder son message. Il était raisonnablement sûr que Jack Grimaldi était le seul à connaître sa position actuelle.

A moins que le Diable...

Bolan chassa cette idée. Au cours de sa guerre sans fin contre les mafias, il avait vu les choses les plus étranges, mais il n'était pas encore prêt à admettre l'existence d'une armée démoniaque. Les autres n'étaient pas aussi convaincus. L'inspecteur Villaluz portait sa croix en argent en évidence sur la poitrine. Quelqu'un avait disposé de petits miroirs fen shui tout autour de la maison de Sarah Tsui pour repousser les forces du Mal. Bolan faisait davantage confiance aux hommes de Sarah et à leurs fusils semi-automatiques pour les protéger contre le Diable, s'il se montrait. Et s'il se pointait, ce serait d'abord pour récupérer Ayala.

Il observa le prisonnier.

Un des hommes de Miss Tsui, répondant au nom de Qu, connaissait un peu de médecine chinoise. Il s'était adroitement occupé de soigner le poignet du caporal Ayala. Il l'avait massé avec un onguent d'herbes malodorantes, lui avait fait boire une décoction d'herbes qui sentait encore plus mauvais et lui avait bandé le bras avant de le shooter à la morphine. Pour l'heure, Ayala puait comme un tas de compost mais il dormait tranquillement, ligoté sur un lit. Qu avait utilisé un autre onguent de sa fabrication pour soigner la mâchoire de Chet. L'hématome avait disparu presque immédiatement.

Qu avait aussi examiné les mains calleuses et marquées de cicatrices de Bolan d'un œil approbateur.

Gao, un autre homme de Tsui, avait fait la cuisine dans un gigantesque wok de l'armée chinoise et avait régalié toute la troupe de bœuf au poivron et au chou. Tsui s'était excusée et était allée se coucher. Chet avait attendu un quart d'heure et l'avait imitée. Qu et ses hommes ainsi que les deux dobermans montaient la garde à l'extérieur de la maison. Smiley et Villaluz se racontaient des histoires de flics sur la terrasse.

Bolan faisait bien plus confiance au matériel de l'armée allemande qu'à celui de la République Populaire de Chine et il avait donc adopté le fusil G-3 A-3 d'Ayala. Il avait entrepris de le démonter et de le nettoyer.

— J.W., quel est le programme maintenant ? demanda-t-il.

Wang leva le nez de sa bière.

— Quel programme ?

Bolan acheva de démonter la culasse.

— Cette île, pour commencer.

— Il y a une douzaine de maisons pour les touristes. Ils viennent ici pour voir les baleines, pêcher au gros et admirer le désert quand il fleurit. L'île accueille de plus en plus d'étudiants pour les vacances de printemps, mais ce n'est pas la saison.

Bolan alluma son porte-clés lumineux et inspecta le canon. De toute évidence, le caporal Ayala avait entretenu son arme avec amour.

— Pourquoi Miss Tsui est-elle ici à cette période de l'année ?

Wang haussa les épaules.

— Elle doit aimer la chaleur et la solitude.

Bolan se concentra sur le mécanisme de la gâchette du G-3.

— Quels sont tes liens avec elle ?

Wang hésita. Il contempla l'horizon, puis son regard se planta dans celui de Bolan.

— Je suis amoureux d'elle.

Le Guerrier se dit que le meilleur moyen de sortir du pataquès sentimental qu'il voyait se profiler, c'était d'attaquer bille en tête. Il commença à nettoyer et graisser les pièces du fusil.

— Et alors ?

— Nous avons été ensemble, et puis on s'est séparés. Son regard se perdit au loin.

— Je l'avais demandée en mariage.

Bolan hocha la tête. Il était sûr qu'en l'appelant cousin, Tsui avait blessé Wang au plus profond de lui. Il commença à remonter le fusil.

— Et maintenant ?

La voix de Wang tremblait.

— Nous sommes bons amis.

— Vous êtes assez amis pour qu'elle accepte de nous aider ?

Bolan enclencha la gâchette et acheva de remonter le fusil.

— Elle nous a accueillis, que demander de plus ?

Wang serra les dents.

— Tu voulais un endroit sûr ! Tu voulais de la discrétion ! Personne ne pourra deviner que je vous ai amenés ici ! Bolan enclencha un chargeur. Il actionna la culasse pour faire monter une balle chemisée étincelante dans la chambre.

— Et Chet ?

— Sarah est une riche Chinoise qui vit au Mexique. Après la deuxième tentative d'enlèvement, elle a souhaité avoir une protection rapprochée.

Wang était pâle comme un mort.

— Je pense qu'elle l'a choisi davantage pour son physique que pour son C.V.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Il y a eu deux autres tentatives d'enlèvement. Les gars étaient des amateurs, des minables, mais je dois reconnaître que Chet s'en est toujours bien tiré. Dans les deux cas, ils étaient supérieurs en nombre et en puissance de feu, et dans les deux cas il les a littéralement exterminés. Tu as vu de quoi il est capable.

Il hésita.

— Ce mec est aussi rapide qu'un serpent à sonnette, reconnut-il à contrecœur.

— Ils partagent le même lit, affirma Bolan.

Le regard de Wang se perdit dans l'obscurité.

— Ouais...

— Qu'est-ce que tu sais de plus sur lui ?

Le trafiquant d'armes se leva, prit son sac et en sortit un ordinateur portable. Il tapota sur le clavier et ouvrit un dossier. Il fit glisser le portable vers Bolan qui fit défiler avec étonnement l'abondante documentation.

— Ça fait un peu obsessionnel, non ?

— Ecoute, ce fils de pute est un gwailo et il assure la sécurité d'un Trésor National Chinois, alors...

Au sens propre, *gwailo* signifie fantôme. Les Chinois utilisent ce terme depuis des siècles pour se moquer des Blancs et de leur teint immaculé. Bolan comprit qu'un bon nombre de Chinois ne devaient pas être très heureux de voir Miss Tsui à la colle avec un gigolo blond qui lui servait de garde du corps.

Bolan se plongeait dans la biographie de Brashear.

C'était l'exemple type du mec qui ne peut pas tenir en place, au propre comme au figuré. C'était un vrai roman. Brashear était né à Port Eads, Louisiane, au sud de l'Etat du Pélican, là où le Mississippi se jette dans l'océan. Il était le fils d'un adjoint du shérif. Malheureusement, la seule activité de Port Eads, c'était la pêche. Les

cinq années après sa sortie du lycée étaient un peu confuses. A la suite de menus problèmes avec la justice, un juge lui avait conseillé de faire son service militaire. Il avait rejoint le 773e Bataillon de Police Militaire de la Garde Nationale. On était en 2003 et il avait été immédiatement envoyé en Iraq. Là, son dossier faisait état de plusieurs sanctions disciplinaires. Presque toutes pour le même motif. Il avait été surpris, sans son uniforme, au sens propre de l'expression, en compagnie de membres féminins de l'état major. Il avait aussi reçu la Bronze Star pour acte de bravoure. L'explosion d'une mine artisanale lui avait crevé un tympan et lui avait valu la Purple Heart ainsi que sa démobilisation avec les honneurs. Brashear s'était alors installé à Los Angeles. Là, il avait fait un peu l'acteur et le mannequin, il s'était essayé à tout un tas de petits métiers. Il avait fait une fin en trouvant un boulot de détective privé chez Espy Security Services.

Bolan connaissait cette boîte de réputation. Leurs méthodes étaient souvent douteuses, parfois immorales mais toujours efficaces. Brashear avait travaillé chez eux pendant quatre ans. Il avait résolu quelques affaires intéressantes, puis il les avait soudainement quittés. Wang n'avait pas pu trouver pourquoi, mais ce n'était pas un mystère pour Bolan. Il avait converti son expérience de détective privé, sa réputation de héros et sa belle gueule de mannequin en une lucrative carrière de garde du corps au Mexique.

Gadgets ou Kurtzman pourraient sans doute lui en dire plus ultérieurement, pour l'instant Bolan en savait assez sur le compte de Brashear.

Smiley et l'inspecteur quittèrent la terrasse. Qu'il fit rentrer les chiens sous le regard approbateur de Bolan. Les chiens doivent surveiller l'extérieur pendant la journée, mais le soir il faut les rentrer car ils sont votre première ligne de défense. Les deux dobermans s'assirent à côté de la cheminée et observèrent les humains s'activer avec une intense concentration. Bolan leur parla avec le même sérieux.

— Salut, les gars.

Highlander et MacLeod remuèrent la queue à l'unisson.

Ils semblaient apprécier le Guerrier.

Celui-ci se leva, s'étira et prit le fusil qu'il venait de nettoyer et de remonter.

— Nous dormirons à tour de rôle. Bree et moi nous prenons le premier tour de garde.

— La señorita et toi vous êtes sur le pied de guerre depuis près de quarante-huit heures, dit Villaluz. Si vous voulez, avec J.W., nous prendrons le premier quart.

Smiley regarda Bolan pleine d'espoir. Lui-même sentait la fatigue peser sur ses épaules.

— C'est bon.

Il mit le fusil à l'épaule et regarda sa montre.

— Avec Bree, nous prendrons la relève dans quatre heures.

Bolan entra dans la salle de bains. Il ôta son T-shirt taché de sueur et s'aspergea le visage d'eau froide. Il se redressa en entendant gratter à la porte.

— Qu'est-ce que tu veux, Smiley ?

Smiley passa la tête par la porte en rougissant légèrement.

— Comment tu as su que c'était moi ?

Bolan s'essuya le visage et regarda sa montre.

— En fait, tu es un peu en avance.

La femme fronça les sourcils.

— Ce qui signifie ?

— Que oui, tu peux dormir dans ma chambre.

Smiley était devenue rouge comme une pivoine.

— Ecoute, normalement...

— Allons, je sais ce que c'est. Il fait noir, il est tard, les événements sont effrayants et tu n'arrives pas à te faire à l'idée de dormir seule dans un endroit inconnu.

— C'est quelque chose dans ce genre, reconnut-elle.

— C'est ça la solidarité, dit Bolan. C'est pareil pour tout le monde.

Smiley lui jeta un regard en biais.

— J'espère que tu ne te fais aucune illusion...

— La seule chose que je désire, c'est un lit.

— Merci.

Elle fixa longuement la baignoire.

— Nom de Dieu, j'ai vraiment envie d'un bain !

— On ne peut pas se permettre de se relâcher. Peut-être demain si c'est calme.

Smiley soupira.

Bolan se dirigea vers la chambre d'ami que Tsui lui avait assignée. Elle donnait directement sur la plage. Il appuya son fusil contre la fenêtre et rangea ses autres armes à portée de main. Puis il éteignit la lumière et se jeta sur le lit. Smiley entra cinq minutes plus tard et installa ses différentes armes elle aussi. Puis elle vint s'allonger à côté de Bolan. Elle avait fait une toilette de chat et était encore légèrement humide. Elle soupira quand Bolan passa un bras autour de ses épaules.

— Je dois puer comme un cochon.

Bolan enfouit son visage dans ses cheveux.

— Pas du tout. Tu sens comme une femme qui a participé à trois fusillades, qui s'est promenée dans le désert et qui ne s'est pas lavée depuis trois jours.

Smiley lui donna un coup de poing dans les côtes.

— C'est toi le porc.

Sa voix était calme.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

— Des satanistes suicidaires qui vous retrouvent où que vous vous cachiez ? C'est vraiment nouveau, même pour moi.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Pour l'instant ? Dormir.

Smiley soupira et se serra contre lui. Sa respiration ralentit. Une minute plus tard, elle dormait du sommeil du juste, complètement épuisée.

Bolan ferma les yeux et l'imita.

Il fut réveillé par des cris. Ils avaient assuré le second quart avec Bree et s'étaient recouchés quand Wang et l'inspecteur avaient pris la relève. Les rideaux laissaient passer la lumière de l'aube. Torse nu, Bolan s'arracha aux bras de Smiley et se leva, un « Assassin Chinois » dans chaque main. Smiley se redressa, à moitié réveillée, elle roula hors du lit et attrapa son pistolet sur la table de chevet.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Au rez-de-chaussée, Qu et ses hommes s'interpellaient en cantonais, Villaluz criait en espagnol, le caporal Ayala hurlait tout court. Highlander et Mac Leod joignirent leurs aboiements frénétiques au bordel ambiant. Au milieu de cette confusion verbale digne de la Tour de Babel, on n'entendait aucun coup de feu. Les cris et les aboiements ressemblaient plutôt à des cris d'alarme ou à une engueulade.

— Tiens-toi derrière moi, chuchota Bolan.

Smiley se plaça derrière lui, tenant son pistolet à deux mains.

Bolan ouvrit la porte d'un coup de pied. Chet était en train de traverser le palier, vêtu d'un simple slip et armé d'une Winchester à pompe Coastal Marine. Il rejoignit Bolan et Smiley en haut de l'escalier. Le Guerrier s'arrêta et cria à l'adresse de celui qui semblait le plus sensé :

— Israël !

— Cooper, répondit l'inspecteur, ça va, la situation est sous contrôle.

Quand Bolan déboucha au rez-de-chaussée, tout le monde se calma, à part les chiens. Ils étaient collés à la baie vitrée et grognaient.

— Highlander, Mac Leod, cria-t-il.

Les deux chiens s'assirent et se turent. Depuis qu'il avait séché Chet la veille, les chiens semblaient le considérer comme le mâle alpha.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Sarah Tsui était appuyée contre le comptoir de la cuisine. Elle se retenait d'une main tandis que l'autre, qui serrait le PPK de Chet, pendait le long de son corps.

— Miss Tsui ?

Chet repoussa Bolan.

— Bébé ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Tsui tomba évanouie dans les bras de Chet. Tout le monde se remit à crier en cantonais, en espagnol et à s'agiter dans tous les sens.

Bolan hurla pour couvrir le vacarme.

Les humains se turent instantanément, Highlander et Mac Leod se dressèrent, dans l'espoir que Bolan allait leur donner l'ordre d'attaquer quelqu'un. Il reprit, plus calmement.

— Chet, allonge Miss Tsui sur le divan, relève-lui les jambes.

Chet souleva Sarah. Il vira Ayala d'un coup de pied, malgré ses cris. Il allongea Sarah et mit un coussin sous ses genoux.

Bolan se tourna vers l'inspecteur.

— Israël, qu'est-ce qui se passe ?

Villaluz se déroba, l'air penaud.

— Je n'en sais rien, je m'étais assoupi.

Il désigna Wang et les autres Chinois.

— Je crois qu'ils étaient en train de jouer.

Le visage tanné de Wang vira au pourpre. Il y avait des dés et des billets éparpillés sur le sol de la cuisine.

Bolan résista à l'envie de faire les gros yeux. Il se tourna vers Qu, les mains écartées, le regard interrogateur. Qu tendit la main pour désigner l'extérieur, vers la terrasse. Sur le lit, Tsui était revenue à elle et recommençait à parler.

— Je suis descendue comme d'habitude, prendre un café en admirant le lever de soleil. C'est alors que... je l'ai vu...

Elle semblait sur le point de tourner de l'œil de nouveau.

Bolan traversa la pièce et sortit sur la terrasse. Il se figea en examinant la plage.

— J.W., dis à Qu d'aller dans ma chambre chercher mon fusil et mon téléphone portable.

Bolan rangea ses deux pistolets dans sa ceinture. Qu revint et lui tendit son fusil. Immédiatement, Bolan le régla sur tir automatique. Smiley, l'inspecteur, Chet et Wang se tenaient derrière lui, tous lourdement armés.

La voix de Smiley était à peine un murmure.

— Nom de Dieu...

Villaluz se signa.

— *Madre de Dios.*

— Putain, dit Chet. Tu ne racontais pas des craques.

Qu murmurait quelque chose en cantonais. Il sembla à Bolan que c'était une prière.

— Chet, dit-il, rentre dans la maison et lâche les chiens. Reste

avec Miss Tsui et surveillance Ayala. J.W., tu restes sur la terrasse et tu nous couvres avec ton arme. Bree, Israël, avec moi.

Chet rentra et, une seconde plus tard, les deux chiens surgissaient. Ils coururent le long de la plage et montèrent sur les dunes. Bolan, aux aguets, leur emboîta le pas, son fusil à la main. Smiley et l'inspecteur le suivaient de chaque côté. Qu s'était placé derrière eux, sans qu'on ne lui dise rien. Les chiens exploraient le terrain en grognant et en reniflant. Ils ne percevaient aucune menace immédiate.

Alors Bolan s'approcha de l'abomination.

Les chiens avaient chassé les mouettes, mais elles ne lâchaient pas le morceau facilement. Elles volaient en cercles au-dessus du groupe, mécontentes d'avoir été obligées d'interrompre leur repas.

Le corps avait été crucifié.

Le cadavre profané était attaché à l'envers sur une croix de bois plantée dans le sable. Ses pieds et ses mains étaient fixés sur les montants avec du fil de fer barbelé. On avait dessiné un pentagramme sur sa poitrine et, à la place de son cœur, il n'y avait plus qu'un trou béant. Le corps nu était couvert de boue, sa peau était presque transparente. Malgré cela Bolan reconnut sa silhouette ainsi que les tatouages sur le cou et les avant-bras.

C'était Balthazar Gomez.

— Bree ?

— Ouais ?

— Tu as dit qu'Ayala avait explosé la tête de Balthazar. Est-ce que sa tête était entièrement partie quand vous l'avez enterré ?

Smiley regardait le corps crucifié de Balthazar. Elle ne semblait pas très en forme.

— Non, juste la calotte crânienne. Quelqu'un... a fini le travail.

— Israël, tu as déjà vu des horreurs dans ce genre ?

— Seulement dans mes cauchemars, mon ami, répondit Villaluz.

Bolan examina les alentours. Smiley et Villaluz redevinrent des flics et l'imitèrent. Il n'y avait pas de traces de sang. Gomez avait probablement été saigné ailleurs. Il n'y avait pas non plus de traces de pas. C'était comme si on avait crucifié Gomez avant de le catapulter sur le sable depuis nulle part. Qu avança jusqu'à la mer. Il inspecta tout autour, fit quelques pas et revint vers le groupe. Il semblait calme mais ses mains étaient crispées sur son fusil.

A l'intérieur de la maison, Ayala se mit à hurler. Profitant d'un moment d'inattention des gardiens, il avait contemplé sur la plage l'image de son destin. Qu hurla après ses hommes en montrant le poing.

Villaluz examina le corps avec attention.

— C'est du travail soigné. La tête a été arrachée d'un seul coup.

— Coop ? dit Smiley.



- Ouais ?
- Tirons-nous d'ici !
- C'est comme si c'était fait.

Bolan prit son téléphone, fit défiler les numéros et appela Grimaldi. Sans résultat. Il choisit une autre application et essaya de se connecter directement au satellite pour contacter le Ranch. Il observait son téléphone avec suspicion.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Smiley.
- Ou bien Satan a fait annuler mon abonnement, dit Bolan, ou bien il brouille toutes les fréquences.

## CHAPITRE IX

— Nous devons fuir cette maudite île, affirma Chet. On prend le bateau et on se casse.

— Ils n'attendent que ça, fit remarquer l'Exécuteur calmement.  
Chet tapa du poing sur la table de la cuisine.

— Je sais que tu as un boulot à faire, mais moi aussi. Bolan soupira.

— Le bateau est de l'autre côté de l'île. Entre les maisons vides et les collines, il peut y avoir des snipers à peu près n'importe où.

— Ah oui ! Et alors ? protesta Chet.

Il passa sa main dans ses cheveux, se rassit et reporta son attention sur les chiens.

— Les chiens ne détectent aucune présence.

Chet marquait un point. Highlander et Mac Leod avaient exploré les environs, et ils étaient revenus en remuant la queue pour avoir une récompense. C'était un point important et cela contrariait Bolan.

— Chet, le bateau est notre seul moyen de quitter l'île, et nos ennemis le savent. Ils vont nous attendre au large.

— Au large mon cul.

Chet pointa un doigt vers Bolan.

— Tu as vu cette horreur dans les dunes.

— Je l'ai vue, admit Bolan. Nous l'avons tous vue.

Chet balaya l'air de la main.

— Qu'est-ce que tu suggères, alors, gros malin ?

Chet l'appelait de nouveau gros malin. Il continua.

— Donc, on se barricade ici, on cloue des planches sur les fenêtres, comme dans La nuit des morts vivants ? Vous connaissez tous la fin.

— Et pourtant, c'est exactement ce que je propose. On reste ici jusqu'à ce qu'on ait affaibli nos ennemis où jusqu'à ce que les gars de mon équipe se pointent.

Smiley leva la main, comme si elle avait été en classe.

— Coop ?

— Ouais

— Je voudrais soulever un point technique.

— Vas-y.

— Moi, l'inspecteur, J.W., personne n'a dit à qui que ce soit où nous étions. Les seuls à savoir où nous sommes, ce sont tes hommes.

— Exact.

— En même temps, notre unique lien avec ton équipe, c'est ton pilote, Jack.

— Exact.

— Et lui aussi reste silencieux.

— Exact.

— Donc, si nous ne donnons pas signe de vie, il lui faudra combien de temps pour se décider à passer à l'action ?

Bolan décida de jouer franc jeu.

— Il sait où nous sommes, mais je lui ai dit que c'est moi qui reprendrais contact le premier. C'était il y a vingt quatre heures. Il sait que nous sommes isolés. Il se posera des questions au bout de quarante huit heures.

Chet écarquilla les yeux.

— Finalement, quand est-ce que les Fédéraux lui diront de venir ici ?

Bolan lui répondit franchement.

— En fait il n'est pas sous l'autorité directe du Gouvernement Fédéral.

Chet pâlit.

— Ce qui signifie ?

— Que les Fédéraux ne lui diront pas de venir nous chercher.

Le Guerrier haussa les épaules en souriant.

— D'un autre côté, Jack est impulsif et il m'aime bien.

Smiley insista.

— Alors quand ?

— Lui et moi nous nous sommes déjà retrouvés dans une situation comparable. Si je ne le rappelle pas le lendemain, et s'il ne peut pas me contacter...

Il appuya son front contre la baie vitrée...

— Il viendra à l'aube, avec un hydravion ou un hélico. Chet secoua la tête.

— Nous y voilà. Il faut tenir jusqu'à l'aube.

— C'est à peu près ça.

— Monsieur gros malin, je t'emmerde.

— Tu veux partir avec Miss Tsui ? Pars. S'il y en a d'autres qui veulent partir avec vous, c'est bon. Vous pouvez prendre chacun un fusil chargé. J'aurai besoin du reste.

Chet montra les crocs.

— Ecoute-moi bien...

Smiley leva la main.

— Je reste avec Coop.

Miss Tsui l'imita.

— Moi aussi.

Qu et son équipe firent à l'unisson le salut des centurions romains.

Wang hocha la tête.

— Je reste avec Coop, moi aussi.

Bolan se tourna vers Highlander et Mac Leod.

— Les gars ?

Les deux chiens remuèrent la queue.

Ils aimaient bien Bolan.

— Et merde !

Chet se rassit, serra son arme contre sa poitrine et se renfrogna. Avec toute la gravité possible, il pointa ses yeux de loup sur Bolan.

— Gros malin, laisse-moi te dire un truc.

Bolan se préparait déjà à utiliser son arme comme un tomahawk pour assommer Chet avant de le jeter aux chiens.

— Quoi donc, Chet ?

Chet sourit tristement.

— Je te fais une offre. Tu veux que je reste ici ? O.K., et je suivrai tes ordres. A la lettre.

Il regarda Miss Tsui avec insistance et revint à Bolan.

— Ou alors, avec ta permission, je prends le bateau. Si j'arrive à me tirer de ce rocher et à rejoindre le continent, je file direct trouver ton copain. Et je lui explique que toi, Miss Tsui et toute la bande, vous devez être exfiltrés en urgence.

Bolan vit d'abord le mannequin de mode qui ne pouvait rester en place, que ce soit avec les clients, les suspects ou ses supérieurs. Il vit aussi le soldat, celui qui avait été décoré de la Bronze Star pour acte de bravoure pendant la guerre d'Iraq.

— Je préfère t'avoir avec nous. Quand la nuit tombera, je vais avoir besoin de toutes les paires de couilles en état de marche.

— Tope-là.

— Mais si jamais...

— Si jamais quoi ?

Bolan hocha la tête.

— Tiens-toi prêt à foncer jusqu'au bateau.

Wang s'agita sur sa chaise, consterné.

— Si je comprends bien, il va falloir tenir un siège !

— Nous nous adapterons aux événements. Quoi qu'il arrive, nous leur donnerons une leçon.

Bolan se renversa sur sa chaise.

— Qui est avec moi ?

Tout le monde se rangea à ses côtés à l'exception des hommes de main chinois. Wang leur expliqua la situation en cantonais et ils hochèrent la tête en signe d'assentiment.

— Miss Tsui, demandez à Gao de préparer à manger, et une grande quantité de café. Quand la nuit tombera, il faut que la maison soit entièrement barricadée. Il faut boucher les fenêtres avec des couvertures. Barricadez la porte d'entrée et celle du garage.

Bolan inspecta la grande baie vitrée et la terrasse.

— C'est notre point faible. Il faut construire une ligne de défense.

Qu et ses hommes prendront une brouette pour rapporter le plus de sable possible. Prenez tout ce que vous trouverez, sacs, taies d'oreiller, housses de coussin pour faire des sacs de sable.

Tsui donna des ordres et les hommes s'exécutèrent.

Bolan regarda les deux barbecues sur la terrasse.

— Chet, rapporte la bouteille de gaz et fais un feu dans le barbecue.

Chet se leva.

— Il y a une bouteille de rechange dans le garage.

— Rapporte-la aussi.

Chet leva les sourcils.

— Patron, on dirait qu'on prépare la kermesse du village.

Bolan se marra.

— C'est à peu près ça.

Tout serait prêt pour les festivités. Bolan rampait sous la terrasse. Il était couvert de sable et de crottes de chauve-souris mais il était satisfait de ce qu'ils avaient fait.

— Vas-y, cria Bolan.

Le PPK de Chet était scotché sur un poteau, armé et prêt à tirer. Bolan avait attaché de la ficelle de cuisine à la détente, elle passait par un trou que Bolan avait percé dans le plancher. La ficelle se tendit quand Chet tira dessus.

La voix étouffée de Chet lui parvint d'au-dessus.

— C'est bon ?

— Tu es derrière le canapé ? demanda Bolan.

— Ouais.

— Tire.

Une balle alla se ficher dans une poutre, un mètre plus loin.

— C'est bon ! Relâche tout !

La ficelle se détendit. Le jour tombait. Bolan examina le PPK. Il y avait encore un peu de jeu et il renforça le scotch autour de la poignée. Il rechargea le pistolet et rampa jusqu'au poteau. Il poussa une bouteille de gaz de quinze kilos devant l'impact de la balle. Le problème, c'était que, contrairement au cinéma, les bouteilles de gaz n'explorent pas spontanément quand on leur tire dessus. Il fallait trouver autre chose.

Il plaça un jerrican de vingt litres de fuel devant la bouteille de gaz.

— Israël, c'est prêt ?

— Ça vient ! cria l'inspecteur.

Il s'accroupit au bord de la terrasse et jeta un gant de cuisine à Bolan. Il se redressa et, en se protégeant les mains avec une paire de tong, lui tendit une tasse à café qui fumait doucement.

— Il est déjà 7 heures et demie. Je me dis qu'ils vont peut-être

attendre 8 heures.

Le Guerrier prit la tasse emplie de braises et la renversa dans le sable, à côté de la bouteille de gaz. C'était censé couvrir plusieurs heures. Mais au-delà de trois ou trois heures et demie, il savait que ça ne marcherait plus. Il s'en soucierait le moment venu. Il rampa à reculons, vérifia la ficelle attachée à la détente du PPK et réarma le pistolet. Il émergea de la terrasse qui abritait sa bombe artisanale. Il ferma les yeux pour sentir la brise de l'océan et accepta avec gratitude la bière que Villaluz lui tendait. Il passa la bouteille glacée sur son front. Qu et Zong haletaient en poussant vers la terrasse une brouette pleine de sable.

Chet vint s'accouder contre la balustrade.

— Tu crois qu'ils vont nous avoir ce soir ?

Bolan se tourna vers les dunes et regarda l'abomination entourée de mouettes qui se disputaient des morceaux du cadavre.

— Ce truc était supposé nous foutre la trouille et nous faire fuir. Ça n'a pas marché. Cette nuit, c'est la dernière occasion avant l'arrivée de la cavalerie.

— Qu'en penses-tu alors ?

— Que penses-tu de Qu et de ses hommes ? répliqua-t-il.

— Ils sont assez solides. Ils sont bien armés et je ne voudrais pas les rencontrer dans une rue sombre...

Chet grimaça en regardant les vagues.

— Mais, ce ne sont pas des soldats.

Il se tourna vers Bolan et lui demanda en toute franchise :

— Et ton équipe ?

— Bree est un bon agent de la DEA. Mais c'est son baptême du feu. Villaluz sait manier une arme, mais ce n'est pas un soldat non plus. J.W. aime les armes à feu, mais c'est un gangster à la mie de pain et, il y a deux jours, c'était son premier véritable engagement.

Bolan secoua la tête.

— En plus, je ne parle pas le cantonais et je dois obligatoirement passer par Qu si je veux donner des ordres à ses hommes.

— Ouais, donc nous sommes les seuls à avoir vraiment l'expérience du combat.

— Avec Highlander et Mac Leod.

— Ouais, avec les chiens.

— A propos, quelle est la commande pour les faire attaquer ?

Chet jeta un coup d'œil prudent en direction de la porte et murmura.

— Le mot habituel : « attaque ».

— C'est original.

Bolan regarda le soleil qui disparaissait dans la mer.

— Dis, J.W. m'a raconté l'attaque du pueblo. Si jamais c'est pareil

ce soir, nos efforts ne serviront à rien.

— C'est vrai que nous n'avons pas d'armes antiaériennes.

Bolan but une longue gorgée de bière.

— Mais, jeter un avion contre un pueblo perdu dans le désert est une chose. Il se passera des mois, peut-être des années avant qu'on découvre l'épave. Faire la même chose sur une île touristique, ce n'est pas pareil. Ça attirerait immédiatement l'attention. Je fais le pari qu'ils n'utiliseront pas la même tactique.

— J'imagine que ça doit me rassurer.

— Ecoute-moi, dit Bolan.

— Ouais ?

— Tu as fait remarquer que tu avais un boulot à faire, et moi le mien. Tu as raison. Ta première responsabilité, c'est de protéger Miss Tsui. Je persiste à croire que les ennemis attendent au large de l'île et qu'ils nous attaqueront ce soir. Tu pourrais vouloir protéger d'abord ta cliente. Pas en utilisant le bateau, mais en la cachant quelque part sur l'île. Dans une grotte, un trou, ça n'a pas d'importance. Je ne pense pas qu'ils feront attention à vous. Tout ce qu'ils veulent, c'est récupérer Ayala et se venger de moi et de mon équipe.

— C'est une offre généreuse.

Chet pointa son arme vers le soleil couchant.

— Mais je crois que ma cliente et moi nous serons plus en sécurité avec vous.

— C'est cool. Viens, il faut s'occuper du garage.

Bolan attendait dans l'ombre. D'habitude, il aimait la nuit. Elle était son alliée. Mais cette nuit-là, il ne la sentait pas. C'était le royaume de leurs ennemis. Il les sentait. Comme les chiens. Ils avaient commencé à grogner.

— Du calme, dit Bolan. Tout le monde à son poste.

Dans toute la maison, chacun gagna la place qui lui avait été assignée, serrant ses armes encore un peu plus fort. A l'horloge interne de Bolan il était 2 h 30. Le seul bruit perceptible était les deux jeeps qui tournaient au ralenti dans le garage.

Bolan était assis sur un tabouret bas au milieu de la pièce. Ils avaient disposé trois canapés en U. Leurs coussins étaient remplis de sable. Tsui ne voyageait pas sans bagages. Tous ses sacs et ses valises étaient remplis de sable eux aussi. Deux ou trois pieds de sable sont la meilleure protection au monde contre les balles. En plus ça ferait un assez joli bunker si, en dernière extrémité, Bolan devait tirer sur sa ficelle.

Les chiens grognèrent, ils s'étaient figés et fixaient les dunes.

— Calme !

Bolan se leva et se dirigea vers la fenêtre. Elle était occultée avec

des tissus et des couvertures. Ils avaient ménagé des trous pour pouvoir surveiller l'extérieur. L'Exécuteur et Chet étaient les seuls à être équipés de lunettes de vision nocturne. Mais pour l'instant, il ne s'en servait pas. Il comprit immédiatement ce qui se passait en voyant les ombres orange qui éclairaient la pièce.

Au sommet de la dune, le corps crucifié de Balthazar Gomez flambait comme une torche :

Une plainte abjecte et humide, un peu plus grave qu'une voix humaine, envahit la plage. On aurait dit l'agonie d'un loup-garou atteint d'une extinction de voix. Même Bolan sentit ses poils se hérissier; Smiley se mit en position de tir mais la plainte fut interrompue par un cri, comme un lapin qu'on égorge.

— Nom de Dieu ! Ils vont pas nous faire un sabbat !

— Cooper, murmura Villaluz, qu'est-ce que tu vois ?

Bolan ne répondit pas. Ce n'était pas plus mal qu'il soit le seul à voir ce qui se passait sur la dune. Le corps de Gomez s'agitait sur la croix bien plus violemment que ce qui aurait dû être normal pour un cadavre en train de brûler. Gomez, sans tête et sans cœur, se contorsionnait sur la croix du démon, comme un damné en enfer.

Bolan sourit froidement.

Ces gars-là n'avaient rien de commun avec le magicien d'Oz. C'était du grand guignol, des trucs de prestidigitateurs, de la fumée et des jeux de miroirs. Surtout, c'était une diversion. Une nouvelle plainte et des cris diaboliques se répondirent entre les dunes. Du fond de la pièce, Chet murmura :

— Boss ! Je crois que j'ai vu du mouvement, juste devant.

— Tenez-vous prêts. Bree, Chet, occupez-vous de votre ficelle. Ne tirez pas dessus avant qu'ils aient atteint la maison, d'accord ?

— Bien reçu, dit Smiley

— O.K., boss.

Bolan monta à l'étage, dans la chambre qui donnait sur la façade. Il observa soigneusement à travers les couvertures. Il y avait trop de buttes et de rochers à son goût autour de la maison, mais il aurait fallu un bulldozer pour aplanir tout ça. Bolan pouvait deviner l'ennemi en train de progresser à couvert. Ils étaient déjà en-deçà des trente mètres. Bolan murmura dans l'escalier :

— J.W., vas-y !

Wang appuya sur la commande d'ouverture automatique des portes du garage.

— Chaud devant !

Ils avaient étanchéifié les portes et les fenêtres. Depuis 6 heures, les deux jeeps tournaient au ralenti, remplissant le garage de gaz d'échappement. Les deux grandes portes se soulevèrent et un nuage toxique rampa hors du garage comme une chose vivante. La



suppression le faisait sortir et la brise de l'océan le dispersait. Les gaz d'échappement étaient plus lourds que l'air et la maison était construite sur une hauteur. Le nuage descendait la pente et commença à ramper entre les rochers, comme dans un film d'horreur. Des hommes se mirent à tousser et à s'étouffer, chassés malgré eux de leurs abris.

— J.W., cria Bolan.

Maintenant ! Wang tira sur les projecteurs de devant et Qu et ses hommes sortirent de leurs abris. Ils avaient tendu des couvertures sur la balustrade de la terrasse et les formes anguleuses du cabriolet VW Thing garé sur le devant avaient été remplies de sable pour les protéger. Les quatre Chinois étaient restés consciencieusement allongés depuis le coucher du soleil. Ils se dressèrent et leurs fusils semi-automatiques se mirent à tonner comme une bordée de canon. Les ennemis devaient soit se lever et combattre, soit rester accroupis à l'abri et respirer une dose mortelle de monoxyde de carbone. La plupart choisirent de se lever et ils furent fauchés par les balles alors qu'ils toussaient et s'étouffaient sans arriver à se servir de leurs armes.

Du haut de l'escalier, Bolan cria :

— Tout le monde tient sa position.

Il pointa son arme et scruta l'obscurité à la recherche des snipers qui devaient être à l'affût.

Un ennemi se leva derrière les rochers au-delà du nuage toxique. Il épaula l'habituel lance-roquette d'un mètre cinquante. Dans la chambre, l'arme de Bolan fit un bruit semblable à un coup de tonnerre. La balle frappa l'apprenti artilleur et le projeta au sol. Bolan chercha sa prochaine victime. Les hommes qui se tenaient à la limite du nuage ajustaient mieux leurs tirs. L'Exécuteur déchaîna le feu. Son fusil était une arme de précision, et la distance était faible. Avec les projecteurs, Bolan pouvait voir les hommes qui tiraient. Un à un, ils s'affaissaient sur le sable pour ne plus se relever. Ceux d'entre eux qui respiraient encore furent asphyxiés par le nuage qui continuait à ramper entre les rochers comme l'Ange de la Mort.

Bolan abattit son septième homme et, d'un seul coup, l'île fut complètement silencieuse. Les bruits en provenance de la plage s'étaient tus. La brise de l'océan dispersa rapidement le nuage toxique.

Bolan attendait l'assaut final.

Quelqu'un déclencha un tir de barrage bien plus soutenu et salement plus nourri que ce que le Guerrier ne pouvait faire. Il se jeta au sol. Une mitrailleuse calibre .50 illuminait la nuit et la chambre au rythme de huit coups par seconde. Bolan rampa dans le couloir et dévala l'escalier.

— Tenez-vous prêts, cria-t-il, ils arrivent en force. Dites à Qu de rentrer.

La mitrailleuse martelait la façade de la maison. L'adobe peut

résister aux balles, mais ce n'est pas un blindage pour autant. C'est un matériau assez friable et au bout d'un certain temps les projectiles blindés finiraient par le réduire en morceaux. Qu et son équipe se repliaient à l'intérieur de la maison. Bolan les observa pendant qu'ils franchissaient la porte.

— Qu ! Où est Gao ?

Qu arrêta de recharger son arme et passa son pouce sur sa gorge. Gao y était passé.

Une deuxième mitrailleuse lourde s'était mise en action, prenant la maison sous un tir croisé. Les fenêtres explosèrent, les rideaux et les couvertures furent déchiquetés. Les balles traçantes dessinaient des lignes de feu dans toutes les pièces de la maison. Les remparts improvisés se transformèrent en flots de sable. Des deux côtés de la maison, des phares projetaient une lumière crue à travers les rideaux déchirés. Des véhicules approchaient en tirant. Le pilonnage continuait et Bolan se dirigea vers l'avant de la maison. Il risqua un œil à travers une vitre cassée et vit une jeep remplie d'hommes armés qui avançait vers eux. L'un d'entre eux se tenait sur le plateau derrière la puissante mitrailleuse. De chaque côté, des hommes progressaient, deux par deux.

— Chet ! J.W. ! Attendez mon signal. Bree reste sur la plate-forme !

Bolan attendit que la jeep atteigne l'allée.

— J.W. ! Maintenant !

Wang appuya sur la télécommande et les portes du garage commencèrent à se refermer. L'ennemi ne pourrait plus rien faire si les portes se refermaient. Aussitôt les fantassins se ruèrent en avant et bloquèrent les portes. Le système de fermeture automatique, en sentant une résistance, rouvrit les deux grandes portes. La jeep avança presque jusqu'au fond du garage. La mitrailleuse se mit à tirer dans la maison à travers la porte.

— Nom de Dieu, s'écria Chet.

Ils avaient poussé le réfrigérateur contre la porte et il était allongé sur le carrelage de la cuisine, protégé par un sac rempli de sable. Des rafales de projectiles calibre .50 volaient tout autour de lui.

— Putain, Coop !

— Maintenant.

Chet tira sur la ficelle. Bolan avait été tellement satisfait de sa bombe sous la terrasse qu'il en avait installé une deuxième sous la volée de cinq marches qui descendait au garage. Le bruit de la mitrailleuse couvrit celui du pistolet chinois.

L'explosion fit trembler toute la maison. Le souffle désintégra la porte et faillit faire tomber le réfrigérateur sur Chet. Le reste s'évacua par le garage. Une nappe de feu enveloppa la jeep et les assaillants.

— Chet ! Israël ! Go ! Go ! Go !

Chet s'empara de son arme, se releva d'un bond et dégagea le réfrigérateur. Villaluz le suivit, un pistolet dans chaque main. Bolan était à peu près sûr que tout le monoxyde de carbone avait été évacué par l'explosion. Soudain la voix de Smiley retentit :

— Cooper ! Ils sont sur nous !

Bolan effectua une glissade digne d'un joueur de base-ball et vint la rejoindre derrière le sofa rempli de sable.

— Laisse-les venir !

Devant la maison, le bruit plus aigu des coups de fusil s'était joint à celui de la mitrailleuse. De toute évidence, les gars qui arrivaient par la plage étaient aussi nombreux que ceux qui avaient attaqué devant. La panique faisait monter la voix de Smiley.

— Cooper !

— Laisse-les venir !

Une balle transperça une valise à quelques centimètres de la tête de Bolan qui fut couvert de sable.

— Coop !

On entendit une poutre craquer. Bolan avait scié une partie de la terrasse pour qu'elle ne puisse pas supporter plus que son poids. Quelque chose était passé à travers. Bolan écarta les yeux de surprise en entendant un cri qui couvrit le bruit de la fusillade.

— *Schiesse* !

— Maintenant ! hurla-t-il.

Smiley tira brusquement sur la ficelle, et ils entendirent la détonation du PPK sous la terrasse.

— Encore !

D'autres hommes arrivaient sur la terrasse. Smiley tirait frénétiquement sur la ficelle, sous l'effet de la panique sa voix grimpa dans les aigus.

— Ça ne marche pas !

— Encore ! ordonna Bolan. Encore !

Il y avait six coups dans le chargeur.

— Enc...

La maison trembla de nouveau sur ses bases quand la terrasse et tous ses occupants furent projetés vers le ciel. Les couvertures qui couvraient les fenêtres volèrent dans la maison, semblables à des spectres. Smiley s'accrocha à Bolan comme si sa vie en dépendait. Les canapés de cuir furent brûlés par les flammes mais ils restèrent stoïquement en place les protégeant du souffle brûlant de l'explosion. Highlander et Mac Leod hurlèrent, mais Wang avait pris soin de les abriter dans le hall intérieur qui était sans aucun doute l'endroit le plus abrité de toute la maison.

Bolan se leva et bâilla pour chasser les sifflements dans ses oreilles. Le verre crissait sous ses bottes. Il entendit deux coups de feu

en provenance du garage.

— Chet !

— L'inspecteur vient d'achever deux hommes qui bougeaient encore ! L'horizon semble dégagé.

— Restez à vos postes.

Bolan mit ses lunettes de vision nocturne.

— J.W. ! Les lumières !

L'obscurité s'abattit sur la maison comme une couverture. Bolan se plaça dans le cratère qui se trouvait maintenant à la place de la terrasse, il vit une jeep en train de s'éloigner. Pied au plancher. Il n'y avait plus que le conducteur. Le pare-brise avait été arraché et le mec semblait dans un sale état. Il passa la matche arrière.

— Stop ! hurla Bolan.

La jeep fonçait en marche arrière sur la plage.

Le Guerrier tira une balle dans la capote quand elle fonça vers lui.

Le conducteur sauta en marche et roula derrière une dune, un fusil à la main.

— Highlander ! cria Bolan. Mac Leod !

Les deux chiens surgirent sur le champ de bataille. Bolan leur montra un point dans la nuit.

— Attaque ! Attaque !

Les deux chiens bondirent au-dessus du cratère et disparurent silencieusement dans l'obscurité, comme deux fusées noires.

— Tout le monde reste à son poste !

Bolan sauta dans le sable noirci et suivit les chiens. Presque instantanément, il entendit un hurlement d'agonie. Le cri cessa aussitôt. On n'entendait plus que le bruit des vagues, le craquement du bois qui brûlait et les chiens qui s'acharnaient sur quelque chose.

Bolan contourna la dune et vit Highlander accroché à la gorge du conducteur pendant que Mac Leod lui déchirait la jambe. Les deux chiens s'acharnaient et déchiquetaient la chair de leurs crocs. Sous leurs assauts furieux, le cadavre du conducteur était secoué comme une poupée de chiffon. Highlander et Mac Leod n'étaient pas de simples chiens de garde. C'était des tueurs.

— Highlander, Mac Leod, au pied !

Ils abandonnèrent leur proie à regret et revinrent vers Bolan en remuant la queue.

— C'est bien, les gars.

Il ne trouva sur le corps ni papiers ni carte d'identité. Le visage était défiguré, lacéré et brûlé. Il faudrait l'examiner à la lumière du jour. Bolan ramassa le fusil du mort et retourna à la jeep. N'importe quel ennemi normal aurait subi une défaite totale, mais Bolan n'arrivait pas à comprendre qui était leurs ennemis. Si la situation s'inversait, il serait temps pour lui de passer à l'attaque.

Le Guerrier ramena la jeep jusqu'à la maison et la gara dans le cratère. Comme bon nombre de M.P., Chet avait l'habitude des véhicules armés. Avec son aide, Bolan démontra la mitrailleuse qui était fixée à l'arrière sur un trépied. Ils l'installèrent face aux dunes puis ils rentrèrent la seconde jeep dans le garage. Ils étaient maintenant protégés des deux côtés par de puissantes mitrailleuses. Bolan dit à Chet et à Villaluz de se mettre à l'avant. Lui s'occuperait de l'arrière.

Il s'arrêta dans le hall et ouvrit un placard. Le caporal Ayala cligna des yeux en le regardant. Il tremblait. Bolan desserra son bâillon.

— *Sprechen Sie Deutsch ?*

Le caporal écarquilla les yeux, terrorisé. Il gémit et Bolan referma la porte en la claquant. Il n'y avait que deux choses dont il était sûr. Ayala était terrorisé au-delà de toute limite, et il ne parlait pas allemand.

## CHAPITRE X

— Des Allemands ?

Chet était passé de son habituel mépris à l'incrédulité.

— Boss, je croyais qu'on se battait contre Satan, pas contre les Huns.

— Le gars qui est passé à travers la partie de terrasse que nous avions sciée, dit Bolan, quand il est tombé, il a hurlé en allemand.

— D'accord, mais est-ce que tu es sûr que c'était de l'allemand ? Ce que je veux dire, c'est qu'il y avait un paquet de détonations et de cris. Et puis, est-ce que tu parles allemand ?

— Disons simplement que je connais quelques mots.

— Ça, je suis prête à le parier, dit Smiley en souriant.

Tout le monde rit. Malgré la gravité de la situation et la mort de Gao, même les Chinois avaient la pêche. De toute évidence ils avaient remporté une victoire contre leurs ennemis. Le reste de la nuit s'était passé sans nouvelle attaque. A l'aube, Bolan avait distribué les tâches et chacun avait fait son boulot sous la protection de son sniper et d'une mitrailleuse. Pour l'instant, tout le monde buvait du café froid assis sur des sacs de sables criblés de balles, dans ce qui restait de la cuisine.

— Israël ?

Villaluz avait inspecté les cadavres.

— Nous avons retrouvé vingt-sept corps. A quelques exceptions, ceux qui sont morts dans les rochers étaient des Latinos. Ceux qui avaient réussi à atteindre la maison ont tous été salement brûlés et c'est difficile de les identifier. Ils portaient tous la marque de la Bête, quand ils n'étaient pas trop brûlés pour qu'on puisse la trouver.

— Et le conducteur de la jeep ?

Villaluz haussa les épaules d'une manière typiquement mexicaine.

— Ça pourrait être un Européen. Mais de toute façon, un grand nombre de Mexicains pourraient passer pour des Yankees. Et lui, il était brûlé, et surtout...

Il soupira avec une tristesse feinte.

— Les chiens l'ont massacré.

Bolan acquiesça.

— Qu ?

Qu passa la main sur son crâne rasé. Il regarda Bolan et commença à parler en cantonais. Wang traduisit ses paroles.

— Qu dit qu'avec Zong et Peng, ils ont soigneusement examiné les corps. Ils ne pensent pas avoir jamais vu aucun de ces types ni sur l'île, ni ailleurs. Il veut savoir ce qu'ils doivent faire des corps. Faut-il les enterrer, les brûler ou les jeter dans l'océan ?

— Ça peut attendre. Bree ?

— Ils étaient tous équipés d'AK-47 de fabrication russe. Ça se vend comme des petits pains au marché noir. Ils étaient presque tous équipés de viseurs et de lampes tactiques. Je pense que les jeeps proviennent des surplus de l'armée mexicaine. On en trouve facilement un peu partout. Les mitrailleuses sont mexicaines, ça c'est sûr. Je suis prête à parier qu'elles ont été volées. Je ne peux pas croire que les jeeps étaient déjà sur l'île. Ils ont dû les amener par bateau. Israël, quand nous retournerons sur le continent, il faudra interroger le chef de port.

Bolan avait mené son enquête de son côté. Il n'avait rien trouvé au rayon farces et attrapes. Il pensait qu'ils s'étaient servis de fil de fer pour animer le corps de Gomez sur la croix. Mais le corps était tellement abîmé que c'était impossible à dire avec certitude. Bolan avait longuement patrouillé en voiture avec les chiens et il était à peu près sûr qu'il ne restait plus personne sur l'île. Mais le réseau satellite était toujours brouillé. Et quelle que soit leur tactique, ça restait mystérieux.

— Chet ?

— Nous n'avons plus beaucoup de munitions, mais ce n'est pas encore critique. Il y a quand même quelques bonnes nouvelles, nous avons plus d'AK-47 que nous ne pourrions en utiliser. Il reste un peu plus d'une caisse de munitions pour les mitrailleuses, nous avons un RPG et trois roquettes, et assez de matériel de vision nocturne pour équiper tout le monde.

Il fit son sourire estampillé mannequin.

— Bordel, sans compter le fait que nous n'avons plus de bouteilles de gaz et que nous avons perdu un homme, je dirais que nous sommes mieux équipés pour soutenir un siège que nous ne l'étions la nuit dernière.

Bolan était de son avis.

— Des Allemands ? demanda Wang. Vous êtes sûrs ? Ces types sont tous des drogués ou d'anciens militaires de l'armée mexicaine. Je reconnais qu'ils ont une grande détermination, mais que dire de leur équipement et de leur sens tactique ? Quelqu'un équipe et dirige ces mecs. Je pencherais pour quelqu'un d'étranger.

— En plus du Diable ?

Bolan sourit d'un air las.

— Pour lui, nous ne sommes qu'un maillon de la chaîne alimentaire.

Il s'interrompit et leva les yeux. Tout le monde le dévisagea.

— Un hélico, dit Bolan. Tout le monde à son poste.

Le bruit du rotor devint distinctement audible. Bolan s'empara du RPG-7 et enclencha une roquette. Chet s'installa derrière la mitrailleuse. Les autres prirent des fusils et se tinrent prêts. Bolan

arpenait le cratère devant la maison. L'hélicoptère, un Bell 205 blanc, plongea vers la maison. Il effectua un demi-tour serré au-dessus du rivage et s'immobilisa en vol stationnaire. Bolan examina l'hélico à travers la lunette du RPG. Jack Grimaldi le regardait avec des jumelles. Bolan abaissa son lance-roquette.

— Voilà notre taxi. Vous ne prenez rien d'autre que les armes et les vêtements que vous avez sur vous.

Grimaldi posa l'hélico sur la plage et descendit, une mitraillette à la main.

Smiley désigna les corps dispersés çà et là.

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Pas le temps. Si quelqu'un doit venir et récupérer toutes ces têtes, on n'y peut rien. J'essaierai d'obtenir une surveillance satellite de l'île quand la nuit tombera. Allez chercher Ayala et préparez le corps de Gao pour le voyage. Chet, on remonte les mitrailleuses sur les jeeps. On descend vers la plage en formation serrée.

Toute l'équipe réagit rapidement. Ils chargèrent le matériel sur les jeeps et se dirigèrent vers la plage en file indienne. Chet et le Guerrier tenaient les deux mitrailleuses. Personne n'essaya de les empêcher d'atteindre la plage. Bolan sauta de la jeep et serra la main de son meilleur ami.

— Jack ! Content de te voir !

Grimaldi rayonnait.

— Je n'avais pas de nouvelles, je me suis dit qu'il fallait que je vienne voir.

— Tu as bien fait. Ils brouillent les communications.

— Je m'en suis aperçu en approchant de l'île.

— Tu peux prendre combien de personnes à bord ?

— Huit passagers et deux hommes d'équipage.

— En tout nous sommes dix, plus les armes, le matériel et les deux dobermans.

Grimaldi réfléchit un moment au tour inattendu que prenaient les événements.

— Nous devons alléger l'appareil.

Bolan suivit le pilote et à eux deux ils démontèrent les sièges, les portes et bazardèrent tout ce qui n'était pas nécessaire.

— En voiture ! ordonna Bolan.

Ayala était blessé et ils l'installèrent sur le siège du copilote. Les autres s'entassèrent comme ils purent dans la cabine vide de l'hélico. Smiley agrippa Mac Leod d'un côté et Bolan de l'autre. L'hélicoptère rugit, gémit, trembla et finit par s'arracher au sable de la plage. Il vacillait au-dessus de l'océan.

— Nous sommes encore trop chargés ! cria Grimaldi.

Bolan jeta la mitrailleuse par-dessus bord.



- Ce n'est pas assez !
- Balance le R.P.G, suggéra Chet.
- Non ! dit Bolan. On peut encore en avoir besoin.

Wang dit quelques mots à Qu qui fit un signe à Zong et à Peng. Sans plus de cérémonie ils jetèrent à la mer le corps de Gao enveloppé dans une couverture.

— Mon Dieu, murmura Smiley.

Chet secoua la tête.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne font pas de sentiment. Villaluz se signa.

L'hélicoptère prit de l'altitude et Grimaldi contourna l'île au lieu de la survoler. Highlander et Mac Leod étaient peut-être les premiers dobermans au monde à voyager en hélico le nez au vent. Leurs oreilles claquaient, leur langue pendait et ils en bavaient de bonheur. En voyant ça, Smiley sourit et se serra un peu plus contre Bolan... L'instant d'après elle hurla : le corps de Wang venait d'exploser comme une outre de sang remplie de pétards. Bolan découvrit un trou de la taille du poing pile entre ses bottes et un autre dans le toit de la cabine. Qu beugla, un projectile lui arracha la main et emporta une partie du cadre de la porte de l'hélico. Un jet de sang artériel inonda la cabine. L'hélicoptère fit une embardée et sa turbine se mit à hoqueter.

— Nous sommes touchés ! cria Grimaldi.

Un geyser de sang aspergea le visage de Bolan, Smiley se figea, en état de choc. Sa cuisse et son genou gauche étaient littéralement déchiquetés. Bolan essaya d'arrêter l'hémorragie.

— Jack ! Sors-nous de cet enfer.

Villaluz montra l'océan en dessous d'eux.

— *Narcos submercibles !*

L'hélicoptère s'inclinait, Bolan regarda par la porte et vit deux petits sous-marins bleu nuit en forme de cigare qui se détachaient sur le bleu de la mer. Ils devaient faire une vingtaine de mètres. Des hommes avec des armes incroyablement longues tiraient sur l'hélico. C'était probablement des sous-marins utilisés par les narcotrafiquants colombiens, construits dans les chantiers clandestins cachés dans la mangrove. Ils pouvaient transporter jusqu'à quinze tonnes de cocaïne en un seul voyage. Encore une fois, il n'y avait aucune raison logique de les retrouver ici, chargés de suppôts de Satan armés jusqu'aux dents.

Le sang de Smiley pulsait entre les doigts de Bolan et il essayait désespérément de retenir la vie de la jeune femme qui s'échappait de son corps.

Soudain l'estomac de Peng explosa, il vacilla et tomba vers l'océan en laissant derrière lui un panache de sang. Grimaldi vira en direction du rivage. Leurs ennemis continuaient à tirer.

Chet poussa un cri de rage et de désespoir.

— Cooper !

Bolan se retourna. Chet tenait Tsui dans ses bras. Elle avait un trou gros comme une balle de base-ball dans la poitrine.

Smiley était pâle comme un linge à cause du choc et de l'hémorragie. Elle murmura :

— Cooper...

Le moteur de l'hélico crachait et hurlait pendant que Jack se battait avec le manche à balai.

— Nous tombons !

Mac Leod explosa comme un ballon rempli de sang. La cabine de l'hélicoptère était un véritable charnier. Smiley agonisait dans les bras de Bolan. Hystérique, Chet hurlait :

— Salauds ! Bande de salauds !

Le Diable était revenu chercher son dû. L'hélicoptère survolait la plage en tournant sur lui-même. Il rebondit comme une pierre quand un de ses patins heurta un rocher. Grimaldi hurla désespérément :

— Préparez-vous à l'impact.

L'hélicoptère heurta le sol.

Seul Ayala et Grimaldi étaient attachés. Les autres furent secoués comme des paquets de linge sale dans le tambour d'une machine.

L'hélico pivota sur le nez. Bolan fut éjecté en direction de l'océan. Il atterrit dans les vagues et se releva en crachant du sable et de l'eau salée. Il n'avait rien de cassé et il pouvait marcher. Il sortit de l'eau.

L'hélico reposait sur un de ses patins tordu. Bolan boita jusqu'à l'épave. Highlander titubait sur le sable en gémissant. Qu sortit de la cabine en serrant son moignon sanglant. Sans lui accorder d'attention, Bolan grimpa dans l'hélico.

Zong n'avait plus de visage et son crâne avait explosé comme un œuf. Aussi blanche qu'un suaire, Smiley agonisait. Le bras gauche de Villaluz pendait, formant un angle douloureux, mais il tenait toujours un pistolet de sa main valide. Il regardait Smiley en pleurant. Chet Brashear hoquetait, allongé sur le sol, le regard fixé sur le plafond de la cabine, couvert de sang et de viscères. Mais ce n'était pas les siens. Il paraissait indemne. Le cadavre de Tsui, plié en deux, avait échoué à l'avant, tordu entre les deux sièges. Ayala hurlait, pris d'une crise d'hystérie.

Bolan para au plus urgent.

Il ôta sa montre et utilisa le bracelet de velcro pour garrotter le moignon de Qu. Puis il lui colla un pistolet dans l'autre main.

— Israël, il faut y aller.

Villaluz ne quittait pas des yeux le corps de Smiley et pleurait comme un enfant.

— Inspecteur !

Villaluz revint à la réalité et Bolan l'aida à s'extirper de la cabine. Le Guerrier tordit les manches de sa chemise et attacha solidement le bras de l'inspecteur.

Grimaldi s'éjecta du cockpit et s'assit sur le sable. Il contempla l'épave de l'hélico, hébété, et secoua la tête.

— Désolé, c'est loin d'être mon meilleur atterrissage.

— Occupe-toi d'Ayala.

Des pleurs attirèrent son attention. Chet s'était relevé et c'était horrible de le voir essayer de dégager le corps meurtri de Tsui coincé entre les deux fauteuils.

— Chet, il faut y aller.

— Non, pleura-t-il. Ces fils de pute, ces suppôts de Satan ! Tu vois ce qu'ils ont fait ! On...

— On les laisse tels quels, déclara Bolan, et ses yeux avaient pris une couleur d'acier trempé.

— T'es un vrai fils de pute toi aussi, dit Chet en lui lançant un regard assassin.

Malgré cela, il se leva et prit un fusil couvert de sang.

— T'es qu'un fils de pute.

— Garde ta haine pour nos ennemis.

L'Exécuteur inspecta le rivage.

— Ils ne vont pas tarder.

Il prit le R.P.G. La lentille de la lunette était cassée et il y avait une grosse bosse sur le cône de sortie mais à part ça il était intact. Bolan retira la lunette et releva le viseur métallique.

— En route.

Villaluz et Ayala avaient tous les deux une clavicule cassée et s'appuyaient l'un contre l'autre comme des ivrognes. Bolan et Chet pliaient sous le poids des armes. De son bras valide, Qu portait les deux roquettes qui restaient. Highlander les suivait, la queue basse.

Lorsqu'ils arrivèrent aux rochers à la limite de la plage, Chet s'arrêta.

— On ne peut pas les abandonner comme ça !

Ils n'avaient pas le temps.

— Chet..., commença Bolan

— Mais putain ! Tu as vu comment ils traitent les leurs ! Tu imagines le sort qu'ils réservent aux corps de Bree et de Sarah ! Ils vont... Ils vont...

Bolan se retourna et épaula le R.P.G. Il visa et appuya sur la détente. La roquette partit en gémissant et dessina une mince ligne grise jusqu'à la carcasse de l'hélicoptère. La roquette antichar explosa et enflamma le fuel qui ruisselait dans toute la cabine. Les réservoirs explosèrent et crachèrent des jets de fuel enflammé dans toutes les directions. La carcasse de l'hélicoptère serait le bûcher funéraire de

Zong, de Miss Sarah Tsui et de Cambrianna « Bree » Smiley. Une fumée noire et étouffante obscurcissait le ciel.

— Mon Dieu, murmura Chet.

Le Guerrier abaissa son arme fumante.

— C'est ce que je pouvais faire de mieux. Si tu veux dire une prière, je te donne dix secondes.

Villaluz leva sa main valide et fit un signe de croix en direction de l'hélicoptère.

— *Cenizas a la cenizas, polvo a sacar el polvo.*

— Les cendres retournent aux cendres, murmura Grimaldi.

Chet pleurait en regardant la carcasse brûler.

— Et la poussière à la poussière.

— Amen, conclut Bolan. Ils ont tué nos amis, ils ont tué notre chien. Ils paieront.

## CHAPITRE XI

Le Guerrier scrutait les quais. L'île était petite mais très accidentée. Le littoral de l'île était d'une beauté à couper le souffle, mais l'intérieur ressemblait à la planète Mars, en pire. La traversée s'était transformée en un véritable enfer. Ils avaient marché une heure et demie sous un soleil de plomb. Les blessures, la fatigue des combats successifs, les avaient broyés. Les visages de Villaluz, Qu et Ayala étaient gris de fatigue et de déshydratation. Pour les faire avancer, Bolan, Grimaldi et Chet avaient été obligés de les menacer, de les supplier. Il avait fallu leur rappeler tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Le reste du temps, ils les avaient portés. Ils étaient tous complètement cuits. La seule chose qui faisait encore avancer Chet, c'était sa volonté farouche de ne pas flancher devant le Guerrier. Chaque fois qu'ils s'arrêtaient, Highlander trouvait un coin d'ombre pour s'asseoir. Il haletait comme si chaque respiration devait être la dernière. Bolan aurait aimé s'asseoir à côté de lui.

Mais ils avaient un job à finir, et une revanche à prendre.

Le soleil commençait à baisser. Leur bateau les attendait sur le quai, là où ils l'avaient laissé. Bolan était sûr qu'il était piégé. Et si ce n'était pas le cas, les fusils à longue portée et les mitrailleuses lourdes de leurs adversaires pourraient réduire en bouillie le bateau et tous ses passagers. Bolan réfléchit. Les armes de l'ennemi avaient une portée d'environ 1800 mètres, mais ils devaient être bien plus près. Disons, une centaine de mètres au plus. Bolan inspectait l'océan Pacifique avec les jumelles de Grimaldi. Le soleil se couchait et la mer éblouissante était tachetée de lumière. Les sous-marins de l'ennemi étaient camouflés et donc difficiles à repérer.

Bolan rendit ses jumelles à Grimaldi.

— Jack ?

Le pilote du Ranch inspecta l'horizon et les repéra immédiatement.

— Je les vois, à environ 1200 mètres au large, juste après la bouée.

— OK.

L'Exécuteur retira sa chemise et ses bottes. Il prit deux « assassins chinois » et les passa dans la ceinture de son pantalon. Un devant, l'autre derrière.

— Voilà ce que je vais faire. Je vais repartir en arrière, descendre jusqu'à la plage. Ensuite je me mets à l'eau, je les contourne à la nage et je les prends à revers. Je progresserai lentement. Comptez trois quarts d'heure.

— Ça me va, répondit Grimaldi.

— Je vais avec toi, dit Chet.

— En quel honneur ? demanda Bolan.

— Je faisais partie de l'équipe de natation au lycée, à l'époque je faisais de la compétition. Je nage comme un poisson.

— C'est d'accord.

Bolan partit en direction des rochers. Chet ôta sa chemise et ses bottes et le suivit au petit trot.

— Voilà le plan, dit le Guerrier. On nage jusqu'au sous-marin le plus proche. On s'en empare et on coule l'autre. Après on vient chercher le restant de l'équipe et on file jusqu'au continent.

— C'est d'une simplicité biblique.

— D'habitude, ces sous-marins ont des équipages de quatre hommes qui se relaient par équipes de deux. Mais là, comme ils transportent des hommes et pas de la coke, ils doivent être plus nombreux.

— Nous en avons déjà tué vingt-sept, dit Chet, optimiste.

— C'est vrai, reconnut Bolan.

Chet fronça les sourcils.

— Mais au fait, s'ils sont arrivés en sous-marin, comment ont-ils amené leurs jeeps avec les mitrailleuses lourdes ?

— Je n'en sais rien. Bolan sourit froidement. Allons le leur demander.

Le Guerrier pénétra dans l'eau et se mit à nager lentement. Près de la plage, l'eau était chaude, mais elle se refroidissait rapidement quand on s'éloignait du rivage. Chet entra dans l'eau derrière lui. Bolan prit sa respiration et plongea dans les eaux profondes de la baie de Magdalena. Au bout d'une centaine de brasses, il entendit Chet haleter, le Guerrier continua d'avancer vers la première bouée. Chet le rejoignit au bout d'une minute et s'agrippa à la bouée. Ses longs cheveux cachaient son visage.

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit-il, à bout de souffle.

— Je ne m'inquiète pas, répondit Bolan. Tu vas y arriver ou tu vas te noyer. Si jamais tu dois te noyer, fais-le en silence, pense au reste de l'équipe.

— Fils de pute, murmura Chet.

Bolan donna un coup de reins et entama la seconde partie de leur voyage. Ses épaules et ses hanches lui faisaient mal. Il continuait pourtant à brasser l'eau, lentement, sans faire le moindre bruit. Il ne pouvait pas distinguer les sous-marins, mais au bout d'un temps qui lui sembla raisonnable, il obliqua vers le rivage pour les prendre à revers. Avec la marée montante, la houle commençait à grossir. Bolan se doutait que, dans ces conditions, avec la marée et le soleil qui se couchait, il pouvait très bien passer à côté des sous-marins ennemis. Il se retourna. Chet était cent mètres derrière. Il avait été obligé de s'arrêter et faisait la planche. Tout reposait sur Jack Grimaldi.

A ce moment, le pilote passa à l'action.

Bolan entendit le bruit d'une détonation en provenance de l'île. A cette distance, une AK-47 ne pouvait pas faire grand mal, même avec une lunette, mais le pilote essayait de détourner l'attention de leurs ennemis. A environ quatre cents mètres, il repéra les flammes des fusils anti-matériels des hommes d'équipage des deux sous-marins. Il se dirigea vers eux. Il accéléra le rythme tout en gardant la tête sous l'eau.

Le sous-marin le plus proche reposait sur l'eau comme une petite baleine. Deux hommes étaient agenouillés sur le pont faiblement incliné. L'un d'entre eux, muni de puissantes jumelles, dirigeait le tir. L'autre homme était armé d'un fusil anti-matériel Barrett M82A2 bullpump qui reposait sur son épaule, comme un bazooka. Les deux hommes concentraient leur attention sur le rivage. Arrivé à une trentaine de mètres, Bolan plongea. Le sous-marin n'avait qu'une hélice, ses dérives et son gouvernail étaient sous la ligne de flottaison. L'Exécuteur s'accrocha à tribord à une dérive en forme d'aileron. Il glissa le long de la coque en fibre de verre, un pistolet dans chaque main. Les deux hommes étaient tournés vers le rivage. Ils parlaient en espagnol. Bolan attendit une pause dans les tirs comme dans la conversation.

— Haut les mains !

Ils n'obéirent pas.

Le tireur se retourna, mais il avait quinze kilos de ferraille sur l'épaule et le combat rapproché n'est pas le point fort du Barrett. Le Guerrier lui colla trois balles dans la poitrine. L'homme s'écroula sur son fusil. Le guetteur jeta ses jumelles en hurlant sauvagement. Il dégaina son pistolet. Bolan l'arrêta de deux balles dans le cœur. L'homme tituba et tomba à l'eau. L'Exécuteur laissa tomber son arme et se hissa sur le pont. Il n'avait que quelques secondes avant que l'autre sous-marin n'intervienne. Il poussa le tireur à l'eau, s'empara du gigantesque fusil et le posa sur son épaule.

Les lentilles de la lunette étaient couvertes d'eau, mais il put quand même zoomer sur le second sous-marin. Il y avait la même équipe sur le pont. Ils avaient repéré Bolan et semblaient considérer ses activités d'un mauvais œil. Le Guerrier tira le premier. La crosse du fusil heurta son épaule, comme le coup de pied d'une mule. Son tir toucha le sniper, et le pont du sous-marin ainsi que le guetteur furent inondés de sang. Le sniper glissa dans l'eau d'un côté et son fusil de l'autre. Si le guetteur avait été un peu plus malin, il aurait aussitôt plongé. Au lieu de cela, il essaya de dégainer son arme. Le second tir de Bolan ricocha sur la coque en une gerbe d'étincelles, et traversa le visage du deuxième homme. A deux mètres de Bolan, une tête sortit d'une écoutille. L'homme brandissait un pistolet. Bolan essaya de l'ajuster

avec le gigantesque Barrett, mais il savait qu'il n'y arriverait pas. A tribord, le .357 de Chet résonna et le sommet du crâne de l'homme explosa comme une motte de gazon.

— Désolé, patron, je suis un peu en retard.

— Reste là et couvre-moi.

Chet sortit de l'eau et passa la tête par l'écoutille. Le Guerrier ajusta le submersible ennemi trente centimètres sous la ligne de flottaison. Il serra les dents et commença à envoyer des balles de .50 aussi vite qu'il pouvait. Il tira huit fois avant que le chargeur soit vide. Il jeta le chargeur vide et en prit un neuf sur le cadavre du sniper. Le sous-marin ennemi était en train de faire demi-tour. Bolan attendit un instant et recommença à tirer en visant sous la ligne de flottaison. Il vida le second chargeur, rechargea et recommença. Il avait l'impression de se faire piétiner par un cheval, mais il continua à tirer jusqu'à ce que le troisième chargeur soit vide. Le Barrett, surchauffé, fumait entre ses mains. La poupe du second sous-marin était criblée de trous par lesquels s'échappait de la fumée noire.

— Chet !

Bolan reposa le Barrett et prit son pistolet. Il criait pour couvrir les sifflements de ses oreilles.

— Chet !

— Ouais. J'ai eu un deuxième pourri.

La voix sortait de l'écoutille.

— Je descends, prévint l'Exécuteur. Je crois que l'autre sous-marin est...

Le submersible ennemi explosa au même instant comme un baril de poudre. Chet passa la tête par l'écoutille.

— C'était quoi, ça ? Une explosion secondaire ?

— Possible. Bolan fronça les sourcils. Mais je te parie qu'ils se sont sabordés.

— Nom de Dieu, ces mecs sont vraiment terrifiants.

Chet descendit. Bolan se releva et commença à agiter les bras en direction du rivage. Sur la plage, Grimaldi tira trois coups pour signaler sa position. Bolan suivit Chet à l'intérieur. Le premier marin que Chet avait descendu gisait en tas et répandait sa cervelle un peu partout. Il avait vaporisé la cervelle du second sur la coque bâbord. L'intérieur du sous-marin était étouffant et incroyablement exigu. Un homme de taille normale ne pouvait s'y tenir debout. Un long voyage aurait été mortel mais Bolan devait reconnaître que leurs ennemis étaient extrêmement motivés. Malgré cela, Bolan était persuadé que les deux sous-marins ne venaient pas de Colombie mais d'un endroit bien plus proche. Bolan compta une douzaine de fins matelas rangés contre la paroi bâbord. Chet lui indiqua une caisse étanche de la taille d'une grosse valise à côté du compartiment moteur.



— Un des gars que j'ai tués s'occupait de ce truc.

Bolan se dirigea vers la caisse. Les fermoirs étaient ouverts. Il souleva le couvercle et découvrit une vingtaine de kilos de C-4. Chet siffla.

— Mec, je crois qu'ils se sont vraiment sabordés.

Chet fit le tour du propriétaire et examina les commandes.

— Ça a l'air assez simple. Il y a un GPS pour la direction. Par contre il faudra que tu me guides pour accoster.

— O.K., dit Bolan, en route, allons chercher les autres.

*Sinaloa, Mexique.*

Bolan inspectait les lumières de Mazatlan avec une paire de jumelles. Ils avaient dû renoncer à retourner à Ciudad Constitution et Chet regrettait sa Lincoln. Mais il n'avait plus rien à attendre là-bas. Ils avaient quitté Bahia Magdalena et avaient mis le cap au sud, vers la pleine mer. Il leur avait fallu dix-huit heures pour contourner la péninsule de Baja et encore une vingtaine pour atteindre le continent. Le sous-marin avait été construit pour être discret, pas pour être confortable. L'épaule de Villaluz n'était pas cassée mais simplement démise. Quoi qu'il en soit, Ayala et lui souffraient le martyre. Bolan avait soigné le moignon de Qu mais il avait besoin d'un médecin au plus vite. Ils avaient nettoyé le sous-marin du mieux qu'ils pouvaient, mais entre les débris humains, la transpiration, le chien et la chaleur, ça sentait le fauve. Chet et le Guerrier s'étaient relayés à la barre.

Chet l'interpella de derrière les commandes :

— Tu veux qu'on accoste ?

Bolan inspectait les lumières de la ville.

Ils avaient cherché en vain des mouchards dans le sous-marin et respecté un silence radio. Mais la Bête les avait toujours retrouvés, malgré toutes leurs précautions. Mazatlan était peut-être la première station balnéaire du Mexique, c'était aussi un port très actif et un haut lieu de la contrebande. La Bête devait avoir des sbires sur place et ils avaient eu deux jours pour préparer le comité d'accueil pendant qu'ils nageaient à travers le Pacifique. Il y avait de fortes chances pour qu'ils soient attendus dans la perle touristique de la côte mexicaine.

— Ouais, on y va, dit Bolan. Jack, passe-moi le Barrett, le R.P.G, les roquettes et les munitions.

Si jamais ils tombaient dans un piège, que ce soit sur terre ou sur mer, Bolan avait l'intention de vendre chèrement sa peau.

— Boss, cria Chet, Qu essaye de dire quelque chose.

Bolan redescendit dans la puanteur du sous-marin. Qu s'agenouilla. Son moignon avait encore saigné à travers le nouveau pansement. Avec sa main valide il fit le signe universel pour montrer

qu'il voulait téléphoner. Il regarda Bolan, l'air interrogatif.

Bolan hocha la tête.

— De toute façon...

Chet se redressa.

— Tu vas le laisser téléphoner ?

— N'importe qui peut passer un coup de téléphone. Nous avons toujours scrupuleusement respecté le silence radio et ils nous ont toujours retrouvés. Autant essayer de trouver de l'aide. Si tu veux téléphoner, fais-le maintenant. Personne ne sait ce qui va se passer quand nous accosterons. D'ailleurs, je vais en faire autant.

Le Guerrier prit son téléphone et appela le Ranch. Il était un peu plus de 2 heures du matin sur la cote Est, pourtant Gadgets décrocha au milieu de la première sonnerie.

— Striker !

— Salut, l'ami.

— Il y a un paquet de monde qui attend de tes nouvelles. Moi le premier.

— Pour l'instant, je commande un narco sous-marin au large de Mazatlan.

— D'accord...

— Gadgets, les choses ont mal tourné.

— Jusqu'à quel point ?

— L'agent Smiley est morte.

Il y eut un silence

— Ça va faire l'effet d'un pet dans une église. La D.E.A est déjà en train d'essuyer la merde. Ça, c'est la cerise sur le gâteau.

— J.W. est mort.

Bolan pouvait presque entendre Herman réfléchir.

— La mafia chinoise ne va pas aimer ça du tout.

— Je sais. Fais des recherches sur une certaine Sarah Tsui. Elle est morte aussi, et ça va sans doute leur plaire encore moins.

— Est-ce que l'inspecteur est toujours en vie ?

— Il est dans un sale état mais il est toujours vivant. Nous ne sommes plus que quatre, plus un doberman.

Gadgets semblait abasourdi.

— Et à part ça, tu as d'autres bonnes nouvelles ?

— Ayala est toujours vivant, mais je ne sais pas s'il vaut le prix que nous l'avons payé.

Bolan inspira longuement l'air fétide.

— Nous avons été salement secoués. Je ne sais pas qui est la Bête, mais elle, elle sait comment nous trouver. On a tout essayé. On l'a joué à ma manière, à la manière de Villaluz et à la manière chinoise. Rien n'y a fait. On n'arrive pas à semer cette putain démoniaque. Pour l'instant, nous sommes à un demi-mile de la côte,

devant Mazatlan et je ne le sens pas.

Gadgets parla lentement

— On peut vous exfiltrer, Striker. On peut vous ramener à la maison.

— On n'arrête pas de me répéter : « Vous ne pouvez échapper à la Bête. » Malgré les précautions de Bree Smiley, elle nous a retrouvés à Tijuana. Elle nous a retrouvés au fin fond de la Laguna Salada. Elle nous a retrouvés sur une île à Baja. Que je sois damné si je laisse cette putain du Diable nous traquer jusqu'au Ranch.

La voix de Gadgets monta d'un cran.

— Tu ne crois pas à toutes ces sornettes sur la Bête ?

— Tout ce que je sais, l'ami, c'est que je n'arrive pas à m'en défaire. Et si je ne peux pas les semer, bordel, une chose est sûre, c'est que je ne vais pas les ramener avec moi à la maison.

— Raconte-moi ce que j'ai raté.

Bolan résuma les derniers événements en appuyant sur les points et les gens sur lesquels il voulait des informations.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda l'informaticien.

— Puisque je ne peux pas la semer, il va falloir que je remonte la chaîne alimentaire et que je la débusque.

— De quoi as-tu besoin ?

— Des armes, des armes et du matériel. Il me faut un paquet d'armes dans plusieurs planques.

— Tu veux que j'appelle du renfort ? demanda Gadgets. Je peux mobiliser en quarante-huit heures.

Compte tenu de la situation, Bolan savait que les hommes du Ranch rappliqueraient, avec ou sans sa permission, et rameraient la moitié du Mexique.

— Non. Je ne veux pas impliquer davantage le Ranch ni ses hommes. Si je me fais descendre, ils viendront finir le boulot. La Bête doit tomber, d'une manière ou d'une autre. Pour l'instant, je vais me débrouiller avec ce que j'ai.

— D'accord. Hal n'aimera pas ça. Le Président n'aimera pas ça. Je n'aime pas ça. Mais c'est ton affaire.

— Ouais, c'est mon affaire.

— Je veux que tu gardes une chose en tête.

— Quoi ?

— Tu prends contact avec moi chaque fois que tu peux. Si je suis sans nouvelles pendant une semaine, j'avertis tout le monde et je leur refille le bébé. Ils sauveront ton cul ou ils te vengeront.

— Ça marche, dit Bolan. Donc, j'ai besoin de matériel à Mazatlán, et il me le faut pour hier.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je me suis laissé bercer par le son de ta voix ?

Fatigué, Bolan sourit.

— Avec mes gars, nous allons accoster. Si jamais nous arrivons à quitter la plage vivants, nous chercherons un abri. Je te rappelle à ce moment.

— Bien reçu, Striker.

— Terminé.

Bolan coupa son téléphone. Chet, Qu et Villaluz parlaient toujours à leurs correspondants. Highlander ressemblait à une serpillière mais il secoua la queue plein d'espoir en regardant Bolan lorsque celui-ci s'adressa à Chet.

— Quand tu auras fini, on y va. Je me mets en haut pour te diriger.

— Bien reçu, patron.

Bolan se tourna vers Highlander.

— Tu viens faire un tour ?

Le chien bondit à travers l'écoutille comme un diable sortant de sa boîte. Bolan le suivit. Le chien se tenait à la proue, le corps tendu vers la terre ferme, comme un chien d'arrêt.

— A tribord toute, monsieur Brashear, ordonna Bolan.

Il prit ses jumelles.

— En avant toute.

## CHAPITRE XII

### *Centre de vacances de Playa Vista, Mazatlan*

Bolan leva la tête en entendant une série de coups à la porte. Ils respectaient un certain rythme sans pour autant ressembler à du morse. Qu les reconnut et tendit l'oreille. Il regarda Bolan avec impatience.

Toute l'équipe avait passé les trois derniers jours à se refaire une santé en attendant l'Armageddon. Celui-ci ne s'était pas produit.

Bolan fit signe à Qu d'aller ouvrir. Il allait enfin savoir qui le Chinois avait appelé trois jours plus tôt.

L'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte mesurait un mètre quatre-vingts et était taillé comme un nageur olympique. Il portait un costume sur mesure de Saville Row en laine tropicale qui lui allait à la perfection. Il était coiffé comme Superman, y compris l'accroche-cœur sur le front. Il donnait l'impression de promener sur le monde un regard plein de mépris. Il fixa un moment son attention sur le moignon de Qu. Les deux hommes échangèrent quelques mots en cantonais. Qu était extrêmement respectueux.

Qu et ses hommes n'étaient que les soutiers de la mafia chinoise au Mexique. Le nouveau venu était un assassin des Triades de Hong Kong, un authentique tueur au sang froid. Il fit un signe imperceptible en direction de Qu. Ce dernier se tourna vers l'Américain et prononça le seul mot d'Anglais qu'il connaissait pour les présenter.

— *Mister Zhong Fangyu.*

Zong tourna son regard de faucon sur Bolan.

— Ainsi vous êtes Mister Cooper.

Bolan se dit que Zhong avait appris à parler anglais en écoutant les radios américaines.

— Oui. Voici M. Brashear, et...

L'homme examina Chet avec un mépris évident.

— Il ne m'inspire aucune confiance.

Chet se redressa.

— Quoi !

Zhong ignore l'interruption.

Sarah Tsui était morte. Bolan se doutait que les sentiments de Qu l'avaient conduit à faire de Chet un portrait peu flatteur. Il se doutait aussi qu'il avait été traité un peu mieux. Malgré son apparente indifférence, Zhong était en train de jauger Bolan. Le tueur et le Guerrier s'affrontèrent du regard.

— Miss Tsui appartenait à une excellente famille de Hong Kong, dit Zhong.

Bolan acquiesça.

— C'était une grande dame.

Zhong approuva d'un imperceptible signe de tête.

— Mister Wang était lui aussi quelqu'un d'important au Mexique.

— Il est mort en brave. Son courage nous manque.

Zhong fit un autre signe imperceptible pour signifier son approbation.

— Il faut maintenant apurer les comptes. J'exige que vous me disiez tout ce que vous savez sur la situation actuelle.

Chet aboya.

— Vous exigez... Mais à quel titre...

— Si je ne m'abuse, vous avez été engagé en tant que garde du corps... ?

Il laissa la question planer, d'un air accusateur.

— Et vous avez échoué dans votre mission.

Un éclair de colère passa dans les yeux de Chet. Ses lèvres se déformèrent en un rictus assassin.

— C'est vrai, espèce de fils de pute...

Zhong Fangyu reporta toute son attention sur Chet et l'interrompit.

— Pouvez-vous répéter ce que vous venez de dire ?

Chet sourit.

— Il vaudrait mieux pas, l'avertit Bolan.

Chet s'avança, la mâchoire en avant, l'air moqueur.

— Je ne sais pas pour qui tu te prends, Jacky Chan de mes deux, mais...

Le poing gauche de Chet jaillit de nulle part, rapide comme une fusée. C'était un coup imparable, porté par des réflexes de combattant. Un clignement de paupières et vous le ratiez.

Zhong saisit le poing de Chet avant qu'il n'atteigne sa mâchoire.

Surpris, Chet vacilla.

— Comment...

Zhong adressa à Chet un fin sourire et leva les sourcils avec amusement.

— Vous êtes rapide.

Zhong serra les doigts.

Chet hurla de douleur et tomba à genoux. Les doigts de Zhong s'étaient refermés sur le poignet de son adversaire. Il les enfonçait dans le poignet de Chet et jouait avec ses nerfs et ses tendons comme avec les cordes d'une guitare. La main de Chet tremblait comme un moineau épileptique. Zhong s'adressa à lui comme on parle à un enfant turbulent et indiscipliné.

— Répète après moi... Mister Fangyu.

— Mister Fangyu... Mister Fangyu, hurla Chet. C'est bon maintenant.

— Bien.

Zhong recula légèrement.

— Maintenant répète après moi : Oncle Fangyu.

Un flot d'injures sortit de la bouche de Chet. Mais il ne prononça pas le mot oncle. Sa main avait viré au violet.

Bolan intervint calmement.

— Ça suffit.

Grimaldi vint se placer à ses côtés. Highlander montra les crocs et se mit à grogner.

Zhong reporta son attention sur Bolan sans cesser de serrer. Soudain il relâcha le poignet de Chet.

— Je vous retrouverai au bar dans trente minutes.

Puis il pivota et s'éloigna, suivi de Qu.

Chet massait son poignet endolori.

— Qu'est-ce que c'est que ce Bruce Lee de mes deux...

Bolan soupira.

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même...

Chet lui jeta un regard noir.

— O.K., mais le coup du garde du corps, c'était vraiment de trop.

— Ce type est un véritable crotale, Chet. Il a laissé tomber parce qu'il attend quelque chose de moi.

Il tendit la main et aida Chet à se relever.

— La prochaine fois que tu dois te battre avec lui, tue-le.

— Ouais, j'ai compris.

Il essayait sans succès de refermer sa main.

— En fait, reprit Chet, Qu n'est pas le seul à avoir appelé des renforts.

— Ah bon ?

— Ah oui.

Chet prit son téléphone et composa un numéro de sa main tremblante.

— Allô. Tu es encore en ville ?

Bolan distinguait une voix de femme, mais il ne comprenait pas ce qu'elle disait.

— Parfait, parfait. Je te rejoins au bar dans dix minutes. Si jamais tu croises un sosie chinois de Clark Kent, ne t'approche pas de lui. Pour le moment.

Chet éclata de rire.

— C'est ça.

Il éteignit son téléphone.

— Qui as-tu trouvé ?

— J'ai récupéré Terrell et Libby.

— Ce sont des employés de ton agence de détectives privés ?

— Ouais. J'ai rencontré Terrell en Iraq. C'était le tireur d'élite de

mon groupe. Il est capable de toucher le cul d'une fourmi à cinq cents mètres. Il peut soulever un camion. Je lui ai dégotté un job à l'agence. Mais lui n'a pas démissionné.

— Et Libby ?

Chet sourit.

— Libby est une fille assez remarquable. Elle a été cascadeuse, chasseuse de prime, détective privé au service de l'agence et elle est officier de réserve au LAPD.

— Ça m'a tout l'air d'être une grande fille, dit Bolan. Mais nous avons besoin de combattants. Il me faudrait plutôt dix gars comme ton Terrell.

— Elle parle allemand. Je me suis dit que ça pourrait être utile. En plus c'est la seconde personne qui a répondu présente quand j'ai appelé à L.A.

Grimaldi laissa parler sa libido.

— J'ai hâte de rencontrer cette Miss Libby.

— Toi, tu restes ici avec Israël pour surveiller Ayala. Je vais aller voir ce que donnent nos nouvelles recrues. Et ce qu'on peut tirer de ce Zhong.

Grimaldi avait l'air déçu.

Bolan l'ignora. Son pilote préféré aurait d'autres occasions de jouer de son charme.

— Chet, on se bouge.

Gadgets leur avait fait parvenir du matériel. Bolan rangea son Beretta 93-R dans un holster fixé dans son dos et prit deux chargeurs supplémentaires. Il se tourna vers Highlander.

— Toi, tu restes là.

Highlander regarda Ayala et s'assit devant la porte.

— Bon garçon.

Bolan fit un signe à Chet et ils sortirent du bungalow.

— Tes amis, on peut leur faire confiance ?

— Bordel ! Terrell a été décoré du Distinguished Service Cross en Iraq. On se connaît depuis la maternelle, répondit Chet.

— Et Libby ?

— Pour faire court, disons qu'à part ce trou-du-cul de Zhong Fangyu et toi, c'est la troisième personne que je ne voudrais pas avoir comme ennemi. C'est une femme dans un monde d'hommes et elle se bat comme un homme. Je l'ai souvent vue sécher des mecs pour le compte. En plus, pendant nos enquêtes, elle était capable de s'infiltrer dans des endroits où les hommes ne pouvaient pas aller.

— Quoi d'autre ?

— Elle peut hypnotiser les gens.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je l'ai déjà vue faire. Tu veux faire parler quelqu'un,



elle s'en occupe.

— Cette Libby me plaît déjà.

D'après le portrait qu'en faisait Chet, elle possédait tout un tas de compétences qui seraient utiles dans leur lutte contre les kamikazes de Satan.

— Il y a eu quelque chose entre vous ?

— Non, reconnut Chet, à regret.

Ils traversèrent la plage en direction du bar. Playa Vista était un ensemble de bungalows au nord de Mazatlan, célèbre pour son calme et son intimité. Les bungalows avaient tous un ponton privé pour les bateaux de plaisance. Ils avaient caché le sous-marin des narcos en dessous du leur. Les installations du centre, un bar, un restaurant et une salle de gym se trouvaient à deux cent cinquante mètres de là. Bolan pénétra dans le bar. C'était l'été et les affaires marchaient bien.

Malgré la foule, il repéra immédiatement les amis de Chet. Il faut dire que Terrell était difficile à rater. C'était le seul Noir au crâne rasé, bâti comme un pilier de rugby, dans tout l'établissement. Il se tenait à une extrémité du bar, vêtu d'un short et d'une chemise hawaïenne XXXL. Il arborait un sourire triomphant en parlant à deux minettes en Bikini et en sarong qui buvaient ses paroles.

Il y avait aussi un paquet de nanas en maillot de bain qui paraient au bar. Malgré cela, Bolan repéra Libby immédiatement.

Elle était grande et dégingandée. Elle n'était pas dépourvue de charme mais son corps était sculpté par la pratique de la musculation. Elle était attirante sans être vraiment belle. Son nez et son menton étaient un peu trop forts, mais elle avait des lèvres pulpeuses et de grands yeux verts adoucissaient son visage. Ses cheveux roux étaient coupés au carré. Bolan se dit qu'au boulot elle devait mettre une perruque. Elle portait une chemise d'homme, du même vert que ses yeux, dont elle avait remonté les manches. Bolan était certain qu'elle était armée.

L'Exécuteur remarqua que Terrell et Libby s'étaient placés de manière à pouvoir surveiller tous les deux la porte du bar.

Terrell aperçut Chet et planta les deux minettes sur place.

— Chet !

Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre comme deux frères.

— Terrell, je te présente Coop. Cooper, voici Terrell Smallhouse.

La main de Bolan disparut dans celle de Terrell.

— Les amis de Chet sont mes amis.

Chet se renfroga.

— Je n'ai jamais dit que nous étions amis.

Terrell éclata de rire.

— Peu importe, si quelqu'un est capable de vaincre Chet, je

préfère qu'il soit mon ami.

— Je n'ai pas dit non plus qu'il m'avait battu, protesta Chet. Ses yeux s'assombrirent. C'est ce fils de pute de Captain Kung Fu qui m'a fait ça.

Terrell s'esclaffa de plus belle.

Bolan récupéra sa main.

— Vous devez être le sniper le plus jovial que j'aie jamais rencontré.

— Je ne suis pas un sniper. Je suis un tireur d'élite.

Terrell leva un doigt énorme pour souligner son propos.

— Et il y a une différence, ajouta-t-il.

— C'est reparti, soupira Chet.

— Tu vois, les snipers se roulent dans la boue, se planquent dans les coins, ce sont des vermines avec un fusil. Smallhouse pointa son doigt vers la poitrine de Bolan, au dernier moment il interrompit son geste et se désigna du pouce en rigolant.

— Les véritables tireurs d'élite se battent au grand jour pour protéger leurs copains.

Bolan était habitué à ces deux rôles.

— Que Dieu les protège, tous autant qu'ils sont.

— Amen, conclut Smallhouse.

Libby vint se joindre à cet océan de testostérone. Elle faisait un bon mètre soixante-quinze.

— Coop ? dit Chet, je te présente Libby Oderkirk.

La jeune femme dévisagea Bolan, visiblement intriguée.

— Chet prétend que tu es l'homme de la situation.

Un sourire narquois s'afficha sur son visage.

— C'est vrai ce qu'il raconte, toute cette merde de satanistes ?

— Qu'est-ce que tu sais au juste ? demanda Bolan.

— Ce que j'en ai vu au cinéma.

— *L'Exorciste ? La Malédiction ? La course contre l'enfer ?* Tu as vu tout ça ?

— Il m'arrive d'aller au cinéma.

— Eh bien, c'est un peu tout ça à la fois.

Oderkirk se tourna vers Chet et lui dit froidement :

— Merci pour ton invitation.

Son pote secoua la tête avec insouciance.

— On s'en fout de toutes leurs simagrées vaudous. Un bon trois-O-huit saura les mettre au pas.

Le .308 était l'arme des tireurs d'élite de l'armée américaine.

Oderkirk l'interrompt.

— Terrell et moi, on a un permis de port d'arme pour le Mexique. Mais nous allons avoir besoin de quelque chose de plus puissant que des armes de poing.

Smalhouse approuva.

— Ça, c'est sûr.

— Passez votre commande. Je peux vous dégouter tout ce que vous voulez. Armes, protections, matériels divers. Je sais que vous êtes là par amitié pour Chet, mais quel que soit votre salaire, je le triple, plus les primes.

Le sourire de Libby éclaira tout le bar.

— Merci pour ton invitation, Chet !

— Ce qu'il faut, maintenant, c'est que vous vous planquiez pour nous couvrir. On attend Captain Kung Fu d'un instant à l'autre. S'il est aussi bon que je le pense, il vous repérera immédiatement malgré la foule. Je préfère qu'il ne vous repère pas. On ne sait jamais.

— Ça marche.

Smallhouse et Oderkirk regagnèrent leur poste. Chet et Bolan s'assirent à une table au milieu du bar et commandèrent des bières. Zhong arriva, pile à l'heure. Il avait troqué son luxueux costume contre une chemisette en batik noire et un bermuda en lin d'un blanc immaculé. Ainsi vêtu, il en imposait encore plus. Il portait un attaché-case de cuir noir.

— Ce fils de pute ressemble vraiment à Superman, version Shangaï, murmura Chet.

Zhong traversa la salle et s'assit à leur table. Il appela la serveuse et, avec un sourire affable, lui commanda un French 75 au champagne. Puis, reprenant son rôle de Bouddha impénétrable, il se tourna vers Bolan. Il ignorait complètement la présence de Chet.

Le Guerrier n'avait aucune raison de ne pas jouer franc jeu. Tout en gardant pour lui certains détails, il lui raconta ce qui s'était passé à Tijuana et à Mexicali, les événements dramatiques dans l'île, jusqu'à leur voyage en sous-marin. Zhong le laissa parler, le regard dans le vide, sans lui poser aucune question.

Quand Bolan eut terminé, il dit simplement :

— A quelques détails près, votre récit confirme celui de Qu.

— Deux combattants verront toujours les choses différemment. Qu est un homme de valeur.

Zhong sembla apprécier la sagesse du Guerrier.

— C'est pourquoi je suis tenté de vous croire, malgré les aspects les plus incroyables de votre récit. Pour le moment.

Zhong semblait obsédé par la qualité de son anglais.

Chet ne s'en laissa pas conter.

— Tenté de nous croire... pour le moment... Ces mecs roulent pour Satan, et tu ferais mieux de t'y faire.

Zhong abandonna un instant son rôle quand la serveuse lui apporta sa consommation. Il la remercia d'un sourire et elle repartit, littéralement subjuguée. Le French 75 était la boisson la plus chère

que vous pouviez commander dans ce bar. Zhong ignore son verre et fit un signe à Chet pour lui signifier son désaccord.

— Je ne crois pas aux mythes chrétiens. Pour moi, il n'y a rien dans cette affaire qui présente le moindre intérêt.

Chet se renfroigna.

Zhong l'ignore.

Bolan but une gorgée de bière.

— Ce que vous croyez n'a aucune importance. Eux, ils y croient et c'est un élément important de leur motivation.

Zhong digéra la remarque.

— Je dois reconnaître que cette façon de voir les choses peut présenter quelques avantages.

Bolan leva son verre.

— Vous parlez anglais à la perfection.

L'espace d'une seconde, un sourire de contentement raya le visage de Zhong. Il le réprima aussitôt.

— Merci.

Il ouvrit son attaché-case et posa une hachette sur la table. C'était un outil tout simple. La cognée était peinte en noir. Le tranchant était d'un gris mat et le manche était fait d'une simple branche d'hickory. Elle ressemblait davantage à un outil forgé par un artisan qu'à un objet industriel. Comme les étoiles de Ninja ou les fusils à canon scié de la mafia sicilienne, c'était l'arme traditionnelle des tueurs chinois depuis la nuit des temps.

— Ainsi que je l'ai déjà dit, Juan-Waldemar Wang et Miss Tsui étaient des gens importants. Je dois trancher la tête de ceux qui sont responsables de leur mort avec cet objet.

— C'est cool, dit Bolan.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Mais jusqu'à nouvel ordre, c'est moi qui donne les ordres.

Zhong ne réagit pas.

— Inacceptable.

— Alors nous serons des adversaires tout en poursuivant le même but. Je vous souhaite bonne chance. Mais si jamais vous vous mettez en travers de mon enquête, je vous tue. Zhong regarda Bolan calmement.

— J'aime votre naïveté.

— C'est moi qui commande. Si je dis de faire quelque chose, tu le fais. Si je t'ordonne de surveiller le prisonnier, tu te transformes en baby-sitter. C'est compris ?

— D'accord. Mais quand nous aurons trouvé les responsables, je me réserve le droit de les tuer à ma manière.

— Si tu veux, mais ça ne change rien au reste.

— C'est noté.

Zhong sirota son verre.

— J'ai bien peur de ne pas savoir grand-chose qui ferait avancer notre enquête. A votre avis, que vont faire nos ennemis ?

Bolan avait bien réfléchi à cette question.

— S'ils savent où nous sommes, et je pense qu'ils le savent, ils ont eu trois jours pour s'organiser. Qu t'a engagé et, de notre côté, nous avons recruté deux nouveaux membres pour notre équipe...

— J'avais remarqué.

— Je ne sais pas ce qui va se passer mais ça va se passer bientôt.

— D'après votre récit, chacune de leurs attaques a été plus violente que la précédente. Croyez-vous qu'ils vont continuer à attaquer en force ?

— C'est ce qu'ils font depuis le début. A chaque fois l'attaque est plus violente et plus sauvage. Et malgré nos pertes, à chaque fois on leur a botté le cul. Et notre dernier prisonnier est toujours en vie.

— Que croyez-vous qu'ils vont faire ? Quelle sera leur prochaine ruse ?

Bolan se recula sur sa chaise.

— Eh bien, cette fois, plutôt qu'un régiment de junky, j'enverrais quelqu'un dans ton genre.

Zhong releva ses lunettes noires. Son sourire ressemblait à une lame de couteau.

## CHAPITRE XIII

Zhong fixait intensément Ayala qui se recroquevillait sous son regard perçant.

L'homme de main des Triades était venu avec un médecin chinois qui transportait deux valises de matériel médical. Le toubib avait soigné l'avant-bras du sniper. Bolan, qui avait brisé ce bras lui-même, ne croyait pas possible de remettre les os en place sans un bon paquet de broches et d'agrafes. Mais le toubib avait réduit la fracture, mis le bras dans une attelle et promis que le sniper en récupérerait l'usage avec le temps. L'épaule démise de Villaluz était dans un sale état mais le docteur avait déjà vu bien pire. Il avait remis l'épaule en place, l'avait massée et avait conseillé à l'inspecteur d'y aller doucement pendant une semaine ou deux. Il avait suturé le moignon de Qu qui arborait maintenant une coque de protection qui devait être faite avec les tripes de quelque animal en voie de disparition.

Le toubib s'était occupé de tous et de chacun, massant les entorses et les ecchymoses.

Ils étaient tous à peu près retapés, même les plus amochés d'entre eux.

Ils attendaient l'Armageddon.

— Je peux le faire parler, suggéra Zhong.

Il avait planté sa hachette dans la planche à découper de la cuisine et l'avait laissée en évidence. Ayala la regardait avec effroi.

— Je suis persuadé que tu y arriverais, dit Bolan. Mais qu'est-ce que tu lui ferais avouer ? Ce que je veux savoir ? Ou ce qu'il croit que je veux savoir ?

— Telle est la question.

Bolan se dirigea vers la cuisine où Oderkirk préparait du café mexicain. Elle était en train de râper des noix de muscade.

— Tu crois que tu pourrais l'hypnotiser ?

— Ayala ? Elle fit la moue. C'est un sniper.

— Ça le rend moins sensible ?

— Non, ça signifie qu'il est habitué à concentrer son attention sur un point, ce qui le place en tête de la classe.

— Et ?

— Il est membre d'une secte, il doit donc être influençable. Il est sous calmants, aussi ça aide toujours. Il est effrayé, et les gens qui ont peur ont toujours une certaine propension à vider leur sac.

Bolan hocha la tête.

— Donc, tu peux y aller.

— Oui, mais il y a un os.

Oderkirk lui jeta un regard vaguement ironique.

— Est-ce que tu peux deviner quel est le problème ?

— Nous sommes ses ennemis. Nous sommes responsables de la merde dans laquelle il se trouve. Et tu ne peux pas hypnotiser quelqu'un contre sa volonté.

— Allons, fais marcher ta cervelle, Cooper.

Elle sourit.

— Il va falloir trouver autre chose.

— La douleur, suggéra Bolan.

Les grands yeux verts d'Oderkirk flamboyèrent.

— Si on laisse Zhong le travailler au corps, ça ne va pas l'aider à se relaxer, ni à se concentrer, dit-elle.

— Je suis d'accord. Mais est-ce que l'hypnose ne peut pas aider à supporter la douleur ?

Oderkirk acquiesça, pensive.

— Ouais. Pas toujours, mais dans certaines situations ça peut aider à la contenir.

— Bien. Notre homme souffre le martyre, malgré les calmants.

Bolan désigna le café que la jeune femme était en train de préparer.

— Tu lui apportes une tasse de café, tu forces sur le Kahlua, et tu lui suggères que tu peux l'aider à moins souffrir s'il se laisse faire.

— Le coup de l'instinct maternel, c'est pas mal.

— J'appellerais ça plutôt le syndrome de Stockholm, mais ça revient au même. Sors-lui le grand jeu.

Oderkirk acheva de préparer les tasses.

— J'en fais mon affaire.

Elle prit quelques notes sur un calepin et se dirigea vers le salon. Ayala était assis sur le canapé, sous l'étroite surveillance de Highlander et du tueur des Triades. Elle les fit sortir tous les deux et tendit la tasse de café fumante à Ayala. Elle passa la main sur son front et le dévisagea de ses grands yeux verts avec une immense sympathie. Elle lui murmurait en espagnol de sa voix compatissante. Ayala était un guerrier et un tueur, mais il était mentalement, physiquement et émotionnellement au bout du rouleau. Il y a des choses que seule une jolie femme peut obtenir. Bolan réprima un sourire quand il vit le caporal Ayala fondre en larmes.

Il fut obligé de se cacher quand Oderkirk se mit à pleurer avec lui. Elle était vraiment bonne. Il parla dans son talkie-walkie. Terrell Smallhouse se trouvait sur le toit avec un énorme flingue. Grimaldi et l'inspecteur surveillaient respectivement l'avant et l'arrière du bungalow.

— Restez sur vos gardes, Libby tente un truc sur le prisonnier.

Les guetteurs répondirent tous par l'affirmative.

Highlander fixait Bolan et semblait s'interroger sur les activités des

humains qui l'entouraient. Bolan prit un peu de viande hachée dans un tacos entamé. Il en fit une boulette.

— Assis.

Highlander s'assit.

— Couché.

Highlander s'allongea.

— Sage.

Highlander se coucha sur le flanc, sans jamais quitter la viande des yeux.

— Assis.

Highlander se redressa.

— Doucement...

Très lentement, Bolan posa la boulette de viande sur le museau du chien. Le chien salivait et louchait.

— Chope !

Le chien fit un brusque mouvement et attrapa la boulette au vol.

— Bon chien, dit Bolan.

L'animal se mit sur le dos et ferma les yeux quand Bolan commença à lui caresser la poitrine.

Dans le living-room, le murmure continua encore cinq bonnes minutes. Puis il entendit la voix d'Oderkirk qui l'appelait doucement.

— Cooper ?

Bolan entra dans le living et tendit une autre tasse de café à Ayala. Il avait sifflé la première. Le sniper était sous l'influence des calmants, de l'alcool et d'une large dose de charme féminin. Il semblait prêt à se mettre à table. Oderkirk avait éteint les lumières et allumé des bougies. Zhong et Chet se tenaient dans l'ombre, derrière Ayala. La jeune femme s'adressa à Bolan.

— Je voudrais faire quelque chose pour soulager les souffrances de ce jeune homme.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, approuva Bolan, aussi longtemps qu'il ne me pose pas de problème.

Oderkirk prit une pièce de cinquante cents, brillante comme un miroir. Elle la faisait circuler entre les doigts de sa main gauche comme un véritable prestidigitateur. Les yeux rougis d'Ayala suivaient le mouvement de la pièce. Soudain, Oderkirk bloqua la piécette entre le pouce, l'index et le majeur. Elle la plaça à une cinquantaine de centimètres des yeux d'Ayala pour l'obliger à concentrer son attention. Elle lui parlait en espagnol, tellement doucement que Bolan ne pouvait saisir le sens de ses paroles. Il en devinait juste la teneur.

Libby utilisait une technique classique de suggestion visuelle. La distance de la pièce était calculée pour provoquer le maximum de fatigue oculaire pendant que sa voix aidait l'homme à se détendre. Lentement, elle commença à faire pivoter la pièce entre ses doigts, au



rythme de ses paroles. Sa voix, le lent mouvement de rotation de la pièce de monnaie étaient aussi réguliers qu'un métronome.

Ayala battit des paupières. Oderkirk prononça quelques mots et tout son corps se détendit. A l'autre bout de la pièce, Chet leva son pouce en signe de victoire. Zhong observait le processus avec intérêt. La pièce tournait toujours.

Oderkirk murmura :

— Comment va ton bras ?

Les paupières d'Ayala s'agitèrent.

— Mieux, merci.

— Le docteur dit que tu récupères rapidement. Tu souffriras beaucoup moins quand tu te réveilleras.

— Merci.

— Je veux que tu te relaxes. Ta douleur et tes peurs s'effacent. Je veux que tu fermes les yeux et que tu te détendes complètement.

Les yeux d'Ayala se fermèrent et son corps devint flasque.

Oderkirk se tourna vers Bolan et lui tendit un papier en silence. « Il est prêt. » Bolan approuva d'un signe de tête.

La voix de la femme était apaisante.

— Quand je prononcerai le mot orange, tu te réveilleras; frais et dispos. C'est compris ?

Ayala parlait lentement mais distinctement.

— Oui.

— Tu as l'air inquiet. Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider ?

— Non.

— Est-ce que tu as peur ?

— Oui.

— Je peux t'aider ?

— Non. Ayala se mit à trembler. Elle arrive.

— Est-ce que tu souhaites partir d'ici ?

— Cela ne servirait à rien. Elle arrive. Elle vient nous prendre, tous.

— Qui arrive ?

— Elle.

Ayala tremblait.

— Elle ?

Ayala fut agité de soubresauts. Oderkirk interrogea Bolan du regard. Le sommeil hypnotique, même profond, reste fragile. On ne peut pas faire dire aux gens des choses qu'ils souhaitent cacher. Et si on leur donne un ordre contraire à leurs désirs, ils se réveillent. Une fois de plus, le temps leur manquait et ils n'avaient rien à perdre. Bolan plaça ses mains sur les côtés de son crâne pour imiter des cornes. Elle acquiesça et se retourna vers Ayala.

— Elle, tu veux dire la Bête ?

— *La Bestia*. Elle...

Ayala fut pris de violentes convulsions.

Libby semblait effrayée.

— Mon Dieu !

Bolan se rapprocha.

— C'est normal ?

— Non.

Elle mit sa main sur l'épaule d'Ayala.

— Il me faut des coussins pour protéger sa tête. Je ne veux pas qu'il se blesse.

— Réveille-le, ordonna Bolan.

— Ayala !

Chet et Zhong essayaient de le maîtriser.

La voix de Bolan retentit dans la pièce. Aussi impérieuse que celle d'un sergent de l'armée mexicaine.

— *Corporal Ayala, atencion !*

Oderkirk hurla en voyant Ayala se redresser brusquement. Instinctivement, Chet et Zhong reculèrent. La tête d'Ayala pivota. Son cou se tordit en direction de Bolan. A la lueur des bougies, les yeux du sniper étaient aussi noirs que ceux d'un requin. Il fixait Bolan sans aucune expression. Soudain son visage se déforma en un sourire dément. La voix d'Ayala baissa d'une octave. Il s'exprimait dans un anglais parfait, sans le moindre accent.

— Le caporal Ayala n'est plus parmi nous.

Oderkirk hurla et s'éloigna du canapé. Zhong écarquilla les yeux. Highlander se mit à grogner. Chet dégaina son Magnum.

— Nom de Dieu de fils de pute !

Zhong s'était instinctivement mis en position de défense, les doigts repliés comme les griffes d'un tigre. Bolan avait sorti son Beretta et visait le visage d'Ayala. Un frisson parcourut l'échine de Bolan quand il fixa les yeux vides d'Ayala par-dessus la mire de son arme.

Le caporal Ayala n'était plus lui-même.

Bolan régla son arme sur courtes rafales. Le bruit du levier résonna dans toute la pièce.

— Qui es-tu ?

Le sourire d'Ayala se transforma en un rictus absurde. Cette grimace macabre déformait tout son visage et les tendons de son cou étaient tendus comme des cordes de guitare.

— Tu as dit mon Nom.

Bolan frissonna.

— Je suis en route.

Bolan regarda Oderkirk. Elle s'était réfugiée au fond de la pièce et tenait à la main un automatique Jéricho 94I. Le viseur laser faisait une tache rouge sur le cœur d'Ayala.

— Libby ?

Oderkirk était complètement paniquée.

— Mon Dieu...

— Peux pas vous aider, psalmodia la chose sur le canapé.

— Il ne manquait plus que ça ! dit Chet.

Les yeux écarquillés, il pointa son .357 sur le crâne d'Ayala.

— Boss, un seul mot, et je lui explose la tête à ce vampire.

Bolan leva la main.

— Range ça.

Zhong fila dans la cuisine et revint avec sa hachette.

— Laissez-moi faire.

— Range-moi ça toi aussi.

Bolan fit un effort et réussit à rester impassible. Il fixa le regard mort de la chose sur le canapé, sans ciller. Il avait déjà assisté, que ce soit aux Caraïbes ou en Asie, à des cas de transe et de possession démoniaque. La plupart pouvaient s'expliquer logiquement. Seuls quelques-uns restaient inexplicables. Par contre, dialoguer avec l'au-delà, comme dans L'Exorciste, c'était nouveau, même pour lui. Et la guerre sans fin qu'il menait contre les forces du mal ne datait pas d'hier. Et s'il touchait là aux racines du mal ?

Ce qui devait arriver arriverait.

La voix de Smallhouse retentit dans le talkie-walkie.

— C'est quoi ce bordel, Cooper ? J'ai entendu Libby hurler.

— Reste où tu es. Je contrôle la situation.

Terrell ne s'en laissa pas compter.

— Lib ? Tout va bien ?

Oderkirk revint sur terre et prit sa radio.

— Je vais bien, ne bouge pas, mec.

— Bien reçu.

Smallhouse n'avait pas l'air convaincu mais il éteignit son talkie-walkie.

Bolan dévisageait toujours Ayala. Le caporal n'avait pas cligné une seule fois des yeux depuis qu'il était possédé. Bolan non plus, et ses yeux étaient brûlants.

— Tu veux Ayala ?

— Il m'appartient déjà.

— Alors pourquoi ne viens-tu pas le chercher ?

— Je suis déjà là.

— Et si je laissais Mister Zhong s'occuper de vous deux ?

Zhong avança et brandit sa hache devant les yeux de Satan.

— Je vais commencer par te couper les orteils, espèce de démon.

Le sourire d'Ayala se déforma, prenant un nouvel angle improbable. On aurait dit la poupée d'un ventriloque sur le point de perdre sa mâchoire.

— Vous allez tous mourir. Vous allez tous brûler. Vous allez me rejoindre, tous.

Chet tremblait.

— Coop... ?

Smallhouse murmura dans la radio.

— Je ne sais pas ce que vous foutez, Coop, mais j'ai vu du mouvement dans les arbres.

Bolan se redressa, aussi vif qu'un serpent. Il assomma Ayala d'un coup de crosse de Beretta entre les yeux. Le type s'écroula. Satan avait quitté son corps. Bolan rengaina son arme.

— Chet, ligote-le !

Bolan s'empara d'un SCAR-H semblable à celui qu'il avait utilisé à Tijuana et passa une cartouchière autour de sa poitrine. Il prit sa radio.

— Ils arrivent.

## CHAPITRE XIV

— Mais qu'est-ce qu'ils attendent ? demanda Chet.

Bolan remarqua que plus Chet était inquiet et plus son accent était prononcé. Ils avaient passé les quatre dernières heures à attendre un assaut et la tension de Chet était palpable. Il était presque 4 heures du matin. Bolan se tenait près de la porte arrière, en face de la forêt. Il haussa les épaules. Le bungalow était à une trentaine de mètres de la plage et à une centaine de mètres des arbres.

— Ils jouent avec nos nerfs, Chet.

— Ça, ils savent faire !

Bolan scruta une fois de plus la ligne des arbres.

— C'est sûr.

— Nom de Dieu...

Chet le foudroya du regard par-dessus son arme luisante.

— Au fait qu'est-ce que tu as pensé de la séance d'hypno-thérapie de Libby qui se transforme en numéro de spiritisme ?

— Je ne m'attendais pas à ça.

— Tu avais déjà vu un truc de ce genre ?

— Pas à ce point, non.

— Tu y crois ?

— Je ne sais pas. Et toi ?

Chet rumina la question.

— Je n'en sais rien. Tu as dit qu'à Tijuana, avec Bree, c'était Mad Max II ?

— Ouais.

— Et quand Villaluz vous a emmenés dans la Laguna Salada, c'était des vrais kamikazes ?

— Ouais

— Et sur l'île, ils avaient des sous-marins.

— Et alors ?

— Qu'est-ce qu'ils vont nous inventer, ici, à Mazatlan ? Une bombe nucléaire tactique ?

— En tout cas, ils ont eu le temps d'y réfléchir. Bolan prit sa radio.

— Tu vois quelque chose, Terrell ?

— Non, rien.

Smallhouse se trouvait sur le toit avec un D.M.R de l'U.S Navy. Et le Barrett, au cas où il aurait besoin de quelque chose de vraiment puissant.

— Et je suis d'accord avec Chet. C'est beaucoup trop calme. Je n'aime pas ça.

Ayala était toujours allongé sur le canapé, ligoté et bâillonné. Oderkirk le maternait. En plus de son automatique Jéricho, elle avait

un fusil d'assaut Micro Galil posé sur ses genoux.

— Tu n'y as pas été de main morte. Il est toujours dans les vapes mais sa respiration est plus régulière. Il va s'en sortir.

— Inspecteur ?

Villaluz se trouvait sur la terrasse face à la mer.

— Je ne vois rien, amigo. Le sous-marin est toujours en sécurité sous le ponton, à moins qu'ils aient des hommes-grenouilles.

Bolan n'aurait pas parié là-dessus.

— Jack ?

— Rien non plus au nord.

— Zhong ?

— Tout est calme sur le flanc sud.

Bolan l'entendit dire quelques mots à Qu en cantonais, puis le tueur rentra dans le bungalow. Il vint s'accroupir à côté de Bolan.

— Ça dure depuis trop longtemps. Laisse-moi faire une petite excursion pour inspecter la zone.

En plus de son goût prononcé pour le beau langage, Zhong vouait un culte particulier au Glock calibre 10. Il en possédait une pleine valise. Il avait équipé le sien d'un viseur laser sur le dessus et d'une lampe torche sur le côté. Il en avait un deuxième à la hanche et un troisième dans un étui à la cheville. Il était paré pour expédier en enfer tous ceux qui se mettraient en travers de sa route. S'il ne leur avait pas avant tranché la tête avec la hachette qu'il portait dans son dos. Ou explosé la gorge d'un atémi.

— Comment tu comptes t'y prendre ? demanda Bolan.

— Qu m'a raconté comment vous avez attaqué les sous-marins. Je me dissimule derrière le bungalow pour aller jusqu'à la mer. Là je nage sur un kilomètre en longeant la côte, je rentre dans la forêt et je reviens ici.

Zhong fit une moue peu enthousiaste.

— Je ferai comme toi et je prendrai ce parvenu de Chet avec moi. A nous deux nous prendrons les ennemis à revers. On les force à se montrer et vous les dégommez.

Ce n'était pas un si mauvais plan. Le Guerrier y avait déjà pensé.

— Tu as entendu, Chet ?

— Ouais, j'ai entendu.

Dans la pièce voisine, Chet poussa un soupir résigné.

— Si tu m'en donnes l'ordre, j'irai avec lui.

Zhong repartit et dit quelques mots à Qu. Chet murmura quelque chose sans enthousiasme.

— Heu, Coop, tu...

— Parvenu, ça veut dire nouveau riche ou frimeur, dit Bolan.

— Fils de pute, murmura Chet. Zhong ! En route ! Allons leur faire leur fête à ces enfoirés de suppôts de Satan.

Mais c'est alors que les ennemis ouvrirent le bal.

La voix de Smallhouse retentit dans la radio.

— Par tous les cieux... Vous voyez ce que je vois ?

L'orée de la forêt s'était transformée en un délire digne du Ku Klux Klan. Des croix en feu, d'une dimension biblique, étaient alignées comme des sentinelles entre les arbres. Le plus dérangeant c'était qu'elles étaient à l'envers.

— Tout le monde à son poste ! ordonna Bolan.

Le Guerrier inspecta le terrain à travers la lunette de son arme. Il compta cinq horreurs ardentes. Il se dit que Satan ne devait pas avoir en stock une croix adaptée à Highlander. Mais même sans compter le chien, il en manquait trois. Il fit un rapide calcul et entrevit deux possibilités. Ou les forces sataniques de Mazatlan étaient à court de bois de charpente. Ou alors ils ignoraient la présence de Zhong, Oderkirk et Smallhouse. Pourtant, ils étaient assez méticuleux, quand il s'agissait de répandre la terreur. D'autre part, quand Ayala s'était « absenté », Oderkirk et Zhong étaient dans la pièce. Satan ne les avait donc pas calculés.

Bolan alluma sa radio.

— Terrell, est-ce que tu les vois, nos pyromanes ?

— Non, mec ! Je ne vois personne. C'est comme si tout ce bordel s'était allumé tout seul. C'est comme un tour de passe-passe pyrotechnique.

Bolan était prêt à accorder à leurs attaquants le bénéfice du doute en matière d'effets pyrotechniques. Si c'était là l'œuvre d'El Diablo, il allait falloir qu'il se montre pour le prouver.

Alors, Satan entra en scène.

La forêt explosa littéralement, de gigantesques flammes jaillirent des arbres.

— Terrell ! Tire-toi vite ! hurla Bolan dans sa radio.

Trois bandes de feu serpentaient en direction du bungalow. Bolan recula brusquement quand les flammes frappèrent la fenêtre. Il pouvait sentir la puanteur du fuel gélifié.

Des lance-flammes.

Un rideau de flammes et de fumée obstruait la fenêtre. Smallhouse courait sur le toit. Une seconde plus tard, le Guerrier entendit un craquement lorsque Terrell sauta sur le patio, explosant la table de jardin.

— Terrell ! cria Bolan.

— Connards ! répondit simplement Smallhouse.

La façade arrière du bungalow flambait. La chaleur rayonnait à travers les fenêtres et la baie vitrée. Les flammes rugirent et la chaleur augmenta lorsqu'un deuxième jet de flammes vint frapper le bungalow. Bolan, Chet et Zhong durent reculer.

— On laisse tomber ! hurla Chet. On rejoint le sous-marin et on s'arrache !

— Non !

Bolan savait que c'était exactement ce que leurs assaillants attendaient.

— On charge !

La voix de Chet monta d'un cran.

— On ne peut pas charger contre des putains de lance-flammes !

— On ne peut pas non plus leur échapper ! cria Bolan. Ils veulent nous repousser vers la plage.

Malgré la chaleur de haut-fourneau qui les enveloppait, Bolan continua froidement :

— Ils veulent qu'on essaye de fuir ! On doit les attaquer, et on doit le faire maintenant.

— Il a raison, dit Zhong.

Chet désigna l'enfer de flammes qui se déchaînait devant eux.

La baie vitrée n'était plus qu'un brasier ardent. Les volets de bois flambaient.

— Tu veux foncer là-dedans ?

Smallhouse rentra dans la maison, essoufflé après son plongeon sur le patio. Il regarda l'enfer qui se déchaînait de l'autre côté de la vitre.

— Mon Dieu !

Souvent, la seule façon d'échapper à un piège, c'est de foncer droit entre ses mâchoires. Bolan avait déjà affronté des situations de ce type. Le problème cette fois-ci, c'est que le piège en question était un mur de flammes. Il était temps d'éteindre cet incendie. L'Exécuteur fouilla dans les pochettes surprises que le Ranch lui avait expédiées. Il cherchait du C-4.

— Libby, occupe-toi d'Ayala. Zhong, dis à Qu de l'aider. Tout le monde se replie et se tient prêt. Terrell, reste derrière moi ! La plupart du temps, les lance-flammes peuvent tirer trois fois ! Nous allons attaquer et il ne leur reste qu'une salve à tirer. Tue les opérateurs ! C'est compris ! Tue les opérateurs !

Terrell n'avait évité d'être grillé vivant qu'en sautant du toit. Son fusil de sniper ressemblait à un M-16 dopé aux stéroïdes. Il le brandit devant lui comme un talisman. La colère faisait briller son regard.

— Je m'en charge.

Bolan acquiesça. Il devait agir et vite. Les charges de démolition standard de l'armée américaine sont constituées d'une dizaine de kilos d'explosif surpuissant. Il en avait une. Il prit son poignard et coupa le bloc de C-4 en deux, enfonça les électrodes du détonateur et rangea le reste dans une sacoche. Il vérifia que tout était O.K. et prit la télécommande. Il fit glisser la charge sur le carrelage, elle heurta la



porte-fenêtre. Instantanément, l'emballage en plastique et le scotch qui maintenaient l'ensemble noircirent et s'enflammèrent.

— Ça va péter !

Bolan se replia dans la cuisine et appuya sur le bouton rouge de son détonateur.

Les murs vibrèrent comme lors d'un tremblement de terre. Le souffle brûlant de l'explosion envahit le bungalow. Mais l'odeur de soufre des explosifs était une bénédiction comparée à la puanteur du kérosène. Bolan revint dans la pièce. L'explosion avait détruit la baie vitrée ainsi qu'une bonne partie du mur, et soufflé l'incendie. Bolan pivota sur lui-même comme un lanceur de marteau, et balança le reste des explosifs dans la nuit. Il appuya sur le détonateur au moment où la sacoche touchait le sol. L'explosion projeta du sable et des langues de feu dans toutes les directions. Maintenant, ils pouvaient passer à travers les flammes.

— Go ! Go ! Go !

L'Exécuteur chargea. L'arme à l'épaule, il bondissait au-dessus des flammes, à la recherche des ennemis. Soudain, Grimaldi fut à ses côtés. La mitrailleuse à la hanche, il arrosait la forêt. A sa droite, il entendait le bruit caractéristique de la carabine de Zhong. Il fut bientôt rejoint par les rugissements du fusil de Chet et par les claquements du .38 de l'inspecteur.

— Attaque ! Attaque ! Attaque ! hurla Bolan.

Highlander s'élança, ombre fugitive, plus sombre que la nuit, à la recherche de sa proie. Les balles rayaient l'obscurité. Le fusil de Smallhouse projetait des éclairs. L'incendie qui ravageait le bungalow, les croix qui brûlaient entre les arbres inondaient la plage d'une lueur orangée. On se serait cru dans l'antichambre de l'enfer.

L'opérateur du lance-flamme ne savait pas vraiment se servir de son arme. Au lieu de balayer la plage avec son jet de flamme, il essayait de viser ses cibles, comme avec un fusil. Il gaspillait son kérosène en tirant droit devant lui. Cela rassura Bolan lorsque le serpent de flamme et de fumée se dirigea vers lui en sifflant. Il se jeta sur le côté. Le jet de flamme le suivit, mais soudainement le tireur tomba à la renverse. Le serpent de feu partit à la verticale, enflammant les branches des arbres.

Smallhouse poussa un rugissement de triomphe.

— Prends ça, connard !

Un deuxième jet de flamme partit de la ligne des arbres, il s'arrêta presque aussitôt sans toucher personne.

— Prends ça aussi ! hurla Smallhouse.

Derrière la ligne des arbres, des cris retentissaient, couverts par des aboiements furieux. Highlander avait trouvé sa proie. Bolan s'élança. Il se jeta à plat ventre pour éviter un nouveau torrent de

flammes. Des gouttes de liquide enflammé éclaboussèrent ses jambes. Le Guerrier poussa un rugissement. Il prit une poignée de sable et s'en servit pour éteindre la nappe de fuel qui s'était collée à sa cuisse.

— Inspecteur ! criait Chet. Inspecteur !

Bolan se retourna. Qu et Ayala étaient tous les deux à terre. Morts. Leurs corps se tordaient dans les flammes comme des criquets sur un barbecue. Quelqu'un avait repoussé Oderkirk sur le côté et elle hurlait.

L'inspecteur était toujours debout, il s'agitait comme une marionnette désarticulée. Son corps entier était en flamme. Il gueulait comme tous les damnés de l'enfer.

Bolan épaula son SCAR et tira une courte rafale dans le cœur de l'inspecteur. Villaluz s'effondra. Son cadavre continua de brûler sur le sable de la plage. Bolan se retourna. Malgré la chaleur environnante, son cœur était aussi glacé qu'un tombeau.

— Go ! Go ! Go !

L'Exécuteur atteignit les lignes ennemies.

Un homme se tenait entre deux arbres. Il lâcha son lance-flamme et prit son pistolet pour tuer Highlander. Il se figea quand Bolan apparut devant lui. D'un coup de crosse dans la mâchoire, le Guerrier l'envoya au sol avant qu'il ait pu tuer le chien.

— Au pied, garçon !

Le doberman abandonna le corps et suivit Bolan.

Celui-ci entendit le bruit d'un moteur et se précipita dans cette direction. Il se retrouva bientôt devant un blindé léger de l'armée mexicaine qui attendait dans une petite clairière. Le véhicule blindé léger ressemblait à un 4x4 japonais blindé et camouflé, dopé aux stéroïdes et monté sur d'énormes roues de camion. A l'inverse des autres commandos suicides de l'armée de Satan que Bolan avait rencontrés, le conducteur du V.B.L. était complètement paniqué. Soudain, le pot d'échappement cracha une fumée bleue, le blindé fit un bond en avant et la terre gicla sous ses énormes roues. Bolan se lança à sa poursuite, les poumons brûlants. Si le blindé parvenait jusqu'à la route, c'était fichu.

Il piquait un sprint pour le rejoindre, quand le tout-terrain heurta une dune. Il se dressa pratiquement à la verticale. Bolan rejoignit le V.B.L. alors qu'il commençait à escalader le talus. On avait ôté les outils, les jerricans et l'équipement extérieur, mais il restait assez de prises pour s'agripper. Bolan s'accrocha au métal et ses bottes quittèrent le sol. Sur le toit, une trappe d'entrée était ouverte. Bolan rampa sur le véhicule qui était arrivé au sommet du talus et commençait à redescendre.

Un homme blond avec une petite moustache passa la tête à travers la trappe. Il dévisagea Bolan, sourit et dégaina un automatique.

— Attaque ! cria Bolan.

Highlander sauta sur le blindé et planta ses crocs dans la gorge du blondinet. Le tueur retomba à l'intérieur, Highlander solidement accroché à sa gorge. Sans surprise, le véhicule se mit à tanguer. Bolan rampa jusqu'à la trappe et inspecta l'intérieur du blindé. Le sang artériel avait tout éclaboussé. Le blondinet s'était effondré sur le siège du passager et Highlander grognait en essayant de lui attraper la nuque.

Bolan rampa jusqu'à la trappe du côté conducteur, qui commença à crier.

— Gott im Himmel !

Le V.B.L. se dressa sur deux roues. Bolan se mit à cogner sur la tête de l'homme. Le conducteur hurlait. Il essayait de maîtriser le blindé qui dévalait la colline tout en se protégeant des coups du Guerrier.

— Nein ! Nein...

Sous les coups de boutoirs des poings de Bolan, il finit par s'évanouir. Le véhicule, lui, continuait sa course.

Pour la seconde fois cette semaine, Bolan se retrouvait dans la cabine d'un véhicule sur le point de se retourner. Il arrêta de cogner sur le conducteur, agrippa le toit de ses deux mains et cala ses bottes sur le plancher. Le conducteur inconscient n'était pas attaché et Bolan grimaça de douleur quand le corps de l'homme le heurta de tout son poids. Le chien vint se cogner contre sa poitrine. Bolan le saisit et le serra contre lui. Le V.B.L. fit deux tonneaux, retomba sur ses roues et s'arrêta contre un arbre. Highlander gémissait et se débattait dans les bras de Bolan. Celui-ci le souleva jusqu'à la trappe et le chien sortit sans demander son reste. Il grimpa sur le toit du V.O. et regagna la terre ferme. Bolan le rejoignit. Il ouvrit la portière du conducteur. Le visage de l'homme était tuméfié par les coups et les chocs dus à l'accident. Il était aveuglé par le sang qui coulait de son crâne. Il bégayait en allemand.

— Sie... Sie sind...

Bolan le sécha d'un uppercut à la mâchoire. L'homme devint aussi mou qu'un poisson mort. Highlander le regardait en grondant. Zhong et Grimaldi surgirent au sommet du talus.

— Tout va bien ? demanda le pilote d'hélico.

— Fais-moi ton rapport ! lui répondit Bolan.

— Nous avons tué cinq ennemis. Trois d'entre eux avaient des lance-flammes. Il y a aussi l'homme à qui tu as cassé la mâchoire et un autre blindé caché dans la forêt.

Bolan inspecta le V.B.L. Le pare-brise était brisé et l'intérieur était couvert de sang.

— J'ai un prisonnier ! On prend l'autre véhicule et on s'arrache !

— Chet ! cria Grimaldi. Amène la voiture ici.

— Et l'homme au maxillaire en bouillie ? demanda Zhong.

Bolan y avait déjà réfléchi. Une mâchoire en morceaux ne faciliterait pas un éventuel interrogatoire. Leurs ennemis s'attendaient à ce qu'ils tentent de fuir par la mer. Bolan était prêt à parier qu'ils avaient concentré leurs forces de ce côté. Ne les voyant pas arriver, ils allaient probablement débarquer sur la plage de Playa Vista d'un instant à l'autre.

— On l'abandonne.

Zhong acquiesça. Le second V.B.L. apparut au sommet de la colline. Tel un pompier, Bolan jeta l'homme à demi conscient sur ses épaules. Il bégayait toujours en allemand. Chet passa la tête par la fenêtre du conducteur.

— Coop ! Il y a un scanner de la police dans ce carrosse. Et ça barde sérieusement. Les Federales arrivent en force, et ils ont l'air à la fois effrayés et salement en pétard.

Bolan ouvrit la portière passager et jeta son paquet sans ménagement sur le siège.

— Libby, à l'arrière avec Highlander.

Oderkirk était en larmes.

— L'inspecteur... c'est lui qui m'a poussée... pour éviter les flammes... Il...

— C'était un brave, dit Bolan. Il est mort en brave.

Il se tourna vers l'Allemand.

— Monte et ligote-le.

Puis il claqua des doigts.

— Highlander !

Le doberman grimpa à l'intérieur. Oderkirk le suivit.

— Terrell, tu prends la place du mitrailleur.

Terrell hissa son corps massif et se dressa à travers la trappe.

Bolan et Chet échangèrent leurs places et Bolan se glissa sur le siège du conducteur.

— Les autres, en voiture !

Grimaldi, Chet et Zhong grimpèrent sur les côtés inclinés du V.B.L. et se cramponnèrent aux porte-outils. Oderkirk avait soigneusement ligoté le prisonnier.

— C'est quoi le plan ?

Bolan prit son téléphone et alluma le GPS, à la recherche d'une carte de la région.

— Ce carrosse a été volé à l'armée mexicaine. Il ne faut pas qu'on nous prenne avec.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ?

Il éteignit les phares et enfila ses lunettes de vision nocturne.

— On file tous feux éteints à travers la campagne. Le rio Presidio

se trouve à environ huit bornes au sud et ce véhicule est amphibie. On passe à travers les collines et on remonte le courant.

Bolan examina la carte sur son portable.

— Il y a trois villes sur la rivière. Villa Union, El Robles et Siqueros. Si nous ne sommes pas suivis, on rejoint une de ces trois villes, on abandonne le véhicule, on trouve un autre moyen de transport ou on organise notre exfiltration.

— Chet affirme que ces mecs vous ont toujours retrouvés, où que vous soyez, dans le désert ou sur une île.

Bolan démarra le blindé.

— Et il a raison.

— Qu'est-ce qu'on fait s'ils nous suivent ?

— Premièrement, ils nous attendent en mer. Il faut qu'ils débarquent, qu'ils trouvent un moyen de transport. D'ici là, nous aurons atteint le rio Presidio.

Oderkirk eut un sourire las.

— Et là, comme notre véhicule est amphibie, il faudra qu'ils trouvent des bateaux s'ils veulent nous suivre.

— Et alors ? demanda Bolan.

— Alors, on remonte sur le plancher des vaches et on repart à travers la cambrousse.

— C'est ça, dit Bolan. Mais j'ai un mauvais pressentiment. Il va sans doute falloir se battre de nouveau. Accrochez-vous, on y va et ça va salement secouer.

Il conduisit le V.B.L. à travers les arbres et prit la direction des montagnes.

## CHAPITRE XV

### *Rio Presidio*

C'était une belle matinée pour une baignade. Le V.B.L. remontait lentement la rivière, propulsé par ses gigantesques pneus.

Leur course nocturne avait été un véritable enfer. Les huit kilomètres qui les séparaient de la rivière avaient semblé quatre-vingts. Ils avaient dû faire la plus grande partie du trajet en dehors des pistes et des chemins. Chet, Grimaldi et Zhong avaient été régulièrement éjectés du V.B.L., à cause des branches qu'ils n'arrivaient pas à éviter.

Le soleil se levait sur l'Etat de Sinaloa et les roues du V.B.L. brassaient l'eau en direction de la lumière dorée qui grandissait derrière les montagnes. Bolan se dressa à travers le toit et passa un coup de téléphone.

— Gadgets ? Tu me reçois ?

— Je te capte, Striker, répondit Herman Schwarz.

Sa voix était légèrement ironique.

— Est-ce que vous longez la rivière ou est-ce que vous êtes carrément dedans ?

Bolan activa sa caméra et fit un panoramique. Il filma Grimaldi, Smallhouse et Zhong, et pour finir les berges du Presidio.

— Pas mal, dit Gadgets. Quelle est la situation ?

— Ayala est mort.

Bolan filma l'Allemand à travers la vitre du blindé. Il était ligoté et bâillonné mais il avait fini par s'endormir et ne délirait plus.

— Je te présente Fritz.

— Fritz ?

— C'est comme ça qu'on l'a baptisé.

— Ecoute-moi, à la D.E.A ils sont furieux d'avoir perdu l'agent Smiley. Pareil pour la F.I.A. L'inspecteur Villaluz n'a pas donné signe de vie depuis...

— Villaluz est mort.

La voix de Gadgets baissa d'un cran.

— C'est pas bon, ça, Striker.

Bolan laissa son regard errer sur le Presidio.

— Continue...

— J'imagine que Hal devra s'occuper de ça. Comment...

— Ils avaient des lance-flammes.

Herman se taisait.

— C'est comme ça qu'ils ont eu Villaluz et Ayala.

Bolan soupira.

— Ils ont aussi grillé Qu.

— D'accord. Je vais voir du côté de la C.L.A. S'ils savent comment les autorités locales réagissent à tout ce bordel.

— Nous avons écouté la fréquence radio de la police. ils disent que ce sont deux bandes rivales qui ont réglé leurs comptes sur la plage. Je ne sais pas qui contrôle l'affaire, mais ils ne parlent ni de nous ni de Satan, ni de la Bête.

Bolan regardait deux gamins qui pêchaient au bord de la rivière. ils sautaient de joie en faisant des signes au V.B.L. Bolan leur fit un signe de la main.

— Rien non plus sur la disparition d'un V.B.L., conclut-il.

— Il faut que vous quittiez le Mexique. Où que vous alliez, vous êtes attaqués. Nous perdons des éléments de valeur.

— Je sais.

Bolan suivait le courant du regard.

— Nous devons arrêter de jouer en défense. Chet se demandait s'ils n'allaient pas utiliser des charges nucléaires tactiques la prochaine fois. Je ne suis plus sûr de rien.

— Alors ?

Bolan afficha la carte sur son téléphone. Le point qui indiquait leur position se déplaçait trop lentement pour qu'un œil humain puisse le percevoir.

— Ça fait une heure que nous avons dépassé Villa Union. Nous approchons d'El Robles et le soleil se lève. Il va être temps pour nous de quitter la rivière et d'abandonner notre véhicule. Tu peux organiser notre évacuation ?

— Eh bien...

Le ton de Schwarz était légèrement réprobateur.

— Il se trouve qu'actuellement, notre meilleur pilote est assis sur le toit d'un blindé, au beau milieu d'une rivière mexicaine...

— Je pense que nos poursuivants ont été désorganisés par notre escapade fluviale. Mais nous avons quand même besoin d'un transport aérien. Mazatlan est infestée d'ennemis et il nous faut un nouveau point de chute. L'Etat de Sinaloa est truffé de pistes clandestines des cartels de la drogue. Essaie d'en trouver une, de préférence avec un avion.

— J'y travaille...

Smallhouse murmura à travers la trappe :

— J'aperçois quelque chose.

Bolan grimpa sur le toit.

— Gadgets, est-ce que tu nous as en visuel ?

Herman grogna sans plaisir.

— Je reçois votre signal mais je n'ai pas encore de visuel. Il faut que je trouve un satellite qui couvre votre zone et renvoie des images

haute résolution. Après il faudra que j'obtienne une autorisation...

— Fais aussi vite que possible et continue à chercher une piste d'atterrissage. C'est la priorité des priorités.

Le Guerrier prit ses jumelles et regarda dans la direction que Smallhouse indiquait avec le canon de son fusil.

— Il y en a deux, constata-t-il.

A environ un kilomètre en aval, deux puissants hors-bord les poursuivaient. C'étaient probablement des bateaux pour touristes, volés dans une des marinas de Mazatlan. Le V.B.L. ne pouvait guère dépasser 4 ou 5 kilomètres heure dans des conditions normales, et là, ils étaient surchargés. Et en plus ils avançaient à contre-courant. En fait, une équipe universitaire de water-polo aurait très bien pu les rattraper et les dépasser. Le V.B.L. contourna péniblement un haut fond et leurs poursuivants disparurent.

Smallhouse abaissa son arme.

— Comment tu veux qu'on se la joue ?

La solution la plus évidente consistait à profiter du coude de la rivière pour regagner la terre ferme et échapper à leurs poursuivants. Mais l'Exécuteur en avait marre de fuir.

A travers la trappe, la voix de Chet fit écho à ce sentiment.

— Il est temps de leur rendre la monnaie de leur pièce.

Plein d'espoir, Smallhouse se tourna vers Bolan.

— On fait demi-tour et on attaque ?

Bolan inspira un grand coup.

— A tribord toute, monsieur Chet, 180 degrés.

— Oooh, super ! s'exclama joyeusement Smallhouse.

Le V.B.L. fit lentement demi-tour et prit de la vitesse maintenant qu'il était porté par le courant.

— Tu veux que j'ouvre le bal ?

— Non, rentre à l'intérieur. Zhong, Jack, on se met à la baille et on s'accroche aux pare-chocs.

Smallhouse était déçu.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ?

— Premièrement, tu me passes le lance-flamme.

— Oooh ! Super !

Il plongea son énorme carcasse à l'intérieur du blindé.

Bolan sauta dans la rivière pour rejoindre Zhong et Grimaldi. En quatre brasses il atteignit l'arrière du V.B.L. Il fit la grimace en respirant les gaz d'échappement. Smallhouse fit descendre le lance-flamme. Zhong et Grimaldi attrapèrent les sangles du réservoir et les fixèrent sur le blindé avant de tendre prudemment le tube métallique au Guerrier. La voix de Smallhouse retentit.

— Ennemi en vue ! Ils arrivent !

Sa voix baissa d'un cran.



— Nom de Dieu ! Ils ont des mitrailleuses !

— Elles sont montées sur trépied ? demanda Bolan.

— Non, elles sont juste posées sur le tableau de bord.

— Tu peux voir d'autres armes lourdes ?

— Non ! répondit Smallhouse.

— Redescends ! Ils vont se mettre à tirer. Laissez-les faire. Je veux qu'ils croient que nous sommes barricadés à l'intérieur ! Je m'occupe du mitrailleur. Vous, vous alignez les autres quand ils passeront près de nous !

— Les voilà ! dit Smallhouse.

Les pilotes des deux hors-bord faisaient rugir leurs moteurs. Les mitrailleuses ouvrirent le feu. Un déluge de balles s'abattit sur le blindé. Bolan posa le tube du lance-flamme sur l'aile arrière. Le lance-flamme de fabrication russe possédait trois réservoirs, chacun capable de tirer une salve. Bolan le régla sur le troisième.

La voix de Chet couvrit le rugissement des mitrailleuses.

— Les voilà !

Bolan était allongé sur l'aile.

Les bateaux approchaient en vrombissant, crachant du plomb tous azimuts. Le lance-flamme avait une portée de soixante-dix mètres. Les cibles de Bolan se trouvaient à quarante mètres et elles se rapprochaient rapidement.

Il visa et appuya sur la détente. Le réservoir pressurisé se déclencha avec un bruit mat : à l'extrémité du canon, la gâchette d'allumage s'enclencha avec un sifflement, enflammant le jet sous haute pression, et projeta une langue de feu semblable au souffle d'un dragon. A l'instant où le jet de flamme toucha la proue du premier hors-bord, une boule de feu se forma. Bolan releva son arme, et le jet de flamme heurta le pare-brise qui explosa. La fin de son tir balaya le flanc du bateau. Le canot continua sur sa lancée, les dépassa comme une comète de flammes. Il alla s'échouer sur la rive. Bolan jeta le lance-flamme dans la rivière et s'empara de son pistolet. Le second canot arrivait à leur niveau. L'équipage ne pouvait pas facilement déplacer la mitrailleuse M-60. Mais Bolan et son équipe n'avaient pas ce problème. Le MAC-10 de Grimaldi était réglé sur tir automatique et, avec sa carabine 10 mm, Zhong tirait aussi vite qu'il pouvait. L'arme de Smallhouse crachait en mode semi-automatique. Bolan visa et tira des rafales de trois dans la poupe du bateau. Les ennemis auraient pu échapper au déluge de balles et se mettre hors de portée, mais Terrell Smallhouse acheva le travail.

Le tireur d'élite abaissa son arme.

— Ils sont morts tous les quatre.

Le hors-bord fit une embardée et alla s'encastrer dans les racines d'un saule qui dominait la rivière. Le moteur cala, le bateau s'agitait

entre les racines. Rien ne bougeait dans le cockpit qui était entièrement couvert de sang. Le second bateau, planté dans la boue de la rive, brûlait comme une torche.

— Chet, en route. Conduis-nous jusqu'au saule.

Le V.B.L. fit demi-tour et se dirigea péniblement vers la rive. Ses gigantesques pneus tout-terrain mordaient le sol. Bolan, Zhong et Grimaldi sautèrent à l'eau et avancèrent vers le bateau ennemi, prêts à tirer. Ce ne fut pas nécessaire. Le cockpit ressemblait à un abattoir.

Grimaldi souligna l'évidence.

— C'est réglé.

Bolan retourna vers le V.B.L.

— Joli tir, dit-il à Terrell.

Smallhouse acquiesça.

— Un tireur d'élite combat à l'arrière. Il épaula ses camarades dans leur action, aussi étrange ou merveilleuse que cette action puisse être.

— Tu fais ça à la perfection, Terrell.

— Je fais de mon mieux, dit Smallhouse en souriant.

— Reste sur tes gardes.

— Toujours.

Bolan rejoignit le bateau.

Les quatre hommes étaient des Mexicains. Ils étaient tous en civil. Leur mitrailleuse M-60 portait la marque de l'armée mexicaine. Les cadavres étaient couverts de tatouages et ils avaient tous le chiffre de la Bête derrière l'oreille gauche. Zhong caressait sa carabine et surveillait la rivière.

— Il y a quelque chose d'intéressant ?

— Non, regretta Bolan. Et nous n'avons ni le temps ni le matériel ni le personnel qualifié pour mener une véritable enquête.

— Alors ?

— Alors, on prend la mitrailleuse et on s'arrache.

Il regagna le V.B.L., l'escalada et prit son portable.

— Gadgets, est-ce que tu as du nouveau ?

### *Sierra Madre Occidental, Sinaloa*

Gadgets avait du nouveau.

Ils parcoururent encore une cinquantaine de kilomètres à travers la campagne, se relayant sur le toit dans la chaleur accablante du Sinaloa.

Ils parvinrent à l'endroit indiqué par l'ami Herman juste avant le coucher du soleil. Une piste d'atterrissage avec deux avions qui attendaient sagement sur le tarmac ! Il y avait aussi un stock de carburant et une tente de l'armée américaine qui devait dater de l'époque du Vietnam. Elle était équipée d'une antenne radio tout ce

qu'il a de plus moderne. La réserve de carburant était constituée d'un camion citerne garé à côté d'un stick de baril de fuel. Les hommes ne semblaient pas se cacher et Bolan en déduisit qu'ils avaient arrosé les autorités locales. La ville de Concordia était assez proche, et avec des 4x4 ils pouvaient s'approvisionner par la route 40 qui passait à proximité.

Le V.B.L. était dissimulé derrière un amas de rochers à environ 750 mètres du campement. Toute l'équipe examinait la piste d'atterrissage à la jumelle. Bolan comptait quatre hommes qui entraient et sortaient de la tente. L'un d'entre eux était armé d'un fusil, mais ils ne semblaient pas sur leurs gardes. Ils buvaient des bières, fumaient des cigarettes et leur principale activité consistait à se protéger du soleil.

Grimaldi hocha la tête et dit :

— Le type assis sur le lit de camp qui fait une réussite, c'est un pilote.

— Ah bon ?

— Ouais. Les autres s'emmerdent, mais lui, il est nerveux. Je parierais qu'il n'attend qu'une chose, c'est prendre son avion et se tirer.

Bolan se dit que c'était un truc de pilote. Avec ses jumelles, il examina les deux avions.

— Tu penses qu'on a des chances de décoller ? Grimaldi désigna le plus grand des deux avions.

— C'est un Socata TBM 700. Un bon appareil. L'autre, c'est un Cessna Skymaster. C'est aussi une bonne machine, mais il ne pourra pas nous faire franchir les montagnes.

Bolan concentra son attention sur le plus grand des deux monomoteurs. Il y avait quatre hublots derrière le cockpit.

— Il peut tous nous transporter ?

— C'est sûr. Nous six plus le chien et le prisonnier. A l'aise.

Bolan réfléchissait à un plan d'attaque.

— Chet, tu as déjà tiré avec une M-60 ?

— Ouais, mais ça fait longtemps, et ce n'est pas ma spécialité.

— Tu restes dans le V.B.L. avec l'autre crétin de Boche. Libby, tu prends le volant. Vous réglez vos portables sur haut-parleur. Zhong et moi on va faire un petit tour.

Smallhouse faisait la gueule.

— Et moi ?

— Avec Jack, vous les contournez et vous protégez le Socata et la piste d'atterrissage. Vous vous assurez aussi qu'il n'y a rien qui nous tombe du ciel.

— Ça marche.

— Libby, si l'un d'entre eux essaye de s'échapper, tu lui envoies Highlander. Donne-lui l'ordre de le capturer, pas de le bouffer.

Libby fit un signe de la tête.

— O.K.

Bolan se doutait qu'un assassin comme Zhong savait s'approcher furtivement de ses victimes.

— On y va. On ne tue que si c'est nécessaire.

Zhong fit signe qu'il avait compris.

Les deux hommes entamèrent leur progression vers la piste. Le soleil se couchait et ils avançaient dans l'ombre. Une musique Tejano qui s'échappait d'un ghetto blaster masquait le peu de bruit qu'ils faisaient. Le pilote qui écoutait un MP3 était concentré sur sa réussite. Les trois autres étaient rentrés à l'intérieur. Bolan et Zhong se cachèrent derrière la tente et s'approchèrent du pilote qui était toujours concentré sur son jeu. Il ressemblait à un présentateur météo de la télé mexicaine. Il était superclasse avec un sourire resplendissant et une coiffure au cordeau malgré la chaleur. Bolan se plaça devant lui. Il leva le nez de ses cartes, regarda sa montre, puis se retourna vers Bolan.

— Pour une fois, vous êtes en avance.

— Non, corrigea Bolan, Je suis juste à l'heure.

— Non, tu... Il inspecta les environs. Comment es-tu arrivé ?

Bolan indiqua le V.B.L. Chet lui fit un signe de la main.

Le pilote écarquilla les yeux.

— Bordel, mais...

Bolan lui mit le canon de son arme sous le nez.

A ce moment, l'homme au fusil sortit de la tente.

— *Que pasa...*

D'un coup de pied, Zhong le réexpédia à l'intérieur. Il le suivit.

Bolan fixait le pilote en souriant aimablement. Dans la tente on entendit une série de coups et de chocs. Zhong ressortit et fit mine d'épousseter son épaule.

Le pilote poussa un cri quand Zhong inspecta ses oreilles.

— Il n'est pas marqué. Les autres à l'intérieur non plus.

— Ils sont dans quel état ?

— Bof, ils s'en sortiront.

Bolan se retourna vers le pilote.

— Tu es pilote, n'est-ce pas ?

Le pilote parut surpris.

— Comment as-tu deviné ?

— Je parie que tout ce que tu veux, c'est prendre ton avion et te tirer ?

Le pilote resta bouche bée. Bolan fit signe à Libby de les rejoindre et le V.B.L. démarra.

— Alors « Commandant », comment tu t'appelles ?

— Nazareno.

Il avala sa salive en louchant sur le canon du 93-R.

— Mes amis m'appellent Naz. Je...

Soudain il remarqua le grand Black, armé d'un fusil, qui se tenait devant la porte ouverte de son appareil. Ses épaules s'affaissèrent.

— Quand est-ce que les autres doivent arriver ?

L'homme fixait lamentablement la pointe de ses bottes.

— Au coucher du soleil.

Bolan prit son téléphone.

— Jack, comment ça se présente ?

— Bonne nouvelle. Le Socata TBM 700 a le plein et il est prêt à décoller.

— Et la mauvaise nouvelle ?

— Ils ont enlevé les sièges et les ont remplacés par ce qui doit être un chargement de 250 kilos de cocaïne.

Nazareno se tassa dans son siège. Le V.B.L. vint se ranger à côté d'eux. Chet sauta du toit, la mitrailleuse à la hanche. Oderkirk ouvrit la porte d'un coup de pied et Highlander sortit. Il se dirigea vers Nazareno et le renifla. Son instinct lui disait qu'il était le dernier dans la hiérarchie des humains et il se mit à grogner.

Le pilote se protégea le visage avec ses mains.

— Tu es au service de la Bête, Naz ? demanda Bolan.

Instinctivement, l'homme recula et se signa.

— Bordel, sûrement pas !

— Je te crois.

Bolan inspecta la zone et parla dans son portable.

— Jack, décharge le Socata. Prends un bidon de fuel et brûle-moi cette coke. Libby, donne-lui un coup de main.

Nazareno secoua la tête derrière ses mains.

— Oh, non ...

— Chet, prends de l'essence et brûle le V.B.L. On ne laisse aucune preuve derrière nous.

— C'est comme si c'était fait, boss !

— Terrell, quand ils auront fini, fais sauter le camion. Il entendit le rire homérique de Smallhouse malgré la distance qui les séparait. Les soldats adorent mettre le feu et faire sauter des trucs.

Toute l'équipe se mit au travail. Les paquets de coke volaient à travers la porte du Socata. Chet et Smallhouse se dirigèrent vers le camion pour remplir des jerricans de fuel.

— Euh...

Nazareno semblait contrarié.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Bolan.

— Tu devrais pas faire ça.

— Ah non ?

— Non, mec, tu devrais pas.

— A qui appartient cette coke ?

— Au cartel de la Fé... Eh merde !

Il se rendit compte qu'il était allé trop loin et se tut brusquement. Bolan acheva la phrase.

— Le cartel de la Fédération. Et qui la leur a livrée ? Les Colombiens ?

— Qu'est-ce que tu crois, mec ? Que je vais m'allonger ?

Chet revint avec Smallhouse. Terrell traçait une ligne d'essence pour faire une mèche. Il prit un briquet et l'alluma avec un large sourire.

— Ça va péter !

L'essence s'enflamma avec un petit bruit sourd et la flamme remonta rapidement vers le camion.

Grimaldi et Oderkirk avaient entassé les paquets de drogue. Le pilote du Ranch déplaça le Socata pendant que Libby aspergeait la coke d'essence.

Les paquets de coke cramaient. Une fumée noire assombrissait le ciel. Le camion explosa faisant sursauter Nazareno.

— Oh... Bordel ! cria-t-il. Je suis mort. Tu ferais mieux de m'achever tout de suite !

Bolan prit son Beretta.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

— Putain, mec ! Je ne suis que le pilote ! dit l'autre, en se reculant.

— Naz, tu choisis mal tes passagers. Et tu choisis encore plus malles marchandises que tu transportes.

Soudain, Zhong leva la tête et le frappa.

— Il choisit mal sa cargaison.

Naz fixa le tueur chinois avec stupéfaction.

Bolan haussa les épaules.

— Laisse tomber, c'est juste une question de vocabulaire.

L'incrédulité de Naz grandit encore quand Smallhouse extirpa l'Allemand, ligoté et bâillonné, du V.B.L. Il le jeta sur son épaule comme un vulgaire sac de patates et se dirigea vers l'avion. Le pilote surveillait toujours Highlander du coin de l'œil. Il sursautait quand le chien se mettait à grogner. A la fin il se tourna vers Bolan.

— Mais vous êtes qui au juste ?

— Nous ? On est les bons. Et toi, qui es-tu ?

— Moi, je suis juste un pilote.

— Ça, tu l'as déjà dit.

Chet jeta le jerrican qu'il venait de vider dans la cabine du V.B.L. et sauta à terre. Il enflamma un bout de chiffon et le balança dans l'écouille. Il y eut une explosion sourde puis les flammes commencèrent à lécher le pare-brise.

Chet poussa un soupir de regret.

— Tu vas me manquer, ma vieille.

Nazareno s'était visiblement ressaisi.

— Mister ! Ils vont me tuer. Entre les gars de la Fédération et les Colombiens, je ne pourrai me cacher nulle part au sud du rio Grande.

Bolan le jaugea du regard. Ce n'était pas à la portée de tout le monde de devenir pilote. Il fallait du cran et des capacités. Bolan en avait rencontré pas mal. Beaucoup étaient cinglés, mais c'était rarement des lâches.

— Tu veux changer de job ?

Nazareno contemplait tristement son Socata.

— Tu as déjà un avion.

— En fait, dit Bolan en montrant le Cessna, j'en ai même deux.

## CHAPITRE XVI

### *Berlin*

La Bête se renversa dans son fauteuil de cuir noir. La pièce elle-même était entièrement peinte en noir. Il croisa ses énormes mains couvertes de cicatrices et se mit à réfléchir à la tournure inattendue que prenaient les événements. Tout cela ne lui plaisait pas du tout.

Quand ils envoient des hommes, de l'argent et des armes lors d'une opération militaire, les Américains parlent de « coût matériel et humain ». L'opération mexicaine avait un « coût matériel et humain » très inattendu.

La Bête interrompit ses réflexions et examina son « matériel humain » le plus dangereux.

L'homme était gigantesque. Et ses muscles ne devaient rien à la gonflette, pas comme ceux des bodybuilders ou des joueurs de football américain. C'était simplement un colosse. Il faisait bien plus de deux mètres et pesait au moins cent trente kilos. Ses bras, gros comme des lances à incendie, étaient croisés sur sa poitrine de la taille d'une barrique. Toutes proportions gardées, Bogac Krom ressemblait à l'ennemi juré de Popeye. Y compris pour la barbe noire et les cheveux en bataille. Il ne lui manquait que des tatouages d'ancre et de sirènes sur les avant-bras.

Le gigantesque Turc haussa les épaules et parla dans un allemand guttural.

— Le mieux serait que j'aille au Mexique.

L'idée était tentante. Mais le potentiel d'intimidation de Krom, la peur panique qu'il inspirait naturellement, étaient plus utiles à Berlin pour l'instant. La Bête se tourna vers un deuxième homme.

Meinrad Gerwulf était l'exact opposé de l'énorme Turc. Il avait une tête de moins, ce qui en faisait malgré tout un géant au regard de la norme. Il portait un impeccable costume de soie orné de rayures discrètes. Ses cheveux, d'un blond presque blanc, étaient eux aussi impeccables. Si Krom avait la stature d'un ogre, Gerwulf, lui, était aussi souple qu'une panthère. L'un était une simple brute, l'autre un sadique doublé d'un sociopathe sans cesse à la recherche de nouvelles distractions.

La Bête fit un signe.

— Meinrad ?

— Ya ? répondit Gerwulf.

— La situation au Mexique requiert notre attention. Il faut y apporter des rectifications.

Gerwulf leva des sourcils blancs comme neige.



— Des rectifications ? Il semblait apprécier le terme. Comment dois-je procéder ?

— Je pense que Rudi est encore en vie.

— Cela ne me surprendrait pas. Les Américains sont trop lâches pour tuer un ennemi sans défense.

— Par ailleurs, nous avons des raisons de croire que ceux qui nous causent des ennuis au Mexique ne sont pas tous américains.

Les yeux translucides de Gerwulf redevinrent sérieux.

— Par la grâce de Satan, nous avons pourtant réglé la question des Chinois de Mexicali. Il semblerait que la présence des Américains leur ait redonné du courage. Il semblerait aussi que la mort de Herr Wang et de Miss Tsui les ait encouragés dans ce sens. Le réveil des Triades de Hong Kong est une mauvaise nouvelle.

La Bête inclina imperceptiblement la tête.

— Comment vas-tu procéder, Meinrad ?

— J'adopterai la tactique du renard. Dans leurs vains efforts pour nous échapper, ces esclaves insolents ont attaqué une piste clandestine du cartel de la Fédération. Et ils ont brûlé un gros chargement de cocaïne. Or, nous savons où ils se trouvent. Nous dirons au cartel où et quand ils peuvent exercer leur vengeance. Cela ajoutera à notre prestige. Nous laisserons les brutes du cartel régler le problème de Rudi. Nous les laisserons « rectifier » ceux qui ont osé contrarier notre maître.

La Bête se tourna vers Krom.

— Qu'en penses-tu ?

Sa voix caverneuse semblait venir du plus profond de sa poitrine.

— Le plan est habile, avoua-t-il à regret.

Gerwulf salua le compliment d'un simple hochement de tête.

— J'y vais alors ?

La Bête approuva.

— Oui. Fais comme tu as dit.

— Parfait.

Gerwulf sortit en murmurant.

— Le Mexique au mois de juin. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir mettre ?

Quand il eut quitté la pièce, la Bête se tourna vers Krom.

— Qu'en dis-tu, Bogac ?

— Je dis que je suis content qu'il soit de notre côté. Il passa la main dans sa barbe.

— Ce type me fout les jetons.

*Bolson de Mapini, Durago*

Le Skymaster décolla dans la nuit. Grimaldi agita les ailes de

l'avion en signe d'adieu. Nazareno se grattait la tête.

— Où est-ce qu'ils vont ?

— Pas très loin, répondit Bolan.

Nazareno contemplait le désert.

— Pas très loin d'ici, amigo, c'est nulle part.

— Je sais.

Bolan hocha la tête et retourna à ses affaires. Gadgets avait fini par dégotter un satellite et leur avait trouvé un autre point de chute. Le Guerrier voulait un endroit isolé d'où ils pourraient voir l'ennemi arriver de loin. Et cette mission abandonnée correspondait parfaitement. C'était une petite chapelle, entourée d'un jardin minuscule, mais il y avait un mur d'enceinte en adobe pour se protéger. Il y avait aussi un petit clocher qui serait idéal pour Smallhouse et son fusil.

Les routes étaient recouvertes de sable et ils faillirent arracher les trains d'atterrissage du Stocata en touchant le sol. Grimaldi se débrouilla pour garer l'avion derrière la mission. Mais il n'était pas du tout sûr de pouvoir le ramener sur la route.

Le village le plus proche était à une quinzaine de kilomètres. Les hommes du cartel qui gardaient la piste clandestine avaient une glacière avec des sandwichs et des bières. Ils avaient embarqué le tout. Mais il faudrait quand même aller rapidement au village pour trouver des provisions.

Le Guerrier rentra dans la mission et examina les armes rangées sur des tréteaux. Ils n'avaient plus beaucoup de munitions. Pour ce qui était des bonnes nouvelles, ils avaient confisqué un M-16 et trois Glocks aux hommes de la Fédération.

— Naz, tu sais te servir d'une arme ?

— Oui. Enfin, j'ai déjà tiré, pas souvent mais ça m'est arrivé.

Bolan prit deux Glocks, vérifia les chargeurs et les tendit à Nazareno.

— Tiens, chaque chargeur contient dix-sept balles.

Le pilote prit les deux pistolets.

— Merci.

Bolan se tourna vers le prisonnier. Il était assis sur un vieux banc d'église, le regard absent. Il était toujours ligoté mais on lui avait retiré son bâillon.

— Libby ? Comment va notre homme ?

— Il a accepté d'avalier un demi-sandwich et la moitié d'une bière. Mais c'est un vrai robot, il semble complètement absent et il ne dit toujours rien.

Oderkirk jeta un regard méfiant sur Bolan.

— Si tu me demandes de l'hypnotiser, je déclare forfait. Je ne suis pas exorciste. Si tu veux parler avec l'au-delà, trouve-toi une boule de cristal.

Le Guerrier ne pensait pas qu'une conversation avec le Diable pouvait amener quoi que ce soit d'intéressant.

— Je ne te l'aurais pas demandé.

Bolan se tourna vers l'homme et essaya de se souvenir de quelques mots d'allemand.

— *Wie ist Ihr Name ?*

L'homme ne cilla pas.

— Rudi.

— *Sprechen Sie English ?*

Rudi acquiesça, comme un somnambule.

— *Ja.*

— Rudolph comment ?

— Cela n'a pas d'importance, répondit l'Allemand.

Bolan haussa les épaules.

— Ça en a pour moi.

— Mais ça n'en a pas pour *Das Tier*.

Bolan interrogea Oderkirk du regard.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

Oderkirk regarda Rudi avec suspicion.

— *Das Tier ?* La Bête !

Rudi sursauta et reprit son attitude de somnambule, les yeux vagues.

— Che Hombre, j'ai entendu parler de la Bête et de toute cette merde.

Nazareno tendit un doigt en direction de Rudi.

— Ils t'ont dit que la Bête s'est emparée de toi ? Que tu lui appartenais ? Pour toujours ! Pas d'évasion !

Bolan avait déjà entendu ça lui aussi. Et au fond de lui-même, il devait bien reconnaître que, malgré leurs efforts, ils n'avaient pas encore réussi à lui échapper.

— Tu as entendu dire d'autres choses, Naz ?

— Putain de bordel. Le Diable est bel et bien vivant, ici, au Mexique. Et la Bête est son serviteur sur la terre. Elle accorde protection et pouvoir à ceux qui la servent. Certains y croient, d'autres non. Mais ça n'a pas d'importance, parce que des gens disparaissent puis réapparaissent mais transformés et tout le bordel. Et que dans tout le Mexique cette putain de Bête est en train de prendre le pouvoir et personne n'y peut rien. Quand j'ai appris que la Bête voulait venir sur la côte ouest, j'ai compris que ce serait mon dernier boulot pour la Fédération. Je ne veux pas porter la marque. Je voulais filer à Puerto Rico. On a toujours besoin de pilotes... mais c'est là que vous êtes arrivés.

Bolan le fixait de ses yeux d'acier et Nazareno se tut.

— Alors, Rudi, dit Bolan. La Bête arrive.

— C'est sûr.

— Quand ?

Rudi retomba en catatonie.

Bolan prit son fusil.

— Je vais relever Terrell.

Il sortit, grimpa sur le toit et se posta à trois mètres du clocher. La cloche avait disparu depuis longtemps, mais malgré cela, la large carcasse de Smallhouse remplissait presque tout l'espace disponible. Le sniper se tassa un peu plus pour faire de la place à Bolan. A cette hauteur, l'air était divinement frais.

— Quoi de neuf ? demanda Smallhouse.

— On t'a gardé une bière et un sandwich. Tu peux descendre manger et te reposer un moment.

Un large sourire éclaira le visage de Smallhouse.

— Tu ne me le diras pas deux fois.

Bolan craignit un instant que le toit cède sous le poids de l'homme, mais les vieilles tuiles de terre résistèrent quand Smallhouse sauta sur le toit. Il s'engouffra à l'intérieur de la mission. Bolan inspecta le périmètre avec ses lunettes de vision nocturne puis les éteignit. Les batteries, comme celles de son portable, seraient bientôt à plat. Il espérait qu'il y aurait l'électricité au village.

Bolan réfléchissait à leurs ennemis.

Il considérait que la faiblesse, la tentation, la pauvreté et la souffrance favorisaient la naissance de tels monstres. Le mal était apparu en même temps que l'espèce humaine. Le Mexique est un des plus beaux pays sur terre, mais on y trouvait en abondance la faiblesse, la tentation, la pauvreté et la souffrance. Sans doute plus qu'ailleurs. Et la Bête en profitait pour recruter ses serviteurs.

On disait que la Bête volait les âmes. Bolan ne pouvait dire si c'était vrai ou pas. Ce qui était sûr c'était qu'elle aimait couper les têtes. Et elle poussait ses fidèles à prouver leur loyauté en se suicidant. Ceux qui échouaient étaient tellement effrayés qu'ils tombaient en catatonie. Bolan fronça les sourcils. Au cours de ses aventures il avait vu pas mal de choses tordues et déplaisantes. Mais voir quelqu'un, ou quelque chose, prendre le contrôle du corps d'Ayala et parler à sa place... Ça faisait définitivement partie du top ten des atrocités. Il était obligé d'admettre que chaque fois qu'il avait eu quelque chose que la Bête voulait, elle n'avait eu qu'à tendre la main pour le reprendre.

Bolan était certain que la Bête voulait récupérer Rudi.

Ses yeux se plissèrent dans le noir, il devait reconsidérer l'hypothèse de l'existence du Diable.

Les sectes millénaristes n'étaient jamais d'accord sur la date exacte de la fin du monde. Mais la plupart tombaient d'accord pour dire

que le règne de l'Ange Déchu était proche. Et les hommes de main des cartels de la drogue lui serviraient d'infanterie. Ça complétait parfaitement le tableau. Bolan sourit froidement. Quelque part, quelqu'un devait trouver drôle d'utiliser des Allemands comme sous-officiers. Plongé dans ses pensées il manipulait son fusil. L'aspect allemand de cette affaire était une pièce de plus dans ce puzzle.

Mais ça pourrait aussi en être la clé.

L'arrivée d'Oderkirk interrompit le cours de ses pensées. Elle se hissa sur le toit, légère comme une acrobate. Bolan sentit l'agréable odeur de ses cheveux roux avant qu'elle ne parvienne au clocher. Il tendit la main et l'aida à monter près de lui. La jeune femme s'assit à côté de Bolan et soupira.

— Il y a de l'air ici.

Bolan leva la tête pour profiter de la fraîcheur de la brise. Oderkirk prit un sac en papier et en sortit une bouteille.

— Je t'ai monté une bière.

— Je suis en service.

— Il n'y a pas d'eau potable à des kilomètres à la ronde.

— Alors, dans ce cas...

Oderkirk ouvrit la bouteille et la passa au Guerrier.

— Tu crois qu'ils vont nous attaquer cette nuit ?

Bolan secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Je commence à me poser des questions sur le Diable. Mais de toute façon, la Bête a toujours réagi en temps réel. Elle doit déplacer ses pièces et ses troupes. Nous sommes tombés ici comme une pierre au milieu du désert. Il va bien falloir qu'ils se regroupent avant d'attaquer.

— Et pourtant tu es assis dans ce clocher avec un fusil.

— Le prophète Mahomet a dit qu'il fallait placer sa foi en Allah et surveiller son chameau.

— Je peux te faire un aveu ?

— Bien sûr, répondit Bolan.

— J'ai peur.

— Il y a de quoi.

— Je peux te faire un autre aveu ?

— Déballe.

— J'aime faire l'amour dans des endroits étranges.

Bolan haussa les épaules.

— Quand on sort les gens de leur quotidien, ils perdent leurs inhibitions.

— Quand je suis en danger, j'aime faire l'amour.

Bolan se dit que Chet et Smallhouse étaient de sacrés veinards.

— Le danger est aphrodisiaque, c'est connu.

— Tu l'as déjà fait dans un clocher mexicain ?

Bolan sourit dans l'ombre.

— Et si je disais oui ?

— C'est tout le mal que je te souhaite, grommela-t-elle. Et avec une rouquine ?

— Là, non, concéda Bolan. Mais je suis en service.

— Tu picoles alors que tu es en service...

— Il n'y a pas d'eau à des kilomètres à la ronde.

La voix d'Oderkirk baissa d'une octave.

— Idiot, tu vois bien que j'ai envie de faire l'amour avec toi.

— Ma foi, si ce à quoi tu penses me permet de continuer à surveiller la zone...

Oderkirk sourit.

## *Milagro*

Bolan et Zhong pénétrèrent dans le village du Miracle. Bolan n'en espérait pas moins. Et d'abord, des haricots, des tortillas et des bouteilles d'eau. Le village ne comportait qu'une rue poussiéreuse bordée de maisons en adobe badigeonnées de blanc. Bolan s'attendait à voir surgir un Clint Eastwood jeune, une paire de six-coups à la ceinture. Seul signe tangible du vingt et unième siècle, ou plutôt du vingtième, deux antiques pick-ups. D'anciennes jeeps de l'armée.

Sur la porte d'un des bâtiments, on pouvait lire les mots Mercado et Taverna. Bolan se dit qu'il y avait des chances pour que ce soit le centre de toute vie. Près de la porte, trois vieillards buvaient du café assis sur un banc. Ils examinaient Zhong avec insistance et étonnement. Bolan les salua cérémonieusement en entrant dans la taverne.

L'intérieur était parfaitement propre, et les rayonnages le long des murs étaient remplis de marchandises diverses. Il y avait quelques tables au milieu de la pièce. Une odeur de nourriture et de café s'échappait de la cuisine. Une vieille femme se tenait derrière un comptoir qui devait se transformer en bar le soir venu.

Bolan lui sourit.

— *Buenos días.*

La vieille femme lui rendit son sourire. Il lui manquait la moitié des dents.

— *Che guapo.*

Bolan acheta des haricots, du bœuf séché, des tortillas et du café. Mais comme il n'y avait pas de touristes à Milagro, il n'y avait pas d'eau en bouteilles. Il acheta donc deux caisses de Tecate et des sacs de glace.

— Demande-lui à qui sont les deux jeeps.

Zhong parlait parfaitement l'espagnol.

— Elle dit qu'elles appartiennent au señor Ansaldo, qui est assis juste dehors.

— Sers-moi de traducteur.

Bolan sortit et se planta devant les trois vieillards assis sur leur banc.

— Señor Ansaldo ?

Un vieil homme au visage buriné par les intempéries et coiffé d'une casquette John Deere leva la tête.

— Si ?

— Dis-lui que j'ai besoin de sa jeep.

Zhong traduisit.

— Il dit qu'il en a besoin lui aussi.

— Dis-lui que je lui en offre cent dollars.

Zhong traduisit. Ansaldo agita la main pour montrer son désaccord.

— Il dit qu'il en veut cinq cents.

— Marché conclu, dit Bolan.

Ansaldo gloussait comme un coq. Il sortit un porte-clés de sa poche et le lança à Bolan. Celui-ci le remercia respectueusement.

— *Muchas gracias.*

Les yeux d'Ansaldo s'écarquillèrent de surprise quand Bolan commença à sortir les billets verts de sa ceinture.

— Demande-lui s'il a vu des étrangers récemment.

Ansaldo les regarda et ils comprirent qu'ils étaient ce qu'on avait vu de plus étrange dans le coin depuis longtemps. Bolan sortit une carte.

— Dis-lui que j'aimerais qu'il m'appelle si jamais il voit des étrangers.

Il sortit d'autres billets.

— Cinq cents en plus maintenant, et cinq cents de mieux s'il appelle.

Ansaldo prit l'argent et la carte avec le plus grand sérieux. Ses deux compagnons en bavaient des ronds de chapeau.

Bolan regarda le soleil qui se levait.

— On y va. La journée risque d'être chaude.

## CHAPITRE XVII

### *La Mission*

Le téléphone de Bolan se mit à sonner et tout le monde leva le nez de son assiette. Nazareno avait réussi à leur cuisiner un chili correct. Grâce à une application particulière, Bolan vit que l'appel venait de Milagro. Il tendit le téléphone à Zhong qui répondit en espagnol. Il traduisait pour Bolan au fur et à mesure.

— C'est le señor Ansaldo. Il dit qu'il y a trois étrangers qui sont arrivés au village.

— Demande-lui si ce sont des Mexicains ou des Yankees.

— Des Mexicains. Il dit qu'ils ont l'air dangereux.

Zhong eut l'air étonné.

— Il dit qu'ils sont arrivés de nulle part, directement du désert.

— Pas de véhicules ?

— Non. Ils sont arrivés à pied, comme toi et moi.

— Demande-lui s'ils ont l'air d'avoir marché longtemps.

— Il dit que non. Il dit aussi que ces hommes lui font peur.

— Est-ce qu'ils ont posé des questions ? Est-ce qu'ils nous recherchent ?

— Il dit que non. Ils n'ont parlé à personne. Ils ont l'air d'attendre quelque chose.

— Où sont-ils en ce moment ?

— Il dit qu'il y en a deux à la taverne. Il ne sait pas où est le troisième.

Bolan se leva.

— Zhong, avec moi !

Il prit les clés de la jeep et les lui lança.

— Tu conduis.

Zhong attrapa les clés et prit sa hachette qu'il avait plantée dans la table.

Oderkirk fronça les sourcils.

— Moi et Terrell, qu'est-ce qu'on fait ?

Smallhouse cria depuis le clocher.

— C'est vrai ça ! Moi et Libby, on fait quoi ?

— Vous êtes les spécialistes de la protection rapprochée des V.I.P, non ?

Bolan montra Rudi.

— Vous le protégez. Et vous vous tenez sur vos gardes. Il n'est pas impossible qu'on revienne plus vite que prévu. Si vous avez des ennuis avant notre retour, vous appelez Jack au numéro que je vous ai donné. Vous lui dites que vous avez besoin de lui d'urgence. Avec un



peu de chance, il pourra vous aider et vous évacuer.

Il regarda Highlander qui rongea un morceau de cuir que Bolan avait trouvé au village.

— On va se promener ?

Highlander dressa les oreilles.

Bolan prit le gros Barrett 50 et monta dans la jeep avec Zhong et Highlander. Le soleil se couchait. Leurs ennemis avaient eu quarante-huit heures pour se regrouper. Zhong prit le volant et ils partirent en direction de Milagro dans un nuage de poussière.

— A moins de croire aux fantômes, je dirais que ces trois hommes ont été parachutés pendant la nuit, remarqua Zhong.

Bolan partageait cet avis.

— Ouais. A moins que Satan ait infiltré le Club Parachutiste de Durango. Ils doivent faire partie des Brigades Aéroportées.

— Logique. Comment tu veux qu'on s'y prenne ?

— Je dirais qu'on fonce dans le tas et qu'on colle des baffes à tous ces suppôts de Satan.

Zhong souriait et ses yeux pétillaient.

— On leur colle des baf...

— L'expression est amusante, l'interrompt Bolan. Et c'est encore plus drôle à faire. Je crois que quelqu'un qui casse des briques à main nue est capable de coller des baffes au Diable en personne.

Zhong se marrait.

— Je pensais plutôt leur couper la tête.

— Je préférerais que tu t'abstiennes, répondit Bolan. C'est leur méthode à eux. Nous, on est les bons.

— Je dois t'avouer que je ne me considère pas comme faisant partie des bons.

— Moi si.

— C'est gentil de ta part. Mais je continue à croire que nous devrions adopter une attitude plus sévère vis-à-vis de nos ennemis.

— Tu peux leur couper les oreilles, concéda Bolan. Zhong réfléchissait en conduisant.

— J'ai entendu dire que les soldats américains prenaient les oreilles des ennemis comme trophées pendant la guerre du Vietnam. Mais nous vivons une époque plus calme et j'ai peur que cette pratique ne rencontre guère d'approbation.

— Je ne te parle pas de scalps ou de trophées. Il y a des limites. Je dis simplement que si on trouve quelqu'un avec la marque de la Bête, on la coupe.

Zhong réfléchit un moment. Il semblait trouver cela correct.

— Je comprends.

Le soleil se couchait, la jeep cahotait sur la piste au milieu du désert.

La batterie des lunettes de vision nocturne était presque à plat. Malgré cela, Bolan en donna une paire à Zhong pour qu'il puisse conduire sans les phares. Ils aperçurent les lumières du village et stoppèrent à une centaine de mètres. Bolan laissa le Barrett dans la jeep et prit ses pistolets.

— J'ai soif.

— On va à la taverne ?

— Bonne idée.

Bolan, Zhong et Highlander marchaient au milieu de la rue de Milagro comme si l'endroit leur appartenait. Ansaldo et ses deux compagnons étaient toujours au même endroit en train de boire de la bière en bavardant. Le vieil homme indiqua la taverne et leva trois doigts. Bolan fit un signe et lui donna une liasse de billets de vingt au passage.

Quand ils entrèrent, ils furent submergés par la musique de foire qui sortait d'un antique blaster. Au-dessus du comptoir, une télévision diffusait une corrida. La foule était clairsemée. Quelques autochtones buvaient une bière au comptoir.

Trois hommes étaient assis à une table au milieu de la pièce. Ils portaient des jeans, des bottes et des chapeaux de cow-boys, comme la plupart des gens du pays. Mais, alors que la nuit n'était pas fraîche du tout, ils avaient aussi des coupe-vent. Le plus grand des trois avait une machette à la ceinture. Les machettes sont aussi courantes au Mexique que les tondeuses à gazon aux Etats-Unis. Mais au Mexique comme aux Etats-Unis, les gens laissent leur tondeuse à la maison quand ils vont boire un coup en ville.

Bolan, Zhong et Highlander foncèrent droit sur eux. L'homme à la machette se leva et essaya de prendre son arme.

— Mierda !

— Highlander, attaque ! ordonna Bolan.

L'homme et la machette reculèrent quand Highlander sauta par-dessus la table. Celui qui était à droite de l'homme à la machette plongeait sa main sous son coupe-vent. Le poing de Bolan partit. Il cueillit l'homme au milieu du visage, lui faisant remonter le nez jusqu'au cerveau. Sa tête partit en arrière et son chapeau de cow-boy vola. Bolan le prit par les cheveux et lui cogna la tête sur la table. Il abattit le tranchant de sa main sur sa nuque pour l'assommer.

Zhong se tenait juste derrière lui et il collait des baffes au troisième homme comme un vrai pro. La pratique du kung-fu transforme les mains en armes mortelles. Zhong fit voler, au sens propre, les dents de l'homme. Puis il l'attrapa par l'oreille. L'homme poussa un hurlement strident quand Zhong la lui arracha.

C'est à ce moment que les autres clients choisirent de s'enfuir précipitamment.

Zhong referma son poing et frappa son adversaire entre les deux yeux. Bolan entendit des os craquer, et ce n'était pas ceux de Zhong. Les yeux de l'homme se révoltèrent et il s'évanouit. Highlander surveillait l'homme à la machette qui agonisait, la trachée artère en bouillie. Zhong examina l'oreille qu'il tenait à la main et la montra à Bolan. Elle portait la marque de la Bête. Zhong la jeta sur la table et s'empara de sa hachette pour achever la moisson. Bolan examina l'oreille et leva la main pour l'arrêter.

— Attends.

Zhong plissa les yeux, impatient de continuer la récolte.

— Quoi ?

Bolan s'empara du lambeau de chair sanguinolent.

— Tu vois ce que je vois ?

Les yeux de Zhong se rétrécirent encore.

— Je vois.

A la racine de l'oreille, au milieu des chairs déchirées et des cartilages, quelque chose brillait doucement. Bolan tira dessus. L'engin faisait à peu près deux centimètres et demi de long et avait le diamètre d'un grain de riz. Une des extrémités était légèrement évasée et se terminait par une pastille du diamètre d'un crayon. Au milieu du plastique et du sang, il pouvait distinguer un filament et des taches sombres, sans doute un circuit intégré. L'ensemble était prévu pour se loger le long du cartilage de l'oreille. Pas un médecin légiste n'aurait pensé à chercher à cet endroit. Même un scan corporel complet avait des chances de passer à côté.

— Maintenant, nous savons pourquoi ils récupèrent les têtes de leurs morts, dit Zhong. Et nous savons aussi que le Diable n'a rien à voir dans tout ça.

Bolan examinait l'engin avec admiration.

— Si Diable il y a, il utilise des puces RFID.

— Des puces RFID ?

— Des puces de radio-identification.

— Tu as déjà vu des puces comme ça ?

— Jamais aussi petites ni aussi sophistiquées. Ni aussi puissantes.

Bolan secoua la tête. Cet objet était le signe de la puissance de leur ennemi.

— Il y a quelqu'un qui dépense un paquet de fric pour tout ça.

— Je suppose que le trafic de drogue génère des masses importantes d'argent.

Zhong prit sa hachette.

— Je prends le reste ?

— Non. Je ne veux pas que nos ennemis comprennent que nous avons compris, du moins pas tout de suite.

Zhong fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Sers-moi d'interprète encore une fois.

Bolan sortit dans la nuit. De l'autre côté de la rue, Ansaldo et quelques habitants observaient la taverne. Bolan et Zhong se dirigèrent vers eux.

— Demande à Ansaldo qui est le propriétaire de la taverne ?

— Il dit que c'est lui.

— Dis-lui que je veux y mettre le feu.

Zhong traduisit. Ansaldo en resta bouche bée.

— Dis-lui que je lui donnerai cinquante mille dollars s'il me laisse faire.

Si Ansaldo était resté bouche bée plus longtemps, les oiseaux auraient eu le temps d'y faire leur nid. Au bout d'un moment il retrouva l'usage de la parole.

— Il demande si tu vas la brûler quand même s'il refuse.

— Pour être sincère, dis-lui que oui. Mais je lui donnerai l'argent de toute façon.

Zhong traduisit la réponse de Bolan.

— Il dit qu'il veut cent mille dollars. Ça fait longtemps qu'il veut faire des travaux de rénovation.

Bolan compta mentalement ce qui lui restait comme cash.

— Dis-lui que je lui enverrai l'autre moitié de la somme d'ici un jour ou deux. Est-ce qu'il va nous faire confiance ?

— Bizarrement, il accepte.

— Demande-lui s'il accepte de me vendre un jerrican d'essence.

Ansaldo éclata de rire. Zhong traduisit.

— Il dit qu'il t'en fait cadeau si tu le laisses allumer le feu.

Bolan acquiesça.

Le retour se passa sans encombre. Derrière eux, l'incendie faisait rage. Bolan avait accordé un peu de temps à Ansaldo et aux villageois pour retirer de la taverne tout ce qu'ils voulaient sauver. Il leur avait ensuite demandé de laisser l'incendie brûler une vingtaine de minutes avant de commencer à l'éteindre. Il avait laissé des instructions pour qu'ils racontent qu'il y avait eu une lutte entre des étrangers et qu'une grenade avait provoqué l'incendie.

A cinq cents mètres de la mission, Bolan appela Terrell.

— On arrive, Nous ne sommes pas suivis.

— Bien reçu, Coop. Je vous ai en visuel, répondit le tireur d'élite. Bienvenue à la maison.

Quand ils arrivèrent, Bolan fit un signe à Smallhouse perché dans son clocher. Il rentra dans la mission et posa les armes et les téléphones des trois hommes morts sur la table. Il ôta les batteries des téléphones et les passa à Zhong, Oderkirk et Nazareno.

— Naz, appelle Terrell et dis-lui de descendre.

Bolan mangea un peu de chili pendant que Nazareno remplaçait Smallhouse dans le clocher.

Terrell entra en souriant et prit l'assiette que lui tendait Bolan.

— Quoi de neuf ?

Le Guerrier désigna l'Allemand.

— Il va falloir faire un peu de chirurgie.

— Ooh, super ! répondit Smallhouse. Je commençais à m'impatienter.

Oderkirk regarda Bolan avec suspicion.

— Je t'ai déjà dit que c'était fini les séances de spiritisme.

— Ce n'est pas un exorcisme que nous allons faire.

Bolan inspecta froidement le prisonnier.

Il était assis à table et n'avait pas touché à son chili. Tout ce qu'il acceptait, c'était de boire de la bière. Alors Oderkirk lui en avait donné jusqu'à plus soif. La première vague de terreur passée, il commençait à reprendre confiance. De temps à autre, un éclair de défiance éclairait son regard.

— Par contre, tu vas revenir dans le giron du seigneur, et au sens propre de l'expression.

— Amenez-le dans la cabane, dit Smallhouse avec enthousiasme.

Le regard de Rudi était vide. Zhong se glissa derrière lui, aussi discret qu'une ombre.

— Rudi, commença Bolan, je sais que les deux derniers jours ont dû te paraître un peu éprouvants, mais j'ai besoin de parler avec toi.

— Parler ne sert à rien.

— Je sais. C'est souvent le cas, tu as raison, dit Bolan. Zhong ?

— Hé là !

Rudi glapit quand Zhong lui attrapa le lobe de l'oreille gauche.

— *Was tun Sie...*

Ses cris se transformèrent en hurlement quand Zhong lui coupa d'un coup l'oreille au ras du crâne avec sa hachette et la balança sur la table.

Rudi porta la main sur sa blessure, le sang giclait à travers ses doigts.

Oderkirk bondit, scandalisée.

— Nom de Dieu, Cooper...

Les yeux de Smallhouse passaient de Bolan à Zhong, de Rudi à l'oreille sanguinolente jetée sur la table.

— Cooper...

Du haut du clocher Nazareno appela.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Les oreilles dressées, Highlander reniflait celle qui était sur la table avec intérêt. Mais Bolan ne souhaitait pas que le chien développe une

attirance pour la chair humaine. Zhong sortit un mouchoir et le donna à Rudi qui, d'instinct, le plaqua sur sa blessure.

Bolan s'adressa à l'Allemand d'une voix autoritaire.

— Est-ce que tu m'écoutes, maintenant ? Tu es concentré ?

Rudi, comme tous les autres occupants de la pièce, à l'exception de Zhong et d'Highlander, était encore sous le choc. Mais de toute évidence, Bolan avait réussi à capter son attention pleine et entière. Le Guerrier se pencha vers l'Allemand à l'oreille coupée.

— Rudi, mon garçon, est-ce que tu veux voir un vrai tour de magie ?

Rudi se recula. Il attendait avec horreur la suite des événements. Zhong le maintenait fermement sur son siège.

Bolan prit son couteau de l'armée suisse.

— Cooper ! cria Oderkirk.

Bolan sortit la pince à épiler. Il prit l'oreille et la mit sous le nez de Rudi.

— Regarde bien, Rudi, enchaîna Bolan. Je ne le ferai pas deux fois.

Smallhouse semblait sur le point de vomir.

— Cooper...

— Et maintenant, la formule magique. ABRACADABRA... !

Bolan plongea la pince à épiler dans les chairs déchirées et farfouilla quelques secondes. Rudi était au bord de la nausée. Bolan retira la pince avec un geste théâtral.

— ... Et voilà !

Smallhouse fixait intensément le minuscule appareil que Bolan faisait étinceler dans la lumière du feu.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Oderkirk était médusée.

— Mon Dieu, c'est quoi, ça ?

— On appelle ça une puce RFID, répondit Zhong avec suffisance.

Bolan sortit la lame la plus fine de son couteau et s'en servit pour dérouler le filament qui luisait doucement. Il se tourna vers Rudi.

— Il faut te faire un dessin ou tu comprends ce que c'est ?

Rudi tremblait comme une feuille.

— Je vais t'expliquer, continua Bolan. Qu'est-ce qu'ils t'ont promis ? Le pouvoir ? De l'argent ? Des Fraüleins en chaleur ? Après, il y a eu une fête, non ? Une orgie avec une initiation. Ils t'ont intronisé dans l'ordre du Grand Satan. Et tu sentais déjà ta puissance quand ils t'ont apposé la marque de la Bête. Je suis sûr que tu étais fier de toi le lendemain. Ils t'ont baisé ! Ils t'ont fait leurs tours de passe-passe et ils t'ont marqué comme une bête ! Et toi, tu es tombé dans le panneau.

Rudi se mit à dégueuler.

— Tu n'as pas vendu ton âme au Diable ! Bolan continuait,

implacable. Tu l'as vendue au magicien d'Oz !

L'Allemand pleurait. Bolan lui parla d'une voix martiale, utilisant les codes de la Convention de Genève.

— Et maintenant, soldat ! Nom ! Grade ! Numéro d'identification !

— Lahm ! Rudolf ! Obergefreiter ! hurla Rudi.

Rudolf Lahm avait donc été première classe dans l'armée allemande. Ensuite, Rudi balança une série de lettres et chiffres en allemand, mais bien trop vite pour que Bolan puisse comprendre. Heureusement Odërkirk les nota au vol. Elle tendit le papier à Bolan. Rudi balbutiait, sanglotait et bavait à la fois.

— Qu'est-ce qu'il dit, Libby ?

— Il demande pardon à Dieu. Oderkirk écarquilla les yeux. Il appelle sa mère.

Bolan le regarda et lui parla d'une voix dénuée de toute émotion.

— Il faudra que tu te contentes de moi.

La tête de Rudi roula dans ses vomissures. Zhong le prit par les cheveux et l'obligea à regarder Bolan.

— Première classe Lahm, reprit Bolan. Je ne sais pas ce qui a fait de vous ce que vous êtes. Une dette, la drogue, ou simplement l'ennui et les mauvaises rencontres. Je m'en fous. Tu croyais que tu étais un soldat au service du Diable, pauvre crétin ! En fait la Bête t'a marqué à l'oreille pour t'utiliser comme un animal, tout simplement !

Rudi fuyait le regard brûlant de Bolan.

— Ils sont sur tes traces, continua Bolan. Mais maintenant nous savons comment ils te suivent, et nous savons aussi comment les arrêter. A partir de là, tu as deux possibilités : Un, je te laisse partir. Et même, je te dépose dans un hôpital où ils recoudront ton oreille. Après ça tu es libre. Libre de prier que la Bête ne puisse pas te retrouver grâce à des moyens plus conventionnels. Je ne parierais pas ma chemise là-dessus. Option deux : Je vais en Allemagne. Parce que je vais abattre la Bête. Et toi tu sers de chèvre, d'appât. Ils viendront te chercher et moi, je serai là pour les accueillir.

Rudi n'avait plus rien à vomir et il s'était remis à trembler.

— Tu as été un soldat. Tu peux fuir ou te battre. C'est toi qui choisis. Je te donne cinq minutes pour y réfléchir.

Le téléphone de Bolan sonna.

— Merde ! Je t'en accorde cinq de plus.

Il prit la communication.

— Quoi de neuf, Gadgets ?

— Une bonne nouvelle, j'ai capté un canal haute définition pour les six prochaines heures.

— Super ! Et la mauvaise nouvelle ?

— La mauvaise nouvelle, c'est que vous avez de la compagnie.

— Une nombreuse compagnie ? demanda Bolan.

- Un vrai convoi.
- A quelle distance ?
- Ils viennent d'arriver à Milagro.

Il leur faudrait un moment pour faire les quinze kilomètres jusqu'à la mission. Est-ce qu'il fallait essayer de remettre le Socata sur la route pour fuir ou bien combattre ? Grimaldi était sûr de pouvoir décoller de nuit. Nazareno était plus réticent.

Bolan se tourna vers Rudi.

- Le temps est écoulé. Tu veux les clés de la jeep ou une arme ?

Un éclair de ce qui devait être de la colère et de la fierté retrouvée éclaira les yeux de Rudi.

- Donne-moi une arme.
- Gadgets, tu me tiens au courant.

Bolan appela un numéro préenregistré. Grimaldi décrocha aussitôt.

- Yo ?
- On a besoin de toi.



## CHAPITRE XVIII

— Je n'arrive pas à croire que tu lui as donné une arme.

Nazareno fixait Rudi avec hostilité. Bolan avait soigné sa blessure et mis son oreille dans la glace. La peur et l'apathie de Rudi s'étaient muées en une colère froide. Il était armé d'une des AK que Zhong avait confisquées à l'aéroport clandestin de Sinaloa.

— Je t'en ai bien donné une, fit remarquer Bolan. Je t'en ai même donné deux.

— Oui, c'est vrai... Mais quand même, tu lui as coupé l'oreille.

— Non, c'est Zhong qui la lui a coupée. Et c'est sans doute la meilleure chose qui lui soit arrivée depuis longtemps.

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de mais, Naz.

Ils venaient de passer une heure à se préparer pour l'attaque. Ils avaient creusé des meurtrières dans les murs de la mission et ils avaient entassé des branches et des buissons aux quatre coins du mur d'enceinte. Bolan avait encore quelques autres surprises en rayon. Il espérait que ça suffirait.

— On les aura, Naz, et cet endroit en vaut un autre.

Nazareno déglutit avec peine, comme s'il avait eu un énorme chat dans la gorge.

— O.K...

La voix de Schwarz retentit dans le portable de Bolan.

— Ils sont presque arrivés à la mission. Il y a cinq véhicules.

— Bien reçu.

Bolan prit le lourd Barrett.

— Hé ! cria Smallhouse du haut du clocher. J'aperçois la lumière de leurs phares.

— Naz, tu viens avec moi. Rudi, tu restes à l'intérieur. Tu tireras par les meurtrières.

Rudi fit la gueule mais il obtempéra.

— Libby, continua Bolan, tu vas avec Zhong.

Chacun gagna son poste. Oderkirk dispersa le feu et ils disparurent dans l'obscurité. Bolan avait fait ce qu'il avait pu, mais leurs moyens étaient limités. Toutes les batteries étaient déchargées. Bolan et Smallhouse étaient les seuls à être équipés de lunettes de vision nocturne parce qu'ils étaient les deux meilleurs tireurs. De toute façon, ce n'est jamais grâce à une paire de jumelles qu'on remporte un combat. Au final, ils allaient devoir jouer serré.

Bolan fit quelques pas dans la nuit. Pour les mêmes raisons, lui et Smallhouse étaient les seuls à avoir une liaison radio. Le portable de Bolan était le plus sophistiqué du monde et il lui restait un quart de

charge dans la batterie. Smallhouse avait pris le dernier téléphone qui avait encore un peu de jus. Bolan voulait communiquer rapidement avec son principal tireur.

Pour les autres, il faudrait la jouer à l'ancienne et donner les ordres en criant.

Bolan rejoignit Nazareno qui se tenait près du mur, un Glock dans chaque main.

— Utilise-les l'un après l'autre, lui suggéra Bolan.

— O.K.

Nazareno rangea un des pistolets dans sa ceinture.

— Va prendre le troisième, tu en auras sans doute besoin.

Nazareno rentra dans la mission et revint aussitôt avec le troisième Glock. Bolan s'agenouilla derrière le mur. Il était assez bas, mais il avait été bâti par les Conquistadores. Il n'était pas assez épais au goût de Bolan, pourtant il était presque sûr qu'il suffirait à arrêter les balles. Il plaça le Barrett sur son épaule, alluma ses lunettes de vision nocturne et inspecta les environs pour voir ce que la nuit leur réservait. Les assaillants s'étaient arrêtés à environ cinq cents mètres. Cinq véhicules, comme l'avait dit Gadgets. C'était une bonne portée pour le R.P.G, mais c'était trop loin pour le lance-grenade. Ils ne voyaient personne pour l'instant.

— Rudi, appela Bolan. Tu crois que ce sont les serviteurs de ton ancien maître ?

— Certainement pas.

Rudi criait à travers une des meurtrières qu'ils avaient percées dans les murs de la mission.

— Mais ils sont sûrement ses instruments.

La voix de Smallhouse retentit dans le téléphone de Bolan.

— Les gars du cartel de la Fédération ont aussi de bonnes raisons de nous en vouloir.

Oderkirk jeta un regard en direction de Rudi.

— Et les amis de qui vous savez ont dû les rencarder sur nous.

Rudi ignore sa remarque. Bolan visa la calandre d'un des véhicules.

— Personne ne tire sauf Terrell. Terrell, tu tires si tu en as l'opportunité.

— Oh, super !

— C'est parti...

Bolan amena lentement son index sur la détente. Le Barrett était plus facile à manœuvrer quand on le plaçait sur l'épaule comme un bazooka. Par contre le recul était très puissant. Il rua comme un étalon. Le projectile de calibre .50 traversa la calandre du camion comme si elle avait été en papier. Les camions avaient fait un long trajet dans le désert et leurs moteurs devaient être brûlants. Le

radiateur explosa, faisant sauter le capot dans un nuage de vapeur. Bolan tira sur les véhicules deux et trois et leur fit subir le même sort. Les portières s'ouvrirent brutalement et les hommes se dispersèrent dans toutes les directions.

Smallhouse entra dans la danse.

Pistolets, fusils et mitrailleuses leur répondirent aussitôt.

— Ils sont une cinquantaine, remarqua Bolan.

Smallhouse tira de nouveau.

— Ils ne sont plus que quarante-sept, corrigea-t-il.

— Méfiez-vous des roquettes, prévint Bolan.

— Compris, répondit Smallhouse.

Bolan visa la calandre du quatrième camion, et le radiateur explosa lui aussi d'une manière extrêmement agréable. En retour ils reçurent une autre averse de plomb qui ne leur fit aucun mal. Bolan décida de ne pas tirer sur le dernier véhicule. Les armes se turent. Soudain, le fusil de Terrell aboya. Un homme se mit à crier. Une nouvelle volée de plomb vint frapper les murs de la mission.

— Ils commencent à se déployer.

Bolan les voyait qui couraient en se protégeant derrière les rochers, les buissons et les cactus. Ils ne semblaient pas équipés de lunettes de vision nocturne. Mais c'était la nuit mexicaine. Il y avait énormément d'étoiles et un croissant de lune. La lumière était largement suffisante pour éclairer la mission et permettre aux assaillants de se repérer. Bolan continuait à guetter une éventuelle roquette.

Elle surgit de nulle part.

— Roquette, cria Bolan, tous aux abris.

— Et merde ! répondit Smallhouse.

Le lancement illumina la nuit et Bolan en profita pour descendre le tireur et son assistant. La roquette raya l'obscurité. Smallhouse cria et tomba du clocher comme un énorme père Noël. Le clocher explosa, projetant des pierres et de la terre dans toutes les directions.

— Terrell ! cria Bolan. Terrell !

Bolan vit le tas de terre et de pierre remuer.

— Ça va, répondit Smallhouse.

Bolan cria pour couvrir une nouvelle salve.

— Les voilà !

Il commença à tirer sur les assaillants qui se ruaient sur la mission en beuglant, comme s'ils avaient été à Omaha Beach en 1944. Nazareno hurlait en tirant. Zhong, posément, repérait ses cibles grâce aux éclairs des détonations. De son côté, Rudi jurait et criait en allemand en lâchant de courtes rafales avec son AK 47. Bolan ne voulait pas soutenir un siège. Il décida d'attirer les assaillants dans un piège.

— A terre, tout le monde, hurla-t-il.

Tout le monde s'abrita derrière le mur d'enceinte et chacun se dirigea en se baissant vers la porte de la chapelle. Ils rentrèrent tous dans la mission, Oderkirk et Smallhouse fermèrent les antiques portes et les bloquèrent avec les bancs.

Les assaillants hurlèrent à la mort en voyant leurs ennemis battre en retraite.

Smallhouse remit un chargeur dans son arme.

— Mec, j'espère que tu sais ce que tu fais. Ça va bientôt être Fort Alamo ici !

Bolan savait exactement ce qu'il faisait. La question, c'était plutôt de savoir si ça allait marcher. Il prit son téléphone.

— Jack, où es-tu ?

— Je suis en attente à sept cents pieds, répondit le pilote. J'attends de vous avoir en visuel.

— Bien reçu, tiens ta position.

Les attaquants commençaient à enfoncer la porte. Bolan fit un signe.

— Maintenant, on les crame !

Il prit une torche et l'enflamma dans les braises avant de la jeter par une des meurtrières. La torche tomba pile sur les branches imbibées de fuel. Zhong, Oderkirk, Rudi et Smallhouse firent la même chose. Quatre lignes de feu rampèrent jusqu'aux quatre coins de la mission et enflammèrent les branches et les buissons qu'ils avaient entassés. Les hommes criaient en voyant le sol de la mission prendre feu.

Les coups sur la porte s'interrompirent. La voix de Grimaldi retentit.

— Ça y est, je vous vois. Je descends à distance de tir.

— Je vais ouvrir la porte, dis Bolan. Fais attention à nous.

— Bien reçu, répondit Grimaldi.

Bolan pointa son fusil sur le banc qui servait à bloquer la porte. Les projectiles antichars le firent voler en éclats et les portes s'ouvrirent dans un jaillissement d'étincelles et d'esquilles de bois. Il régla son arme sur tir automatique et ouvrit le feu. Oderkirk, Zhong et Rudi se joignirent à lui. La manœuvre prit les hommes du cartel de la Fédération par surprise. Ils se tordirent sous les balles et s'effondrèrent.

Juste au-dessus d'eux, une paire de puissants moteurs Continental 210 hurlaient, impatients de passer à l'action.

— On y est, annonça Grimaldi. On attend le feu vert.

— Commencez le tir, ordonna Bolan.

Chet commença à tirer. A une centaine de mètres au-dessus de la mission, la puissante mitrailleuse M-60 donna de la voix et fit pleuvoir le plomb et la mort. Le sol de la mission était en flammes et les

survivants essayaient de se protéger comme ils pouvaient à chaque passage de Grimaldi.

Le pilote du Ranch et Chet avaient traversé une partie du désert et s'étaient posés sur un lac de sel que Gadgets avait repéré grâce au satellite. Pendant que Bolan et son équipe se barricadaient dans la mission, ils avaient aménagé le Cessna en retirant les sièges et la porte latérale. Avec les ceintures de sécurité ils avaient bricolé un harnais pour Chet et la M-60. Ce n'était pas l'idéal mais ils auraient l'avantage de la surprise. Et maintenant, Chet se dressait dans la nuit et répandait le feu et la mort.

Ceux qui essayaient de s'abriter derrière la chapelle furent confrontés à la colère du Guerrier et de son équipe. Les autres sautèrent en hurlant les murs enflammés qui entouraient la mission.

— Plusieurs cibles s'enfuient en direction des camions, signala Grimaldi.

— Concentre-toi sur ta mission, ordonna Bolan. Nettoie le terrain.

— Bien reçu.

Le problème, c'est qu'ils étaient pratiquement à court de munitions. Chet avait beau tirer par courtes rafales, il ne lui restait plus qu'une cartouchière. Grimaldi fit deux autres passages.

— On est à sec.

— Bien reçu. Reprenez de l'altitude et surveillez leurs mouvements.

Bolan se tourna vers Smallhouse.

— Monte sur le toit et surveille la zone.

Bolan franchit les portes de la mission. La plupart des membres du cartel étaient morts, le reste fuyait dans la nuit. Quelques-uns, plus courageux que les autres; tiraient en direction de l'avion, qu'ils ne pouvaient pas voir. Bolan fit le tour et tira sur les trafiquants sans la moindre pitié. Le reste de l'équipe l'imita bravement.

Smallhouse était monté sur le toit et il était dissimulé dans l'ombre de ce qui restait du clocher. Avec sa lunette, il inspecta l'horizon.

— J'en vois dix, onze... douze qui se regroupent près des camions. Qu'est-ce que je fais ? Je les aligne ?

— Non, laisse-les partir.

Bolan enfila ses lunettes de vision nocturne et explora la nuit.

— Laisse-les retourner auprès de leurs patrons. Laisse-les faire leur rapport. Qu'ils expliquent à quel point les tuyaux de la Bête sont fiables. Laisse-les expliquer la raclée qu'ils viennent de recevoir. Il faut que tout le monde sache que la Bête n'est pas infaillible.

Meinrad Gerwulf était allongé dans la poussière. Il portait le dernier modèle de treillis, conçu par l'armée allemande pour tromper les caméras infrarouges. Il avait vraiment l'air d'un buisson. Il dirigea ses

lunettes vers les véhicules en feu, puis sur les incendies, le bâtiment torturé de la mission et l'assortiment de cadavres qui ponctuait le désert. Impressionnant. Ils avaient compris trop tard, y compris lui, que l'ennemi avait planqué le Cessna en renfort. L'utiliser comme appui aérien et le garder comme un atout dans la manche avait été un vrai coup de génie. Il dirigea ses lunettes de vision nocturne sur le clocher et observa le Noir et la femme qui se tenait à ses côtés. Lui, c'était un soldat, à coup sûr. Elle, elle aurait pu l'être, mais non, ce n'était pas le cas. Il reporta son attention sur le Chinois et eut un rictus de dégoût. Il considérait la présence du Tueur de Hong Kong comme un affront personnel. Cela méritait une punition. Mais c'est le Mexicain qui retint le plus longtemps son attention. Pendant le combat, il s'était battu comme un diable, faisant feu sans arrêt de ses deux pistolets. Gerwulf était à peu près sûr que c'était le pilote du cartel. Il n'avait plus rien à perdre.

Gerwulf tiqua en découvrant Highlander.

Il n'aimait pas les chiens. Bien dressés et bien entraînés, on ne pouvait ni les arrêter ni les faire fuir. Ils étaient pratiquement insensibles à la peur. Par deux fois, à Berlin, alors qu'il était au service de son maître, il avait failli être tué par des chiens. Le doberman leva la tête. Son flair et son instinct lui disaient qu'il y avait encore un ennemi tapi dans la nuit.

Gerwulf résista à l'envie de l'abattre. Il poursuivit son exploration à la recherche d'un spectacle plus agréable. Son regard tomba sur l'Américain. C'était un homme superbe. De toute évidence, c'était lui qui commandait. Il portait une casquette enfoncée et des lunettes de vision nocturne, mais cela n'avait pas d'importance. Gerwulf reconnaîtrait cette silhouette et cette élégance féline n'importe où. A moins, bien sûr, que l'homme ne soit un expert en déguisement. Cela ne ferait qu'ajouter un peu de piment à toute cette affaire.

Il se demanda s'il devait essayer de tuer l'Américain.

Il se trouvait à cent cinquante mètres. La portée maximum de son HK PDW. Il faisait nuit et Gerwulf n'avait jamais été un très bon tireur. Il avait toujours préféré le combat rapproché. S'il ratait son coup, il savait que le chien donnerait l'alerte et qu'ils se mettraient à sa poursuite. Une situation qui pourrait très bien tourner à son désavantage. Gerwulf ne jouait qu'à coup sûr. Et puis son maître lui avait demandé d'organiser l'assaut et de faire son rapport.

Rien de plus.

Meinrad Gerwulf, comme la plupart des sociopathes, ne se considérait pas comme fou. Il pensait simplement qu'il était au-dessus des règles et des lois de l'humanité. Comme la plupart des sociopathes, il avait une conscience claire de sa supériorité. Pour gagner son respect, il suffisait de lui en imposer. Gerwulf pensa à son

maître et frissonna de plaisir. Il devait obéir aux ordres du maître. il allait observer les ennemis. Et il ferait son rapport. Que se passerait-il quand le magnifique Américain déciderait de partir ?

Gerwulf le suivrait.

Il fit la mise au point sur le superman Yankee et soupira. il aurait aimé lui offrir des fleurs.

### *Berlin*

C'est avec le plus grand intérêt que la Bête écouta le rapport de Gerwulf sur l'opération mexicaine. Il profita de la ligne sécurisée pour demander quelques précisions, tout en réfléchissant à son prochain coup.

— C'est parfait, mon très cher Meinrad. Nous allons suivre cet Américain à la trace, et quand l'occasion se présentera, nous vous guiderons jusqu'à lui.

— Merci, Maître.

A l'autre extrémité de la ligne, la voix de Gerwulf dégoulinait de gratitude.

— Dors bien, Meinrad. Repose-toi.

La Bête raccrocha.

Bogac Krom contracta inconsciemment les muscles de ses puissantes épaules.

— Je ne peux pas croire que Meinrad a échoué.

— Je ne dirais pas qu'il a échoué.

La Bête s'interrompit pour observer son favori.

— Je serais tenté de dire que ce sont nos alliés mexicains qui l'ont poussé à la faute.

Krom grogna.

— Je n'aime pas ça.

— Je dois reconnaître que je n'avais pas prévu que les événements prendraient cette tournure.

La Bête sourit de nouveau.

— Quoi qu'il en soit, Meinrad semble tout à fait désireux de mener la traque. Il semble sur le point de tomber amoureux de cet Américain. « L'homme d'acier », comme il l'appelle.

Krom se renfrognait et grommela. C'était une brute, il n'avait aucun scrupule à utiliser la violence et il adorait terroriser les gens. Mais il avait, malheureusement pour lui, été le témoin involontaire de ce que Meinrad Gerwulf appelait une relation amoureuse. Il avait surtout été témoin des conséquences sur l'être aimé. Quand Meinrad voulait témoigner de son affection à quelqu'un qui lui plaisait, il lui fallait toute une boîte à outils et l'équivalent d'un bloc opératoire pour matérialiser ses fantasmes. Et l'histoire d'amour tournait vite au film gore. A la fin, il

fallait ramasser ce qui restait de son amant avec une serpillière. Bogac tremblait encore en se souvenant du jour où Meinrad lui avait fait parvenir une douzaine de roses très rouges. Il eut un frisson de dégoût et changea de sujet.

— Nos ennemis détiennent toujours Rudi.

— Rudi...

La Bête était songeuse. Personne n'aime penser à un traître, un apostat.

— Il semblerait que le mitrailleur Rudi Lham soit encore en vie et que son cœur se soit retourné contre nous. Si le porc yankee le ramène à Berlin, sa forfaiture risque de se répandre comme une épidémie de peste.

— J'en doute. Mais son émetteur a été déconnecté, je dois reconnaître que c'est embêtant.

La Bête souriait, mais ses yeux étaient froids.

— Je dois reconnaître aussi que l'existence de cette bande d'esclaves rebelles me contrarie. J'aimerais pouvoir les faire griller à petit feu.

— Ah oui ! Eh bien, pour l'instant ils sont aussi libres que l'oiseau. Et pendant ce temps, Meinrad se prélassait sous la lune du Mexique, en fantasmant sur la rencontre entre son Superman des Forces Spéciales avec une scie circulaire sur une table d'opération.

Krom se tut, craignant d'avoir poussé la plaisanterie un peu loin.

Lentement, la Bête sourit.

— Mon cher Bogac, je ne te savais pas poète.

Krom se tortillait, mal à l'aise.

— C'est vrai qu'ils volent, comme l'oiseau. Mais ça ne veut pas dire qu'ils sont libres pour autant. Ils ont pu s'échapper de la cage que Meinrad avait construite pour eux. Mais ils ne sont pas encore sortis du poulailler mexicain. Ils doivent encore franchir le Rio Grande.

— Mais ils ont un avion. Meinrad ne pourra pas les attaquer tant qu'ils n'ont pas atterri. Et ils ne se poseront qu'aux Etats-Unis. Alors nous serons complètement ridiculisés.

— Ça, c'est le plan B, dit la Bête.

— Et le plan A, c'est quoi ?

— J'ai bien conscience que cela risque de contrarier les sentiments de Meinrad, mais nous devons les tuer avant qu'ils atteignent les Etats-Unis.

— Mais que pouvons-nous...

Krom se redressa d'un coup.

— Le capitaine !

La Bête croisa les doigts.

— Pourquoi pas ?

— La situation au Mexique est déjà assez explosive comme ça,



avertit Krom.

— C'est aussi mon avis. Et c'est pour cela que nous devons faire la démonstration de notre puissance.

La Bête enfonça un bouton sur son bureau. Aussitôt une voix féminine et sensuelle répondit.

— Oui, maître ?

— Activez le capitaine Rivera. Je suis en train de me connecter à votre ordinateur portable. Il vous dira où le contacter.

### *11ème Base de l'Armée de l'Air, Santa Gertrudis, Chihuahua*

Le capitaine Miriamo Rivera, allongé sur son lit, laissa tomber son téléphone portable et fut pris de violentes convulsions. Son allemande, la fille qu'il aimait plus que tout, lui avait parlé en allemand, et il n'avait pas compris ce qu'elle avait dit. Pourtant elle lui parlait souvent en allemand quand ils faisaient l'amour. Mais les paroles qu'elle venait de prononcer étaient différentes. Ce n'étaient pas des paroles d'amour, c'étaient des clés qui avaient déclenché une tempête dans sa tête. Sa conscience fut envahie par un maelstrom d'un noir absolu, percé çà et là par des éclairs. La Bête lui apparut, sous la forme d'une tête de bouc éclairée par une lumière d'un rouge sinistre qui emplît son esprit. Au point qu'il n'y avait même plus de place pour le capitaine Miriamo Rivera lui-même. Les bras et les jambes du pilote martelaient le matelas et les draps pendant que la Bête envahissait son corps et son esprit, dans un flash extatique de dilution de sa personnalité. Il flottait entre l'obscurité et la lumière des braises. Le feu de la puissance coulait dans ses veines. L'étreinte de son Dieu l'avait comme embrasé.

La transe du capitaine Rivera cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé. Son esprit était parfaitement clair. Il s'assit et ramassa son téléphone portable. Instinctivement, sa main libre vint caresser le tatouage derrière son oreille gauche.

— Qu'attends-tu de moi ?

La femme s'exprimait en espagnol, d'une voix calme et neutre. Elle lui expliqua sa mission. Rivera éteignit son téléphone et se leva. Il enfila une robe de chambre et vérifia le chargeur de son Beretta 9 mm.

L'armée de l'air mexicaine ne possédait qu'une douzaine de chasseurs. Ils attendaient dans des hangars, en état d'alerte permanent, armés pour les missions d'interception.

Le capitaine Rivera prit sa jeep et quitta le quartier des officiers pour rejoindre le vestiaire des pilotes, à côté de la piste d'envol. Il ouvrit le vestiaire avec sa clé personnelle et enfila sa combinaison de vol. Il prit son casque et entra dans le hangar. Ortega, la sentinelle, le regarda distraitemment et lui fit un signe de la main. Le capitaine Rivera dégaina son Beretta et lui tira une balle entre les deux yeux.

Rivera prit le fusil d'assaut G-3 d'Ortega et se dirigea vers les deux chasseurs qui étaient prêts à décoller.

Les forces aériennes du Mexique étaient extrêmement réduites. Même par rapport à d'autres pays d'Amérique de Sud. Leur meilleur chasseur était le Northrop F-5E. Un avion conçu dans les années soixante. Une véritable antiquité. C'était un simple moustique comparé aux chasseurs modernes. C'est pour cela que les Américains avaient choisi le F-5 pour leur Programme d'Assistance Militaire. C'était un avion qu'on pouvait donner sans trop de risques aux pays amis, qui ne disposaient ainsi que d'une aviation « primitive ».

Rivera adorait le F-5.

Aussi primitif qu'il puisse être. Son système radar était un gag. Malgré de nombreuses tentatives d'amélioration, les instruments de bord ne valaient guère mieux. Il aurait fallu faire tellement de modifications ! Mais le petit chasseur était équipé de deux réacteurs qui avaient une poussée fantastique et lui donnait un rapport poids-puissance hors du commun. En plus de cela, il était incroyablement maniable. Voler avec le F-5 était un vrai bonheur.

Deux F-5 attendaient dans le hangar, prêts à décoller. Rivera se dirigea vers le premier et le cloua au sol en tirant une rafale dans chacun de ses réacteurs. Il jeta son fusil-mitrailleur et fit rouler l'échelle vers l'autre zinc.

Quand il fut monté, il repoussa l'échelle d'un coup de pied et s'assit dans le cockpit. Il enfila son casque, mit les moteurs à chauffer et vérifia l'état de l'armement. Il aurait aimé disposer de roquettes supplémentaires, mais il n'avait plus le temps d'obliger les mécanos à les fixer sous les ailes. Il devrait assurer avec l'équipement de l'avion tel qu'il était. Rivera poussa doucement la manette des gaz et amena son taxi en bout de piste. La tour de contrôle s'affolait et multipliait les messages inquiets.

Le capitaine Rivera régla la radio sur la fréquence que Cordula lui avait indiquée.

Le F-5, le Tigre de la Liberté, ou le Tigre, tout simplement, ressemblait à une dague avec ses ailes compactes.

Rivera savait qu'il n'était qu'un couteau sacrificiel entre les mains de la Bête.

Des soldats et des véhicules envahissaient la piste. Mais c'était bien trop tard pour l'arrêter.

Le capitaine Miriamo Rivera poussa la manette des gaz à fond. Les réacteurs s'emballèrent et l'appareil prit de la vitesse. Il tira sur le manche à balai et quitta le sol.

Direction l'Enfer.

Mais pour l'instant, en survolant l'Etat de Chihuahua, le capitaine Miriamo Rivera était au paradis.

Le pilote vola à basse altitude en quittant l'aéroport. Il volait vers l'est. Il poussa les gaz jusqu'à enclencher la postcombustion. C'est alors que l'accélération le plaqua contre son siège. Il passa le mur du son dans le ciel mexicain. En route pour exécuter les ordres de la Bête.

### *Aéroport d'Aguila, Coahuila*

Grimaldi avait refait le plein du Socata. Le Cessna était prêt à décoller. Nazareno était assis aux commandes, les moteurs tournaient au ralenti. Jack les avait conduits jusqu'à une autre piste d'atterrissage où ils avaient pu refaire le plein. L'aéroport d'Aguila ne payait pas de mine. Tout ce qui le différenciait du désert qui l'entourait, c'était deux lignes de cailloux peints en blanc qui délimitaient un semblant de piste d'atterrissage. A en croire Nazareno, la nuit, ils utilisaient des torches. Grimaldi était sûr qu'au prochain atterrissage sur une piste de ce genre, le train du Socata rendrait l'âme. Les luxueux avions de ce type n'ont pas été conçus pour les aéroports clandestins. Le bon côté des choses, c'était que leur prochaine étape, c'était les Etats-Unis, et une piste de béton douce comme de l'herbe. Par contre, il y avait un avantage Aguila : le carburant. L'entretien des aéroports ne semblait pas être le point fort du cartel de la Fédération, et, malgré cela, Bolan et ses complices avaient trouvé un réservoir aux trois quarts plein et une pompe en état de marche. Un abri en tôle ondulé dispensait un peu d'ombre, sans plus. Bolan avala un peu de chili froid et de la bière chaude.

Le lever de soleil sur la Sierra Madre, la beauté de la lumière, lui firent oublier cet infect petit déjeuner.

Chet et Smallhouse en profitaient pour nettoyer et graisser leurs armes. Oderkirk comatait sur une couverture, Highlander à ses côtés. Rudi était mal en point. L'altitude avait réveillé sa blessure à l'oreille. Il avait avalé les derniers calmants de la trousse de secours et il dormait d'un sommeil agité.

Zhong était torse nu et faisait des exercices de gymnastique suédoise. Ses muscles se tendaient et se détendaient au rythme du mouvement de ses mains. Il enchaînait les prises comme une danse de mort extrêmement lente. Bolan était obligé d'admettre qu'il était impressionnant.

— Je déteste ce mec ! conclut Chet.

Smallhouse frottait le canon de son arme avec un chiffon. Il éclata de rire.

— Je te conseille de ne pas le détester trop fort. A moins d'être à plus de trois cents mètres, et de préférence derrière un truc de gros calibre.

— En tout cas...

Le téléphone de Bolan se mit à vibrer. L'icône de Schwarz s'afficha sur l'écran. Le Guerrier s'écarta un peu.

— Qu'est-ce que tu as, l'ami ?

— Vous êtes prêts à décoller ?

— Jack est en train d'amener le Socata en bout de piste pendant que je te parle. Pourquoi ?

— Tu sais que je suis votre progression. Quand tu daignes me dire où vous êtes et où vous allez.

Bolan ignora le reproche implicite.

— Je me sens plus en sécurité comme ça.

— En tout cas, j'ai des équipes qui laissent traîner leurs oreilles un peu partout dans la zone où vous êtes.

— Va droit au fait, Gadgets.

— Il y a une heure et demie, le capitaine de l'armée de l'air mexicaine, Miriamo Rivera, s'est présenté au hangar de la 11<sup>e</sup> base aérienne, a tué le garde, saboté un des deux chasseurs et volé le second.

— Où se trouve cette base aérienne ?

— Santa Gertrudis, au centre de l'Etat du Chihuahua, répondit Herman.

Le Chihuahua était l'Etat voisin, à l'ouest du Coahuila.

— On a des infos sur ce que fait ce capitaine ?

— Striker, le Mexique ne dispose pas d'une défense aérienne illimitée. Le peu qu'ils ont est stationné à la frontière nord et le long des côtes. Ils n'ont que trois avions radar Brazilian R-99. Ils les ont fait décoller, mais ils étaient stationnés à la frontière sud, vers l'Amérique Centrale. Ils n'ont rien à surveiller à l'intérieur des terres, c'est logique. Pour l'instant ils doivent essayer de voir par où Rivera va tenter de s'échapper. S'il essaye de s'échapper...

— On a un moyen de le surveiller ?

— Pas encore mais je m'en occupe. De toute façon, si vous êtes en danger, je ne pourrai pas le repérer assez rapidement pour que ça vous soit utile.

— Qu'est-ce qu'il a comme appareil ? demanda Bolan.

— Un Northrop F-5E. S'il met la gomme, avec la rétrocombustion, il peut atteindre Mach 1.6.

— Disons qu'il vole à cette vitesse et que quelqu'un le dirige droit sur nous, il nous reste combien de temps ?

— Quelques minutes, peut-être moins, Striker. Vous feriez mieux de vous bouger.

— Qu'est-ce qu'il a comme armement ?

On entendit des touches cliqueter.

— L'équipement standard pour les missions d'interception : deux

canons Pontiac de 20 mm dans le nez, avec 280 obus pour chacun. Et un missile air-air Sidewinder au bout des ailes.

— Merci, je ...

Bolan regarda Grimaldi. Celui-ci fixait quelque chose vers l'ouest.

Bolan cria.

— Jack, tu vois quelque chose ?

— Oui. C'est très rapide, ça se dirige droit sur nous, on dirait un...

— Tirez-vous !

Grimaldi fit signe à Nazareno et lui montra l'ouest. L'homme fut horrifié. Les deux pilotes se mirent à courir. Tout à coup, Bolan entendit clairement le rugissement des deux réacteurs du Tigre. Pour attaquer au sol, le pilote venait de repasser en vitesse subsonique. Bolan retourna en courant jusqu'à l'abri de tôle.

— Tout le monde debout ! Dispersion immédiate.

Chet releva Oderkirk et lui colla son fusil dans les mains. Rudi était toujours à moitié dans le coma et Smallhouse dut le jeter sur ses épaules. Un missile Sidewinder partit, laissant derrière lui une ligne de fumée blanche. Le Cessna Skymaster attendait en bout de piste, ses deux moteurs au ralenti. Pas une grosse source de chaleur donc. Mais dans la fraîcheur de l'aube, au milieu du désert, c'était suffisant pour éblouir les capteurs infrarouges de la tête chercheuse du missile. Il toucha le Cessna en plein dans le museau.

L'explosion souleva le nez de l'appareil, projetant l'hélice et le bloc moteur dans deux directions opposées. La tête à fragmentation poursuivait son œuvre, dévastant la cabine. Le nez de l'appareil retomba sur le sol et le fuselage se fendit en deux dans un nuage de flammes et de fumée.

Le chasseur passa au-dessus d'eux dans un bruit de tonnerre.

Chet et Smallhouse essayèrent de lui tirer dessus, mais en quelques secondes le jet était hors de portée. Il prit de l'altitude et effectua un virage serré. Bolan courut vers le Socata.

— Cooper ! Cooper !

Ils criaient tous.

Bolan bondit dans la cabine au moment où le chasseur amorçait son attaque. Les moteurs du Socata étaient arrêtés et les têtes chercheuses des missiles ne pouvaient pas le repérer. Bolan entendait le claquement du fusil de Smallhouse. Il tirait aussi vite qu'il pouvait. Les autres vidaient leurs chargeurs sans s'arrêter. Le F-5 n'avait pas un blindage très épais. Son point faible, c'était le nez, et des armes légères pouvaient parfois arriver à l'abattre. Bolan et son équipe n'avaient pas de temps à perdre. L'adversaire allait d'abord détruire le Socata. Ensuite il reviendrait les mitrailler pendant qu'ils essaieraient de s'échapper.

Le Guerrier prit une des RPG qu'ils avaient récupérées après

l'assaut contre la mission et le Barrett .50. Il sortit de l'avion et se cacha sous l'aile. Ça ne serait sans doute pas suffisant pour le protéger des obus de 20 mm mais ça lui permettrait de rester invisible de précieuses secondes, pendant que le pilote ennemi amorcerait son attaque.

Le reste de l'équipe se remit à tirer.

Le pilote mexicain ouvrit le feu. Les obus des deux Pontiac déchiquetaient la piste et dessinaient une ligne qui se dirigeait droit sur le Socata. Bolan sortit à découvert, le RPG-7 à l'épaule et fit feu aussitôt. Il n'avait aucune chance de toucher le jet parce que la roquette antichar n'avait pas de dispositif d'explosion à distance.

Mais quel que soit le plan satanique que Rivera avait pu échauffer, il restait un pilote et tout ce qu'il vit, c'était un homme équipé d'un lance-roquette qui lui tirait dessus. Il interrompit son attaque et il vira brusquement sur la droite pour éviter le projectile. Bolan jeta le lanceur qui fumait encore et épaula le Barrett. Le F-5 passa au-dessus de lui dans un bruit de fin du monde.

Le Guerrier se retourna d'un bloc et dans le même mouvement mit un genou à terre.

Après le nez, le meilleur angle d'attaque pour un jet, c'est l'arrière.

Echapper à des balles de petit calibre, c'était une chose. Mais échapper à une arme comme le Barrett .50, qui tirait des balles de mitrailleuse, c'en était une autre. Et justement, le Barrett .50 en avait marre de jouer les utilités. Il y avait bien longtemps, Bolan avait suivi un entraînement de tireur d'élite. Et il était déjà parmi les meilleurs. La guerre sans merci qu'il menait depuis si longtemps l'avait encore aguerri. Et aujourd'hui, il était sans doute le meilleur tireur d'élite au monde.

Bolan visa directement dans les deux réacteurs fatigués du Tigre. A travers sa lunette de visée, on aurait dit des yeux de chouette. Bolan appuya sur la détente. Les projectiles blindés pénétrèrent dans les réacteurs et déchiquetèrent les turbines, enflammant la chambre de combustion et les compresseurs. A travers sa lunette, Bolan vit le premier réacteur exploser, immédiatement suivi par le deuxième.

Tout d'un coup, le F-5E décrocha et se mit à tomber comme une pierre.

Les boulons explosifs firent sauter la verrière du cockpit et le siège éjectable jaillit dans le bleu du ciel. Livré à lui-même, le jet piqua vers le désert de Coahuila, comme une gigantesque fléchette. L'avion s'écrasa à un kilomètre de là, dans une boule de feu. Bolan reposa le Barrett et se releva. Il n'avait pas quitté le pilote des yeux. Celui-ci avait largué son siège et descendait en parachute.

Smallhouse était venu se placer au côté de l'Exécuteur. Le gigantesque tireur d'élite regardait alternativement la fumée qui

montait du désert, Bolan et le Barrett. Il était complètement bluffé.

— Mec... Il faudra que tu m'apprennes.

— Tu veux connaître le secret ?

— Ouais !

Rivera venait d'atterrir à cinq cents mètres de là. Bolan dégaina son pistolet.

— L'entraînement ! Smallhouse fit une mine désolée.

— Mec, je savais que tu allais me dire un truc dans le genre.

— Tiens-le en joue. Mais tu ne tires que si c'est nécessaire.

Smallhouse se mit en position.

— C'est bon. Je l'ai.

— Tout le monde va bien ? demanda Bolan.

Tout le monde répondit et ils se regroupèrent. Grimaldi, hébété, contemplait le Cessna qui fumait sur la piste d'atterrissage, privé de son moteur et proprement coupé en deux.

— Quel genre d'homme ose s'en prendre ainsi à un pauvre Skymaster sans défense !

— Un serviteur de Satan, suggéra Oderkirk.

Grimaldi croisa ses bras sur sa poitrine et soupira.

— C'est la seule explication possible.

Chet arma son fusil.

— Et voici la progéniture de Belzébut qui rapplique.

Le capitaine Rivera les chargeait. Il courait, trébuchant dans le sable et les pierres et leur tirait dessus avec son pistolet. Smallhouse prit un air accablé.

— Mon Dieu ! A cinq cents mètres ? Avec un Beretta ? C'est vraiment le roi des crétins.

Rivera jeta son arme quand elle fut déchargée. Il dégaina son poignard de pilote, le brandit au-dessus de sa tête et continua sa charge démente.

— C'est à quel sujet ? demanda poliment Smallhouse.

Bolan fit un signe de la tête.

— Zhong, tu t'en occupes, mais tu ne le tues pas.

Zhong s'avança dans le désert, à la rencontre du capitaine. Rivera se précipitait sur le tueur des Triades, son poignard au-dessus de la tête, comme un matador qui va porter l'estocade. Zhong, lui, attendait. Assoiffé de sang, le pilote hurlait. Au dernier moment, le tueur chinois pivota et lui décocha un coup de pied retourné.

Au kung-fu, on appelait ça une « queue de Tigre ». Le talon gauche de Zhong atteignit la hanche droite de Rivera et sépara net la jambe du bassin. La jambe du pilote se déroba. Il tomba dans le sable en hurlant de douleur.

Le sang de Bolan se glaça dans ses veines. Zhong pouvait immobiliser le pilote, il pouvait frapper ses centres nerveux et le rendre

aussi docile qu'un enfant. Mais là, il avait délibérément choisi de frapper pour mutiler.

Les yeux rivés à ses jumelles, Smallhouse murmura à l'adresse de Chet :

— Ça, c'est envoyé ! Souviens-toi de ce que je t'ai dit.

— Haut et clair, mon frère !

Il serrait son fusil et ses phalanges étaient blanches.

Zhong s'empara de sa hachette et coupa une oreille. Rivera hurla et se débattit. Il ne vit pas le tueur passer son pouce sur sa gorge en regardant Bolan. Celui-ci lui fit signe que non. Zhong jeta l'oreille dans la poussière à côté de Rivera et s'éloigna.

Bolan se tourna vers Grimaldi.

— Je veux qu'on décolle avant qu'ils envoient la cavalerie.

— Dix minutes !

Bolan regarda le pilote ennemi qui pleurait et serrait sa hanche démise, affalé dans la poussière du désert.

— On a assez de place pour l'embarquer ?

— On en fera.

Grimaldi appela Nazareno.

— Allons préparer cette demoiselle pour le décollage !

— Terrell, Chet, allez prendre la couverture sous l'abri, faites un brancard et portez notre ami dans l'avion. Essayez d'y aller doucement. Libby, on a encore des calmants ?

— Non. Rudi a pris les derniers.

Bolan fronça les sourcils.

— Fais-lui avaler quelques bières. C'est le mieux qu'on puisse faire pour l'instant. Jusqu'à ce qu'on soit en mesure de le retaper.

— O.K.

Bolan sortit son téléphone et appela Herman Schwarz. Gadgets répondit aussitôt, il avait l'air complètement furax.

— Striker !

— Tout le monde va bien.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? C'était bien Rivera ?

Bolan activa la webcam de son téléphone et lui montra le jet qui flambait au loin puis le capitaine Rivera étendu sur sa couverture. Gadgets se tut un long moment.

— Tu l'as abattu... et tu l'as capturé...

— Tout à fait, reconnu Bolan sans fausse modestie.

A chaque fois, Herman « Gadgets » Schwarz se disait que Mack Bolan ne pourrait plus le surprendre. Et à chaque fois, il se plantait.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Il faut qu'on quitte le Mexique. La Bête est après nous, elle abat ses cartes les unes après les autres. Et à chaque fois c'est pire. Sincèrement, je me demande quelle carte il lui restera à jouer quand



nous serons aux Etats-Unis. Mon équipe a besoin de se refaire une santé. Ensuite, il faudra qu'on s'envole pour Berlin. Ce qui serait chouette, ça serait vingt-quatre heures sans tirer un coup de feu.

— Quel est votre rayon d'action ?

— Jack dit qu'on peut faire à peu près sept cents kilomètres.

— C'est parfait, j'ai ce qu'il vous faut. C'est à la limite de votre portée, mais une fois que vous serez là-bas, c'est un vrai paradis tropical. Et pas le moindre démon à l'horizon.

— Ça nous suffira.

— Passe-moi Jack, je vais lui expliquer.

Bolan raccrocha. Il regarda Highlander qui le fixait comme s'il attendait qu'on lui confie un job.

— Tu protèges toute la bande. C'est ça, ton boulot.

Highlander remua la queue. C'était un job qui lui convenait parfaitement.

## CHAPITRE XIX

### *Base aérienne de Pensacola, Floride*

Les F-18 passaient au-dessus de leur tête en hurlant. Jack Grimaldi les contemplait en soupirant. Grimaldi faisait partie des meilleurs pilotes du monde. Mais les pilotes de l'armée américaine étaient les meilleurs parmi les meilleurs. Bolan savait que Grimaldi aurait aimé plus que tout être là-haut, avec ces jeunes pilotes qui passaient leur brevet.

Le Guerrier rentra dans le hangar qui leur servait de maison. Il avait accordé vingt-quatre heures de repos à son équipe. Pour qu'ils se refassent une santé avant d'aller envahir l'Allemagne. Si Satan et ses sbires voulaient les attaquer ici, il faudrait qu'ils se débarrassent d'abord d'une base aérienne au complet.

Un chirurgien militaire avait réussi à recoudre l'oreille de Rudi, mais sans son mouchard, qu'il portait toujours sur lui. Rivera était encore à l'infirmerie de la base où on lui avait remis la hanche en place. Le reste de l'équipe profitait de l'occasion pour manger et roupiller. La tête de Rudi était enflée comme une baudruche. On lui avait donné une sérieuse dose de calmants et il dormait sur un lit de camp dans un coin du hangar. Chet et Zhong dormaient à côté de lui. Nazareno se promenait sur la base et admirait les avions. Oderkirk et Smallhouse étaient allés au magasin de la base chercher des habits propres et tout l'équipement dont ils avaient besoin. Le reste leur serait expédié directement à Berlin. Pour le moment tout le monde était moulu, meurtri, laminé. Ils profitaient de cette courte pause et personne ne voulait songer à la suite, au vol transatlantique qui les amènerait en Europe.

Bolan dormirait dans l'avion. Pour l'instant, lui et Gadgets avaient du boulot.

Le Guerrier se rendit dans le bureau du hangar. Highlander l'accueillit en remuant la queue.

— Bon chien, dit Bolan.

Il s'assit devant son ordinateur portable qui était connecté à un satellite. Il espérait que son travail avait donné quelque chose. Il avait envoyé des photos de l'émetteur à l'ami Herman. A l'infirmerie de la base, ils avaient passé l'engin aux rayons X. Pendant l'inspection, ils avaient découvert que l'encre du tatouage contenait un marqueur au baryum. Avec l'appareil approprié, on pouvait scanner le 666 pour voir s'il était authentique. En plus, il avait envoyé des photos de l'oreille de Rudi et les notes du chirurgien qui lui avait recousu l'oreille, dans lesquelles il expliquait comment la puce RFID avait été implantée.

Mais c'était peu et Gadgets était impatient d'en examiner un pour de vrai. Mais la seule arme dont Bolan disposait pour vaincre la Bête, c'était un gros coup de bluff. La Bête savait que Rudi et Rivera étaient leurs prisonniers. Mais elle n'avait aucun moyen de savoir ce qu'ils avaient découvert sur les émetteurs qui étaient implantés dans leur corps.

Bolan appuya sur une touche et le visage d'Herman apparut en incrustation dans un coin de l'écran.

Il souriait et dégustait une tasse de l'acide de batterie qu'il osait appeler café. C'était bon signe.

— Bon, dit Bolan. Ce sont bien des puces RFID ?

— Absolument, répondit Schwarz. Et les plus sophistiquées que j'aie jamais vues.

Bolan regrettait d'avoir à demander des éclaircissements mais il avait vraiment besoin d'informations.

— Dis-moi ce qu'il faut savoir.

Son vieux complice se tut un instant et fit craquer ses doigts.

— Il y a trois sortes de puces RFID. On les appelle aussi balises. La première est une balise active. Elle est équipée d'une batterie et peut émettre un signal autonome. On les utilise pour suivre les populations de baleines, d'ours polaires ou de loups. Jusqu'à récemment elles étaient plutôt grosses. Il fallait les fixer avec un collier, ou les implanter sous la peau, pour les baleines.

— La seconde sorte ? demanda Bolan.

Jusque-là c'était plutôt simple.

— C'est une balise passive. Elle n'a pas de batterie et elle est donc un peu plus petite. Mais il faut une source d'énergie extérieure pour provoquer un signal. Celle-là, les vétérinaires les implantent dans l'oreille des chiens; certains pays les mettent dans les passeports. Ensuite, le gentil vétérinaire ou le gentil douanier scanne la puce et lit les informations qu'elle contient sur l'adresse du propriétaire, etc.

— Et le numéro trois ?

— Le numéro trois, c'est le jackpot. Ce sont les BAP, des balises passives équipées d'une batterie.

Bolan sentit que ça allait devenir technique.

— Et alors... ?

— Alors les BAP ont aussi besoin d'une source extérieure pour s'activer, mais, par contre, elles ont des capacités pour capter les ondes radios bien supérieures. Nous sommes face à un objet incroyablement petit qui a une portée incroyable.

— Donc il y a des satellites dans le coup.

— Exactement. Et sans doute tout un réseau. Souviens-toi qu'on ne parle que d'ondes radio. Il n'y a pas besoin d'un satellite militaire pour ça. N'importe quel satellite commercial est capable d'émettre ce

type d'ondes. Et il y en a plus d'une centaine qui tournent autour de nos têtes.

— Donc Satan a placé un lecteur de code-barres en orbite.

Gadgets s'étrangla avec son café.

— Bien vu. Ecoute, la technologie en elle-même n'est pas très complexe. C'est le degré de miniaturisation qui est incroyable, et la façon dont ils l'utilisent. Mais nous savons déjà que nos ennemis ne manquent pas d'ingéniosité.

Pour mettre fin à ce long exposé, Bolan cita le Livre des Révélation.

— « Alors, il imposa à chacun, riche ou pauvre, maître ou esclave, de porter la Marque... »

L'expert en informatique en fut dégrisé. Bolan regardait le minuscule émetteur posé sur la table comme si ça avait été une araignée venimeuse.

— Combien de temps ça peut durer une batterie comme ça ?

— Je n'en sais rien. Et je ne pourrai pas le savoir avant d'en avoir examiné une de près. Mais il ne faut pas tellement d'énergie pour générer un signal radio.

Bolan ne quittait pas la minuscule araignée des yeux.

— Un signal aussi fort qu'un pet de vierge ?

— Sans aucun doute. Mais ce n'est pas la force du signal qui compte. C'est le pouvoir de la voix et la disponibilité de l'oreille qui l'écoute qui sont essentiels.

— Est-ce qu'ils peuvent vraiment suivre à la trace des centaines de personnes ?

Gadgets avait retourné la question dans tous les sens.

— Je ne pense pas. Il faudrait que la Bête dispose de son propre réseau de satellites. C'est peu probable. Ils doivent plutôt utiliser des canaux sous le couvert d'une activité commerciale quelconque. Dans ce cas, ils voudront réduire les risques au maximum.

Il se renversa dans son fauteuil.

— Mais, d'après ce que tu m'as dit, la Bête n'a pas besoin de surveiller ses ouailles tout le temps. Elle semble experte pour faire régner la terreur. Il lui suffit de les activer, disons, pour les opérations spéciales où il faut suivre les hommes individuellement.

— Ou si un de ses acolytes veut se tirer.

— Exactement. Pendant une opération, le satellite envoie un signal et active les puces. La puce est petite, mais ses fonctions sont extrêmement simples. Tout ce dont ils ont vraiment besoin, c'est un code pour pouvoir identifier et suivre les membres du groupe. Il y a toute la place qu'on veut dans cette puce pour des fréquences et des codes variés qui doivent correspondre à tout un panel de situations, de groupe ou individuelles. Par exemple, si un de ces mecs meurt sans

témoins, ça doit être un jeu d'enfant d'ajouter un capteur qui réagit à la température du corps. Comme l'oreille est un organe externe, il suffirait de le régler sur vingt degrés en dessous de trente-sept. Un signal est émis, et deux jours plus tard, quelqu'un débarque et récupère la tête. Ni vu ni connu. Si jamais ils ont besoin de réimplanter un émetteur défectueux, ils n'ont même pas besoin de faire tout un bamum sataniste. Il y a des centaines de façons d'y arriver.

Herman « Gadgets » Schwarz s'interrompt. Il semblait plein d'admiration pour les possibilités de ce plan.

— Il y a une chose qu'il ne faut pas oublier. La Bête n'a peut-être même pas besoin de relais satellites. Il est très possible, et je dirais même probable, qu'elle utilise des relais terrestres pour communiquer avec les implants. Et l'installation technique nécessaire ne serait pas plus compliquée que celle que nous utilisons en ce moment.

— C'est brillant, reconnu Bolan. Donc, je résume. La Bête est en Allemagne. Probablement à Berlin. Elle dispose d'un accès à des satellites de télécommunication, elle dispose du personnel nécessaire pour mener des recherches sur les puces dernier cri, et elle peut les produire industriellement, au moins à une petite échelle. Donc il faut un paquet de fric. Imaginons que la Bête ait fourni l'investissement initial. Elle a dû faire fructifier tout ça dans diverses activités criminelles en Allemagne. Ce qui rapporte le plus, c'est le trafic de drogue.

— Si on fait abstraction d'une éventuelle intervention du milieu traditionnel, répondit son vieux complice, c'est aussi mon scénario préféré.

— Bien. Il me faut une liste des suspects avant d'arriver à Berlin. Il me faut aussi de l'encre au baryum, pour imiter la marque de la Bête.

— Je m'y mets. Tu veux passer par quelle route pour...

— Boss !

Chet venait de faire irruption dans le bureau.

— On a un problème.

— Gadgets, je te rappelle.

Bolan raccrocha.

— Quel genre de problème ?

— Il y a trois gugusses en grand uniforme qui se dirigent vers nous. Grimaldi dit qu'ils appartiennent à la police militaire.

Bolan se calma. Herman avait choisi la base de Pensacola parce qu'une attaque suicide était astronomiquement improbable. Les docteurs et le personnel médical qui s'étaient occupés des blessés avaient promis de tenir leur langue. Mais la vérité, c'est que Bolan avait fait venir sur la base des hôtes pour le moins inhabituels, que lui et son équipe avaient occupé tout un hangar, qu'ils s'étaient livré à des activités mystérieuses. Quelqu'un, quelque part, avait dû ouvrir sa gueule et maintenant, les officiers de la police militaire voulaient

comprendre ce que c'était que ce bordel.

— Jack, cria Bolan. Occupe-les ! Fais-leur le grand jeu !

Grimaldi opina et se dirigea vers la porte du hangar.

— Chet, réveille Rudi et planque-le dans les toilettes !

— Boss, il est complètement dans les vapes et...

— Démerde-toi !

Bolan claqua dans ses mains.

— Zhong ! Naz ! Planquez-vous, on a de la visite !

Zhong bondit sur ses pieds, comme un chat. Naz ouvrit un œil embrumé. Rudi pionçait.

— Zhong, appelle Terrell et Libby. Dis-leur de rappliquer aussi vite que possible. Mais qu'ils restent discrets.

Chet empoigna Rudi. Celui-ci n'émit que quelques grognements quand Chet le jeta en travers de ses épaules pour l'emmener aux chiottes. Zhong appelait Smallhouse. Bolan se redressa. Il s'était rasé, il avait pris une douche et un bon repas. Malgré cela, il était encore salement amoché. Il savait qu'il avait vraiment une sale gueule. Il rangea son Beretta dans son dos et rabattit sa chemise par-dessus.

— Highlander, couché.

Il sortit du bureau.

Grimaldi se tenait devant la porte du hangar. Il discutait avec deux hommes et une femme en uniforme d'officier. La femme ressemblait à Oderkirk, en plus petit et en plus coincé. Ils portaient tous des attachés-cases et des lunettes de soleil. Le pilote du Ranch souriait aimablement.

Bolan examina les galons sur les manches de l'officier le plus gradé. Il inspecta le patchwork de médailles qu'il arborait sur sa poitrine. L'officier faisait les présentations.

— Je suis le capitaine Gerwulf...

Le pilote le salua d'un mouvement de la tête.

— ... et voici le lieutenant Vance et le lieutenant Smythe.

Grimaldi se pencha vers la femme et lui décocha son plus beau sourire.

D'une manière tout à fait inattendue, le capitaine se mit à sourire, tendit la main et dit :

— Mes amis m'appellent Manny. Et vous ?

Bolan serra la main qu'on lui offrait.

— En quoi puis-je vous être utile, capitaine ?

Gerwulf soupira.

— Ecoutez-moi bien. Je vais être franc avec vous. La rumeur prétend qu'il y a ici un citoyen allemand et que sa présence en ces lieux est pour le moins étrange. Elle prétend aussi qu'il y a dans ce hangar des hôtes inhabituels. La sagesse serait de fermer les yeux. Don't ask, don't tell. Mais mes supérieurs ne l'entendent pas ainsi. Ils

ne sont pas contents. Du tout. Dans ce contexte, tous les signes de coopération que vous pourrez envoyer m'aideront à calmer la situation.

Bolan sortit une carte de visite et la tendit au capitaine qui l'examina. Il n'y avait rien d'autre qu'un numéro de téléphone.

— Qu'est-ce que je suis supposé faire de ça ?

L'Exécuteur lui servit la réponse habituelle.

— Peut-être pourriez-vous appeler ?

Bolan regarda ses galons.

— De cette manière vous pourrez peut-être en gagner un de plus.

Le capitaine se pétrifia.

— Je crois que je vais l'apporter au commandant de la base.

— Vous pouvez y aller, approuva Bolan. Mais je la lui ai déjà donnée.

Vert de rage, Gerwulf tourna les talons.

— On s'en va.

Grimaldi haussa les épaules.

— Passez une bonne jour...

A ce moment, le lieutenant Smythe sortit un Taser de son sac et tira sur Grimaldi, le touchant à la poitrine. Bolan dégaina son Beretta. Gerwulf se pencha et décocha un coup de pied dans la poitrine de Bolan, l'obligeant à reculer. Sous la force du coup, Bolan fit une roulade arrière. Il se réceptionna sur un genou, le Beretta à la main. Gerwulf fit feu avec son Taser. Une des électrodes se planta dans la main qui tenait l'arme, l'autre dans la poitrine de Bolan. Gerwulf eut un rire dément quand il envoya la sauce.

Le corps de Bolan fut traversé par une décharge de 50000 volts. Il s'immobilisa, ses muscles essayaient de résister. Une rafale partit vers le plafond puis sa main agitée de spasmes laissa échapper l'arme. Bolan avait déjà été touché par un tir de Taser. Il poussa un rugissement de lion qui sortait du plus profond de lui-même, saisit les deux électrodes acérées et les arracha.

Gerwulf était aux anges. Il jeta le Taser.

— Impressionnant !

Bolan cherchait le revolver à canon court fixé à sa cheville. Mais il avait été affaibli par la décharge électrique et il fut un poil trop lent. Gerwulf lui décocha un nouveau coup de pied qui l'envoya valser. Mais cette fois, Bolan ne put amortir la chute et il heurta durement le sol de béton. Le faux Smythe avait déjà ficelé Grimaldi comme un saucisson.

Les faux officiers de la police militaire qui accompagnaient Gerwulf s'approchèrent, armés de Heckler et Koch PDW munis de silencieux. Gerwulf prit un autre PDW dans son attaché-case. Il vissa un silencieux au bout du minuscule pistolet-mitrailleur et inspecta le hangar.

— Je suis heureux de pouvoir vous dire que le capitaine Miriamo

Rivera a payé pour son échec.

Bolan vit trente-six chandelles quand Gerwulf lui décocha un coup de pied dans la mâchoire.

— Et maintenant, vous allez me dire où se trouve le jeune Rudi.

A cet instant précis, Chet pulvérisa littéralement le faux Vance d'un coup de fusil à pompe.

— Viens me chercher ! hurla-t-il.

Smythe leva son arme. L'espace d'un instant, Chet hésita à tirer sur une femme. Un coup partit. Chet se recula et s'assit, regrettant sa galanterie en regardant le trou dans sa poitrine. Zhong n'avait pas de tels scrupules. Sa hachette fendit l'air et se planta dans le crâne de la rousse. Elle vacilla un instant avant de s'effondrer. Zhong devrait affronter Gerwulf à mains nues.

— Viens ! Viens te battre !

Gerwulf avait l'air sincèrement désolé de rater une telle occasion de s'amuser.

— Vraiment, j'adorerais ça mais...

Il leva son arme.

Highlander surgit comme la foudre. L'Allemand recula en jurant comme un diable en sentant les crocs du doberman s'enfoncer dans son bras. Le chien agitait la tête, déchirant les chairs jusqu'à l'os. Puis il lâcha le bras et essaya d'atteindre la gorge. Gerwulf appuya son arme sur la poitrine du chien et pressa la détente. Highlander gémit et s'écroula sur le béton. Zhong chargeait du fond du hangar. Mais il était trop loin et n'avait pas d'arme. Gerwulf leva son bras ensanglanté et visa.

— Hé !

Gerwulf tourna la tête vers l'homme qui gisait à ses pieds. Bolan était encore sous le choc de la décharge du Taser, mais il avait réussi à attraper son arme. Il appuya quatre fois sur la détente. Gerwulf sursauta et recula. Bolan comprit qu'il portait un gilet pare-balles sous son uniforme. L'Exécuteur visa le menton et tira. L'ogive brulante de 9 mm frappa l'Allemand à la mâchoire et ressortit par l'arrière en emportant la moitié du crâne. Le coup de pied de Zhong n'était plus nécessaire, mais c'était toujours impressionnant. Il passa au-dessus de Bolan et finit d'arracher ce qui restait de la mâchoire de Gerwulf.

Bolan rengaina son revolver, se leva en tremblant et récupéra son Beretta.

— Chet ?

Chet grimaçait. Sa poitrine, ses mains et son visage étaient couverts de sang.

— Je... Je crois que ça va aller.

Bolan s'agenouilla près de lui. Son fusil gisait à côté de lui. La balle du PDW avait touché le canon. Le projectile avait explosé et les éclats



avaient criblé la poitrine de Chet. Les blessures avaient l'air superficielles.

La voix de Smallhouse retentit dans le hangar.

— Nom de Dieu !

Ils arrivaient avec Oderkirk, essoufflés d'avoir couru sur le tarmac, l'arme au poing.

Bolan montra les toilettes.

— Zhong, va voir Rudi.

Zhong ramassa un PDW avant d'y aller.

Smallhouse contemplait le carnage.

— Il y a des blessés ?

— Highlander ! cria Oderkirk. Elle courut vers le chien. Highlander !

Chet secoua la tête.

— Va t'occuper de lui, moi, ça ira.

Bolan régla son arme sur semi-automatique et il alla s'agenouiller au pied d'Highlander. Le chien gisait dans son sang.

Oderkirk était au bord des larmes. Elle se mordait les lèvres.

— Il va s'en sortir ?

— Bon chien, dit Bolan. Tu as fait du bon boulot.

Highlander leva faiblement les yeux. Bolan inspecta sa blessure et fit la moue.

— Il est salement touché...

— Oui, je vois, mais...

Oderkirk fondit en larmes en voyant l'arme dans la main de Bolan.

— Tu ne vas pas le...

Bolan réexamina la blessure. On disait des choses terribles sur les dégâts que pouvaient faire ces nouvelles munitions anti-blindage dans la chair humaine. Mais pour ce que Bolan en savait, la plupart du temps elles traversaient les gens tout droit, comme des pics à glace. Les gens et aussi les chiens apparemment.

— Lib, dit Bolan. L'armée américaine emploie plus de vétérinaires que n'importe quelle organisation humaine dans le monde. Je te promets que je vais emmener Highlander pour qu'on lui donne les soins auxquels il a droit.

— Et après ?

Oderkirk se moucha et sécha ses larmes.

— Après ? On l'emmène en Allemagne.

— Pas dans cet état !

Berlin était leur destination finale. Highlander leur manquait déjà.

— Dans ce cas, je connais un endroit, un peu plus au nord, où il pourra se reposer et se refaire une santé.

— Quel genre d'endroit ? Elle le regardait avec suspicion.

— Ce chien est un héros. Il ne mérite pas de finir dans un chenil dégueulasse et paumé.

Bolan sourit en songeant au Ranch et aux montagnes de Virginie qui l'entouraient. Il planta ses yeux dans ceux d'Oderkirk et lui dit avec la plus grande sincérité :

— C'est un endroit où les hommes sont des hommes, les femmes des femmes et où les chiens peuvent être des chiens sans personne pour les emmerder.

Oderkirk sourit.

— Va chercher la trousse d'urgence. Il faut arrêter l'hémorragie.

Nazareno se figea en découvrant le carnage dans le hangar.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Bolan se tourna vers Grimaldi. Le pilote était toujours ligoté et levait les yeux au ciel, suppliant qu'on le détache.

— Naz, délivre Jack.

Zhong fit entrer Rudi dans le hangar. Il lui montra Vance.

— Tu connais ce type ?

Rudi secoua la tête.

— Nein, je veux dire non.

Ils se dirigèrent vers le corps de Smythe.

— Peut-être celle-là ?

— Non.

— Et celui...

Rudi pâlit.

— Ach, mein Gott !

Même sans sa mâchoire, il avait reconnu le corps et il semblait bouleversé.

— Il a dit qu'il s'appelait Gerwulf Meinrad. Est-ce que c'est vrai ? demanda Bolan.

Rudi ne pouvait détacher ses yeux du cadavre.

— Oui, c'est bien Gerwulf Meinrad.

— Et qui est ce Gerwulf Meinrad ?

— C'est l'homme qui m'a recruté, murmura Rudi. C'est le bras droit de la Bête.

## CHAPITRE XX

### *Berlin*

Krom grommelait.

— Par tous les feux de l'enfer, où est passé Gerwulf ? La Bête fit craquer ses doigts.

— Je crains le pire pour notre pauvre Meinrad.

Cordula Schon se tenait debout derrière la Bête et lui massait les tempes. Krom la regardait faire avec concupiscence.

Le premier mot qui venait à l'esprit quand on voyait Cordula Schon, c'était « exotique », mais c'était très insuffisant pour la décrire. Schon était grande et sa peau aussi blanche que la glace. Krom se disait qu'elle n'avait pas dû voir le soleil depuis une bonne dizaine d'années. Ses cheveux noirs lui tombaient jusqu'à la taille. Elle avait la plastique d'une playmate... qu'on aurait enterrée vivante et qui serait revenue d'entre les morts. Elle s'habillait à la mode gothique.

Elle était grande et large d'épaules. Son visage était court et émacié, mais ses lèvres rouges étaient pulpeuses et elle avait de grands yeux noirs. Sa poitrine et ses hanches opulentes contrastaient avec le reste de son corps qui évoquait davantage l'anorexie. Cordula Schon n'était pas vraiment une jolie femme, mais elle irradiait un érotisme vénéneux qui fascinait tous les hommes et de nombreuses femmes. Envoûtés par son aura obscène, ils ou elles devenaient obéissants. Elle exerçait son pouvoir sur ceux que la Bête voulait contrôler.

— Meinrad est en Amérique. Ça va être compliqué de le récupérer, fit-elle remarquer.

La Bête fronça les sourcils. Il fallait bien se résoudre à agir. L'action qu'il allait entreprendre lui répugnait parce qu'ils avaient pris beaucoup trop de risques ces derniers temps. Il enfonça un bouton sur son bureau. Une voix nerveuse répondit aussitôt.

— Oui, Maître ?

— Activez les numéros 2, 29, 32 et 47.

— Immédiatement.

La Bête examina la carte des Etats-Unis qui s'affichait sur un écran fixé au mur. Elle était d'une taille hors du commun. Mais c'est bien de démesure dont il avait besoin pour mener à bien ses projets. Tout ce que la Bête portait, conduisait ou habitait était d'un luxe absolu et d'un prix démesuré. Les récompenses qu'il distribuait à ses serviteurs étaient elles aussi démesurées. Comme le prix à payer en cas d'échec.

Une carte de l'Etat de Floride envahit tout l'écran. Quatre points

lumineux apparurent en haut à droite de la carte. La Bête se retourna vers Krom.

— J'ai dit à Meinrad qu'ils se trouvaient à Pensacola.

Le gigantesque Turc haussa ses formidables épaules.

— Et c'était le cas.

La Bête zooma sur les points lumineux.

Une voix parla dans l'interphone.

— Rivera, Gerwulf, Becker et Klose sont actuellement à Jacksonville.

— Meinrad nous a assuré que Rivera était mort. Affichez un plan de la ville pour les localiser, demanda la Bête.

Il zooma de nouveau et un plan des rues apparut. Les points lumineux se trouvaient à l'est de la ville.

— Où sont-ils ?

La voix reprit en tremblant.

— Apparemment, ils sont à la base navale de Mayport.

— Et pourquoi seraient-ils là alors qu'ils sont censés se trouver sur la base aérienne de Pensacola ?

— Sans doute parce que c'est le siège de la police militaire de la marine américaine.

Krom grogna.

— C'est pas bon.

Schön plissa ses grands yeux noirs.

— Ou bien ils sont prisonniers, ou bien ils sont à la morgue.

La Bête sourit amèrement.

— Je n'imaginais pas Meinrad en prison.

— Alors, lui, Becker et Klose sont morts. Dans ce cas, il va être très difficile de les récupérer ou de les faire disparaître.

Schön arrêta de masser les tempes de la Bête et lui servit un verre de vin rouge.

— Après notre première attaque sur une de leurs bases, ils seront en alerte maximum.

Krom se mordait les lèvres.

— Si les médecins légistes de la police militaire examinent les corps, ils risquent vraiment de trouver les puces RFID.

— Nous avons toujours su que ça arriverait un jour.

La Bête se leva. Ses yeux bleus pétillaient de plaisir. Cet éclat inquiétait Krom. Même Schön semblait sur ses gardes.

— Où ? Et quand ? Nous avons toujours su que ce serait les Américains qui découvriraient le pot aux roses.

Krom se gratta le menton.

— Qu'est-ce qu'on fait pour Meinrad ?

— Rien.

— Rien ?

— Meinrad n'est plus qu'un paquet de viande froide. A partir de maintenant, il faut limiter la casse. Si les Américains ont découvert notre stratagème, c'est comme ça. Il leur faudra des années pour démêler la légende que nous avons bâtie au Mexique. Si jamais ils y comprennent quelque chose.

Krom hocha la tête.

— Alors les affaires continuent comme d'habitude ? Et on ne fait rien ?

— Les affaires ne seront plus jamais les mêmes, corrigea la Bête. J'ajoute que nous ne faisons rien pour Meinrad pour le moment.

— Et les Américains ? Et le Chinois ? protesta Krom. Et Rudi ?

— Nous les tuons.

La Bête s'adressa à l'interphone.

— Où est Rudi pour l'instant ?

L'écran géant afficha une mappemonde. Un point clignotait au-dessus des côtes de France.

— Rudy se trouve actuellement au-delà de l'Atlantique. Il se déplace à une vitesse de trois cents nœuds. S'il continue à ce rythme, il entrera dans l'espace aérien allemand dans environ trois heures.

— J'ai l'impression que c'est le bon moment pour donner un peu d'occupation au jeune Ernst.

La Bête se tourna vers Schon.

— Tu crois qu'il est prêt à me servir ?

Les lèvres écarlates de la jeune femme s'écartèrent en un sourire de sadisme pur.

— Sa ferveur ferait honte à un samouraï.

Ses doigts devinrent des griffes.

— Il sauterait dans un volcan si on le lui demandait. Vous possédez son esprit et je le tiens par les couilles.

La Bête se renversa et éclata de rire. Il avala d'un coup son verre de bourgogne. Krom prit son temps pour savourer celui que Schon lui tendait. La Bête donnait des ordres brefs, secs et précis dans l'interphone. Krom sourit en sentant la chaleur du vin envahir son estomac. Les Américains ne s'attendaient certainement pas à ce qu'ils allaient trouver ici, en Allemagne.

### *Vingt mille pieds au-dessus de l'Allemagne*

— C'est donc ça qu'on appelle une arnaque ? demanda Oderkirk.

— C'est bien ça, répondit Bolan.

— Alors, comment tu expliques le moment de L'Exorciste où ils retournent dans la maison ?

— C'est toi l'hypnotiseuse.

— Ouais, mais je n'ai jamais vu ça. On ne peut pas implanter dans

le subconscient une suggestion qui ne s'activerait qu'à certains moments. Mais, c'est... elle cherchait ses mots, une perspective intéressante et prometteuse.

— Eh bien, il faut croire que c'est devenu la réalité. Et que cette perspective est activée pendant les interrogatoires.

— Ce serait dévoyer les pouvoirs de l'hypnose, Coop.

— Mais tu le dis toi-même : on ne peut pas faire faire ou faire croire aux gens des choses qu'ils ne désirent pas inconsciemment. Ces types ont envie de croire au Diable. Ils veulent croire en son pouvoir. Leurs subconscients sont prédisposés à croire à toutes ces salades.

— Comment est-ce que tu les implantes, ces salades ?

— Avec des drogues, répondit Bolan. Des drogues extrêmement puissantes.

— C'est horrible.

— Les Russes avaient des programmes pour endoctriner les gens pendant leur sommeil. Ils commettaient des attentats terroristes, des assassinats. Ils prenaient des sympathisants américains, les emmenaient en Russie pour les former et les endoctriner avant de les renvoyer dans la mère patrie. Ils ont fait la même chose avec les Allemands de l'Est et de l'Ouest.

— Et les trafiquants de drogue mexicains.

— Exactement.

— Tu as déjà vu des trucs comme ça ?

Bolan pensa aux quelques cas où il avait été témoin de manipulations mentales.

— Ouais. Pas exactement la même chose, mais ça y ressemblait.

La voix de Grimaldi retentit dans l'interphone de la cabine.

— Attention, les ennuis arrivent.

— Quel genre d'ennuis ? demanda Bolan.

— Je ne sais pas exactement, mais ce sont des ennuis très rapides.

Bolan rejoignit Grimaldi dans le cockpit. Le copilote lui montrait un point noir au loin. Bolan l'observa à travers le pare-brise.

— On dirait un petit avion qui se dirige droit sur nous.

Le copilote hocha la tête.

— Il ne répond sur aucune fréquence.

Jack hocha la tête lui aussi.

— Il approche vraiment vite. Il ... Nom de Dieu...

Des flammes s'allumèrent sous les ailes du petit avion et des impacts de balles apparurent sur le cockpit. Le pare-brise se fissura et explosa. L'air envahit la cabine. Les masques à oxygène tombèrent automatiquement quand la pression chuta. L'avion ennemi les survola et Bolan aperçut deux mitrailleuses accrochées sous les ailes. Le copilote gémissait et s'était affalé sur son siège. Grimaldi le dégagea.

— *Mayday ! Mayday ! Mayday !*

Il engagea l'énorme avion dans un plongeon vertigineux.

— C'était quoi ? demanda Bolan.

— On aurait dit un T-6 Texan II, de l'armée de l'air allemande. C'est un avion école. Et quelqu'un lui a monté des mitrailleuses.

— On peut le semer ?

— En théorie, oui. Mais nous transportons une pleine cargaison de blindés.

— Il peut nous abattre ?

— Ça, c'est le bon côté de la situation. Il n'a que deux mitrailleuses calibre .50 et le C-17 est un avion gigantesque. On peut encaisser des impacts de mitrailleuse pendant une éternité. Il a suivi le signal de l'émetteur de Rudi, mais il ne savait pas sur quoi il allait tomber.

— Est-ce qu'il peut nous descendre ? redemanda Bolan.

— Il peut encore faire un ou deux passages en s'acharnant sur le cockpit.

Grimaldi sourit.

— Il pourrait faire comme ça. Mais le mieux c'est de se mettre derrière nous et de dézinguer nos réacteurs les uns après les autres.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu peux faire ?

— Je peux essayer de le descendre, si tu veux.

Bolan regarda les sommets enneigés des Alpes allemandes qui se rapprochaient rapidement.

— Tu veux dire un crash ?

— Ouais !

— Avec une pleine cargaison d'armes ?

— Ouais !

— Pas question. Il montra le sol. Tu nous amènes à bon port et entiers ! Tu lanceras les fusées éclairantes quand je te le dirai.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais te servir de mitrailleur de queue.

Grimaldi regarda le Beretta que Bolan portait à la ceinture.

— C'est une plaisanterie.

Bolan sortit du cockpit. Toute son équipe était sur le pied de guerre. Le chef de pont était terrorisé.

— On a heurté quelque chose ?

— On nous a tiré dessus. Le copilote est touché. Ils vont nous attaquer par derrière pour essayer de détruire nos réacteurs.

— Non de Dieu ! On ne peut pas les semer ?

Bolan montra les tanks alignés dans la soute.

— Pas avec tout ça dans le ventre. Quand je vous le dirai, vous ouvrirez la rampe de chargement.

Jusque-là, le chef de pont était simplement terrorisé. Maintenant il était au bord de l'apoplexie.

— Vous n'allez pas balancer tous ces blindés dans les montagnes ! Je ne vous laisserai pas faire !

— Ce n'est pas mon intention. Tout ce que je vous demande, c'est d'ouvrir la rampe et d'éteindre les lumières dans la soute quand je vous le dirai.

Le chef de pont parla dans l'interphone.

— Sir, notre passager veut que j'ouvre la rampe. Jack hurla pour couvrir le bruit de la tempête qui balayait le cockpit.

— C'est ce que je ferais, si j'étais vous.

— A vos ordres !

Il se tourna vers le reste de l'équipe.

— Vous feriez mieux de trouver un siège et de vous attacher.

— Chet, ordonna Bolan, avec moi !

Bolan courut vers l'arrière de l'avion, ouvrit la soute à munitions et eut le plaisir de voir, impeccablement rangée, une longue bande de mitrailleuse calibre .50. Chet sauta sur la tourelle et arma la mitrailleuse. Bolan prit la place de l'artilleur et alluma le panneau de commande du Protector M151. La mitrailleuse était montée sur une tourelle reliée à un système de visée optique. Bolan appuya sur quelques boutons et vit la paroi du C-17 apparaître sur l'écran de contrôle. En entendant le « clac-clac » caractéristique, Chet passa la tête par la trappe.

— C'est parti !

Le panneau de commande semblait être du même avis que Chet. Bolan prit le joystick et une simple pression sur un bouton dessina un cercle rouge barré d'une croix sur la porte de l'avion. Il fit quelques manœuvres pour s'assurer que tout marchait et ramena sa mire sur la rampe de chargement fermée.

— Dis au chef de pont d'éteindre les lumières et de se tenir prêt à ouvrir la rampe à mon signal.

Chet se dressa à travers la trappe et se retourna vers la soute. Bolan mit son téléphone sur main libre.

— Jack ?

La voix de Grimaldi luttait avec le bruit de la tempête.

— Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu, mais nous avons déjà perdu le moteur extérieur droit.

— Lance les fusées ! ordonna Bolan.

Il se tourna vers Chet.

— Maintenant !

— Eteignez les lumières, cria Chet. Ouvrez la porte !

La soute du C-17 fut plongée dans l'obscurité. Les veilleuses infrarouges s'allumèrent en clignotant, transformant la carlingue de l'avion en un feu d'artifice rouge sombre. La lourde rampe commença à descendre et le vent s'engouffra dans la carlingue. Ils volaient sous



les nuages et la pâle lumière du jour les éclaira. En dessous, des douzaines de fusées leurres partaient dans tous les sens. L'avion ennemi apparut sur l'écran de Bolan. Le pilote avait instinctivement évité les fusées et revenait se placer en position de tir. Il ne sembla pas alerté par ce qu'il vit dans la soute ouverte. Il commença à tirer sur un autre réacteur.

Bolan aligna la croix rouge sur le cockpit et appuya sur le bouton de son joystick.

Les projectiles de .50 hachèrent l'avion au rythme de dix coups par seconde. Bolan tenait la détente appuyée. Le cockpit du F-6 explosa. Le pilote aussi. Ses mitrailleuses se turent et le Texan II décrocha. Et tomba en vrille vers le sol.

Chet poussa un cri de victoire en voyant leur ennemi tomber.

— Yeee-Haw !

— Dis au chef de pont qu'il peut refermer.

Bolan reprit son téléphone pour parler à Grimaldi.

— Tiens le cap et trouve-nous un aéroport capable d'accueillir ce coucou.

— J'ai déjà trouvé. La Luftwaffe nous envoie une escorte. Contact dans quinze minutes.

C'était quinze minutes trop tard, mais Bolan devait admettre qu'ils n'avaient pas prévu l'éventualité d'un combat aérien.

— Remercie-les.

Bolan éteignit la tourelle au moment où la rampe se refermait. Un semblant de normalité revint dans la soute du C-19.

## CHAPITRE XXI

### *Base Aérienne de Ramstein, Allemagne*

Grimaldi se recula pour admirer son œuvre.

— Qu'en penses-tu ?

Il avait peint la silhouette d'un Texan II sur le flanc couleur sable de leur zinc. Les blindés avaient été déchargés et une équipe s'activait pour réparer les dégâts. Le copilote avait été conduit à l'hôpital de la base et les médecins n'étaient pas trop inquiets.

De nouveau, Bolan et son équipe se retrouvaient logés dans un hangar.

Bolan admira le travail de Jack.

— Très joli.

Les deux hommes regardaient un van noir qui s'approchait du hangar. Il arborait les insignes de l'US Air Force. La voix de Smallhouse retentit dans l'intercom fixé sur l'épaule de Bolan. Smallhouse était en planque dans la charpente métallique du hangar.

— Je l'ai !

Le van manœuvra et s'arrêta devant le hangar. Un type qui aurait pu être le frère d'Oderkirk en sortit. Il portait un uniforme de l'Air Force avec des barrettes argentées de lieutenant. Il avait une tête d'un roux tellement lumineux qu'il devait être exclu des opérations de nuit. Il se dirigea vers Bolan et lui tendit la main.

— Lieutenant Bryan Krebs.

Bolan serra la main tendue.

— Cooper. C'est vous notre C3 ?

C3 signifie Commandement, Contrôle et Communications. Le lieutenant Krebs eut un petit sourire narquois.

— Je suis plutôt spécialiste en sécurité électronique et informatique. Mais je peux aussi être votre C3, si vous le désirez.

— Un spécialiste de la guerre électronique ! C'est encore mieux. Suivez-moi. Il emmena le lieutenant dans le hangar.

— A quel titre êtes-vous ici, lieutenant Krebs ? demanda Bolan.

— Au titre de la procédure 0800, je suis détaché auprès de...

Il s'interrompit et examina le reste de l'équipe. Un pressentiment lui fit lever la tête. Smallhouse le salua gaiement.

— ... Je crois que ça doit rester confidentiel, acheva-t-il.

Bolan lui montra une table pliante.

— Que pensez-vous de ça ?

Krebs se pencha pour examiner le minuscule filament d'aspect gélatineux.

— C'est un insecte venimeux ?

— C'est une sorte d'insecte. Et pour ce que nous en savons, ce matin il était encore en vie.

Bolan prit une loupe sur la table et la tendit à Krebs.

— Regardez de plus près. Krebs prit la loupe et examina l'appareil.

— Wow !

Il se redressa, visiblement surpris et se pencha de nouveau.

— Wow !

— Ouais.

— Où avez-vous trouvé cet engin ?

Bolan désigna Rudi.

— Il était implanté dans son oreille.

Krebs examina la cicatrice de Rudi.

— J'ai déjà vu un truc comme ça. Dans X-files, je crois.

— Nous pensons que c'est une puce RFID, modèle BAP.

— Wow ! répéta Krebs.

— Nous sommes persuadés qu'elle a été activée par satellite et qu'elle permet de nous repérer partout où nous allons, sans doute au moment même où nous parlons.

Krebs se pencha de nouveau vers la puce.

— Wow !

— Je veux que vous me disiez comment on l'active, et comment elle émet un signal.

Krebs haussa les épaules.

— C'est assez simple.

— Et sans la détruire, ni même l'endommager.

Krebs eut un instant d'hésitation.

— Ouais. Ça devrait aller.

Bolan donna au spécialiste de la guerre électronique les quelques notes qu'ils avaient rassemblées auprès de Gadgets. Krebs les parcourut rapidement.

— C'est intéressant...

— Vous allez y arriver ?

— Bien sûr que je vais y arriver. Ça peut me prendre quinze minutes comme une journée ou toute la semaine. Mais je vais y arriver.

— Je vous donne une journée. Après ça, il faudra qu'on passe à l'action.

— Bien ! La première chose, c'est d'identifier la puce. C'est le plus simple.

Krebs retourna à son van et en sortit des cantines métalliques peintes en kaki et qui contenaient son équipement électronique.

Quelques minutes plus tard, il était installé devant ce qui ressemblait à la radio personnelle du Tout-Puissant. Il avait disposé sur une immense table un tas d'antennes et d'écrans divers. Il y avait

des instruments aussi étranges que merveilleux. Bolan se dit que la minuscule puce RFID paraissait bien ridicule devant l'attirail du lieutenant Krebs. Celui-ci s'assit, enfila un casque et commença à balayer des fréquences en tapant sur son clavier.

Grimaldi se fendit d'un sourire.

— Ça fait toujours plaisir de voir un de ces technos à l'œuvre.

Bolan acquiesça.

Krebs grimaçait bizarrement en scannant les fréquences. Ses sourcils se crispaient, il écarquillait les yeux, battait des paupières,

— Je l'ai !

Chet fit un signe de tête.

— Ça, c'est expédié !

Krebs appuya sur un bouton et l'imprimante cracha une feuille avec une simple ligne de chiffres et de lettres.

— Voilà la carte d'identité de votre puce : appellation, fréquence et longueur d'onde.

Il fit craquer ses doigts.

— Et maintenant, voyons quel genre de baiser va réveiller notre princesse.

Grimaldi siffla entre ses dents.

— Lieutenant, pour vous c'est une princes ...

— Comment allez-vous faire ? demanda Bolan.

— Je vais l'éteindre et après j'essaierai toutes les fréquences jusqu'à ce que je trouve celle qui marche.

— Ça fait beaucoup, non.

— C'est énorme, approuva Krebs. Mais je vais commencer par les fréquences les plus probables compte tenu de la nature de la puce. Compte tenu aussi du fait que notre ennemi utilise des satellites commerciaux et qu'il essaye de dissimuler ses traces.

— Ça me paraît cohérent, dit Bolan.

Krebs désigna le rapport anorexique que Bolan lui avait remis.

— Si vous pouviez m'avoir un canal sur un des satellites de communication allemands ainsi que les coordonnées de ceux qui ont pu vous repérer pendant votre voyage, ça m'aiderait certainement.

— C'est comme si c'était fait, dit Bolan.

Krebs tiqua.

— Ça suppose de coopérer avec la NASA.

— C'est comme si c'était fait, répéta Bolan.

Krebs le regarda avec incrédulité.

— Très bien, tant que vous y êtes, ça serait sympa si quelques satellites de la NASA pouvaient espionner les émissions des satellites allemands.

— C'est comme si c'était fait.

Krebs examina Bolan patiemment.

— Cela supposerait un ordre prioritaire de réaligement des satellites. Et ce genre d'ordre ne peut venir que de très haut. C'est quoi ton truc, Mandrake ?

— C'est ça.

Bolan sortit une carte de visite et la lui tendit.

— Maintenant, voilà le mode d'emploi. Tu appelles ce numéro. Tu expliques à l'opérateur ce dont tu as besoin. Tu n'auras pas besoin de répéter : Ça sera fait.

— Super !

Krebs avait la tête du type qui ne sait pas à quel point l'autre joueur bluffe. Il prit un téléphone et commença à composer le numéro.

— Krebs ?

Krebs répondit sans détourner le regard.

— Oui ?

— Tu n'as rien pour moi ?

— Oh ! C'est vrai ! Tes paquets sont à l'arrière du van.

Bolan ouvrit le van et en sortit des caisses métalliques noires de différentes tailles. Il les ouvrit. Tout ce qu'il avait demandé était là. Il retourna dans le coin du hangar où il avait installé son ordinateur portable et appela Gadgets.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose, mais j'ai quand même dégotté quelques trucs.

— Quoi ?

— J'ai exploré les fichiers d'Interpol sur la pègre berlinoise.

— Et alors ? demanda Bolan.

— Ils font état de rumeurs sur quelqu'un, ou quelque chose, qu'on appelle Das Tier.

— La Bête, fit Bolan en écho. Juste une légende tapie dans l'ombre ? Plus de rumeurs que de vraies preuves ? Mais par contre, on retrouve partout des cadavres sans tête et les gangs traditionnels se font chasser de leurs territoires.

— Ça résume assez bien la situation.

— Ecoute, il y a ici un gars de l'Air Force qui est en train de pirater les fréquences utilisées par la Bête. Je veux retourner sa tactique contre elle. Je vais demander au lieutenant de me bricoler un portable qui pourra émettre un signal pour activer les puces et capter leurs réponses. J'aurais besoin d'un satellite de la NASA pour faire la même chose à grande échelle.

— Ça peut s'arranger.

— Il y a un autre problème.

— Quoi ?

— Le lieutenant Krebs veut éteindre la puce et la reconnecter.

— Et tu as peur que l'ennemi s'en aperçoive.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— La seule façon de procéder qui me vienne à l'esprit serait de déconnecter la batterie et de la rebrancher. Ça ne devrait pas être trop compliqué.

— J'ai peur d'être découvert. Tu crois que la Bête peut s'en apercevoir ?

— Je n'en sais rien. Pour être honnête, je serais surpris que cette puce puisse encore émettre. Ou alors ils ont fait de sacrés progrès en matière de batteries. Et je n'ai entendu parler de rien. En tout cas, ça doit limiter les risques.

Bolan leva la tête et appela le lieutenant.

— Krebs !

Le lieutenant leva le nez de ses écrans.

— Ouais ?

— Vous pouvez couper le jus. Et bombardez-moi ce fils de pute avec tout le spectre des ondes radios.

Krebs applaudit.

— C'est parti.

Bolan revint à Herman.

— Avec un peu de chance, je pars pour la capitale dès ce soir. Je veux des renseignements plus précis, sinon je serai obligé de scanner Berlin maison par maison.

— J'ai une piste qui pourrait t'intéresser.

— Vas-y.

— Il s'agit d'un membre de la pègre allemande. Plutôt haut placé. Un nommé Edmoore Strauch. Juste avant de mourir, il avait un différend avec un nommé Berlin Mod, un Turc.

— Quoi d'autre ?

— On prétend que ce sont les Turcs qui l'ont descendu.

— Laisse-moi deviner. On lui avait coupé la tête.

— Exactement. Les Turcs l'ont descendu. Mais dans la nuit, quelqu'un s'est introduit à la morgue et a volé sa tête. Et encore mieux, trois jours après on a repêché trois cadavres dans la Spree. Trois Turcs qui avaient perdu la boule eux aussi.

— La Bête prend soin de ses serviteurs. Qu'est-ce qu'on a d'autre sur ce Strauch ?

— Il était propriétaire d'une boîte, le Hellfire Club. Bolan fouilla dans ses souvenirs.

— Les Flammes de l'Enfer ?

— C'est ça.

— Trouve qui est le nouveau propriétaire.

— C'est fait, répondit Gadgets.

Une photographie apparut sur l'écran.

— Je te présente Cordula Schon.

Bolan examinait la femme qui était habillée et maquillée comme

une animatrice d'émissions gores sur une chaîne du câble.

— Je crois qu'on va aller faire un tour en boîte.

— Tu veux que je te dise ? Je savais que tu allais dire ça. Ce qu'on a sur elle est assez vague. J'en saurai davantage d'ici que vous arriviez à Berlin. En attendant, on peut dire que cette boîte a aussi bonne réputation que Sodome et Gomorrhe réunies. Crimes en tous genres, drogues à tous les étages, et une nuée de mannequins, de sportifs et de people qui veulent frissonner en se frottant à la pègre.

— Ça semble l'idéal pour recruter des adeptes...

— Oui. C'est un club très, très privé.

— J'ai besoin d'un jet pour rejoindre Berlin le plus tôt possible.

— Je m'en doutais. Il est en route. Je vous ai aussi trouvé un appartement qui donne directement sur l'immeuble qui abrite le club.

— Excellent.

Soudain, Krebs hurla.

— J'en ai une.

Bolan lui montra son pouce dressé.

— Gadgets, prends contact avec Krebs. Quand je serai dans cette boîte, je veux qu'il puisse repérer les puces qui sont actives et m'indiquer si elles sont proches de moi.

— Aucun problème. Connecte-moi...

Krebs hurla de triomphe.

— J'en ai une deuxième !

— Il en a deux, répéta Bolan. Et...

— Oh ! Merde !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Bolan.

— La puce est morte.

— C'est toi qui l'as abîmée ?

— Non, c'est la batterie qui a lâché.

Quelque part en Virginie, Schwarz jura.

— Bah ! Au moins nous savons que nous étions sur la bonne piste. Espérons que la Bête attribuera son silence à une cause naturelle.

— Il me faut un portable capable d'activer les deux fréquences que tu as identifiées. On aura une liaison satellite, mais je veux un portable avec nous dans le van.

Krebs écarta les bras et montra son matériel.

— Ça ne devrait pas poser de problème. Je peux te fabriquer tout ce dont tu as besoin.

Bolan commençait à apprécier le lieutenant aux cheveux carotte.

— Tu veux bien t'occuper de ça pour moi ?

— Aller en mission commandée à Berlin ? Krebs secoua la tête avec impatience. Cool !

Bolan se dit que le lieutenant Krebs devait en avoir marre de croupir dans un bureau.

— Tu sais te servir d'une arme ?

— J'ai reçu l'entraînement de base pour le M-16 et le .45.

Il se tut et reprit, méfiant.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Lieutenant, nous sommes à la poursuite d'assassins qui sont aussi des trafiquants de drogue et des suppôts de Satan. Leur habitude la plus inoffensive consiste à couper les têtes de leurs victimes.

Krebs pâlit.

— Comment ça nous ?

— Oui, nous, répondit Bolan. Si j'étais vous, je filerais à l'armurerie pour me dégotter un M-16. Et prends un .45 tant que tu y es !

— Bien...

— L'aventure te tente toujours ?

— Euh... Oui. Je... c'est ce que je vais faire.

— Ça va être une mission d'infiltration. Alors trouve-toi des vêtements civils et tout ce qu'il te faut pour une semaine.

— Bien.

— Ensuite je te présenterai une amie avec qui tu devrais bien t'entendre.

Krebs partit pour rassembler ses armes et son équipement. Il semblait soucieux en pensant à ce qui allait lui arriver.

Grimaldi, lui, restait appuyé contre le mur.

— Ces technos...



## CHAPITRE XXII

Krebs poussa un long sifflement.

— Sacrée turne ! Ils se trouvaient dans un immeuble de logements, récemment construit dans ce qui avait été Berlin Est. Les différences entre l'Allemagne de l'Est et de l'Ouest étaient encore visibles. A l'origine, le Hellfire Club se trouvait dans un quartier sordide de la ville. Mais la boboïsation faisait son œuvre. Les immeubles modernes et luxueux comme celui où ils étaient poussaient comme des champignons, sur les ruines postcommunistes. L'équipe investit les lieux. Ils essayèrent les lits et installèrent leur matériel. Rudi Lham examinait la mitrailleuse légère H & K M-4 que Bolan lui avait donnée. Il prit une bande d'une centaine de cartouches et rangea le tout dans un placard à côté de la porte d'entrée. Bolan dissimula sa quincaillerie un peu partout dans l'appartement. Ensuite, il réunit son équipe.

Tout le monde s'assit dans les fauteuils et dans les canapés.

— Bien, dit Bolan. Tout d'abord, Highlander. Il se repose à la campagne, il sera bientôt en pleine forme.

La bonne nouvelle provoqua une salve d'applaudissements.

— Il nous manque, dit Smallhouse.

— Mais en son absence...

Bolan fit un geste théâtral pour désigner leur hôte d'honneur.

— ... Nous sommes ravis d'accueillir Rudi et son M-4.

— Je crois que je préférerais le chien, dit Chet.

Rudi et lui s'affrontèrent du regard un moment. La tête de Rudi avait désenflé et il avait de nouveau l'air d'un être humain, exception faite des points de suture sur son oreille gauche.

— Et moi, je préférerais être à sa place.

— Ce qui nous ramène à nos moutons, interrompit Bolan. Rudi, je sais que les derniers jours ont été rudes, mais nous touchons au but. La Bête va sortir de son trou et toi, tu vas l'attirer jusqu'à moi. Tu connais la suite. Et nous allons faire ça le plus vite possible.

Malgré son jeune âge, l'Allemand avait l'air terriblement déterminé. La colère faisait vibrer sa voix, pourtant il arrivait à rester maître de lui.

— Tu avais vu juste, commença-t-il. Je rentrais d'une mission en Afghanistan. Là-bas, les troupes allemandes de la coalition ne sont pas autorisées à participer aux combats. Alors, la zone que nous contrôlions était pratiquement pacifiée. A part quelques patrouilles, il n'y avait rien à faire pour un mitrailleur parachutiste un peu curieux comme moi.

— Et la Bête a su occuper ces mains condamnées à l'inactivité.

Rudi se renfrogna.

— Quand je suis revenu à Berlin, j'avais des dettes de jeu et j'étais

devenu un bon connaisseur du marché de l'héroïne. Un ami m'indiqua des plans pour se faire facilement un peu d'argent. J'ai fait quelques boulots pour un gang berlinois. Chauffeur, garde du corps, un peu d'intimidation musclée. Rien de bien sérieux.

— Et après ?

— Alors j'ai entendu parler de cette femme qui flashait sur les militaires.

Les yeux de Rudi errèrent un moment sur les murs de l'appartement.

— Elle, elle pouvait vous fournir des boulots bien payés.

Bolan eut un éclair de génie. Il lui montra la photo de la propriétaire du Hellfire Club.

— Cordula Schon ? demanda-t-il.

Rudi se figea. Bolan hocha la tête.

— C'est elle ! Comment... ?

— Laisse tomber. Continue ton histoire.

— Je l'ai rencontrée. Elle et moi on a...

— Je n'ai pas de mal à imaginer. Et après ?

— Elle m'a dit qu'elle connaissait des gens qui s'organisaient pour remettre au pas les gangs turcs de Berlin.

Bolan hocha la tête. La Turquie était une plaque tournante pour le trafic d'héroïne et d'êtres humains. Les organisations criminelles turques se contentaient d'organiser, de financer et, d'une manière générale, de faciliter les trafics en tous genres. Quand ils commettaient des crimes en Europe, la plupart du temps, c'était contre des membres de leur propre communauté. Mais si on voulait se lancer dans le commerce d'héroïne, il fallait forcément en passer par eux.

— Et tu as marché dans la combine.

— J'étais déjà en plein dedans.

Rudi fixait le bout de ses bottes.

— Il y a eu une cérémonie d'initiation. J'ai vu des choses. J'ai senti des choses. J'ai...

— Ils t'ont drogué et ils t'ont marqué comme un animal. Il n'y avait aucune pitié dans la voix de Bolan. Et tu as vu ce qui arrive à ceux qui croisent le chemin de la Bête.

Rudi ne quittait pas le bout de ses bottes.

— Parle-moi du Hellfire Club.

— Jamais entendu parler. Mais on m'a expliqué que l'organisation était structurée en cercles, comme les Neuf Cercles de l'Enfer. Si tu servais efficacement tu grimpais. Si tu échouais, tu tombais.

Bolan se dit que le jeune soldat allemand était sincère. Rudi n'avait eu ni le temps ni l'opportunité de se hisser jusqu'au cercle central, jusqu'aux salons VIP de la Bête.

— Qu'est-ce que tu peux nous dire sur cette organisation ?

— Pas grand-chose. Nous étions structurés en petits cercles qu'on appelait en cas de besoin. Un appel anonyme. On nous donnait le matériel, les instructions et une grosse somme d'argent.

— Des cercles ! Smallhouse secoua la tête. Ça ressemble comme deux gouttes d'eau à une organisation terroriste.

— Parle-moi de ceux qui faisaient partie de ton cercle.

— Nous utilisions des surnoms. On ne se connaissait pas et on ne se voyait que quand on nous en donnait l'ordre.

— Ouais, c'est super, interrompit Chet. Et tu ne nous parles pas des orgies et des sacrifices humains.

Rudi haussa les épaules.

— Nous portions des masques.

— Super ! Chet leva la main. Rudi était là, mais Rudi n'a rien vu ! Ça nous est très utile, merci.

Bolan mit fin à l'affrontement des deux hommes.

— Rudi a le statut de mitrailleur première classe dans l'armée allemande. Il a au moins ça pour lui. Et maintenant il fait partie de l'équipe.

Un éclair de fierté passa rapidement dans les yeux de Rudi.

Zhong poussa un long soupir.

— Nous allons rester cachés dans notre nid d'aigle à admirer le Hellfire Club ? Ou on va se décider à descendre ?

— On la joue simple. Krebs, tu iras dans le van. Tu arroseras la boîte avec les signaux radios pour repérer les puces RFID. Naz, tu conduiras. Rudi, tu les protégeras. Quand nous sortirons, nous aurons peut-être les flammes de l'enfer au cul. Vous couvrirez notre fuite.

Rudi n'avait pas l'air très content.

— Mais...

— Mais rien. Jack, tu déposeras Smallhouse sur le toit.

Si nous ne pouvons pas sortir par-devant, c'est notre plan B.

Grimaldi acquiesça.

— Bien reçu.

— Nous allons nous introduire dans un club privé. Pour cela, il faut un minimum de classe. Pour Libby et pour moi, ça ne sera pas trop compliqué. Bolan sourit. Pour Chet, on va voir ce qu'on-peut faire pour arranger les choses.

Chet prit un air outré.

— Avec l'encre au baryum, nous allons nous faire de faux tatouages. Rudi nous a expliqué qu'ils étaient organisés en cercles cloisonnés. Avec un peu de chance, les videurs se contenteront de scanner nos tatouages et nous laisseront rentrer. Chet et Libby, vous surveillerez la salle pendant que je ferai le tour. A mon signal, Krebs, tu envoies les signaux radio.

Bolan sortit une paire de lunettes en plastique noir hyper lookées.

— Dans ces lunettes, il y a une caméra et un micro. En plus, nous émettrons un signal qui permettra de nous repérer et de nous identifier. Krebs pourra nous suivre dans la boîte. Entre les images vidéo et la liaison radio, avec un peu de chance, on devrait arriver à savoir qui porte la marque et qui est clean. Malheureusement il n'y a qu'un seul modèle. Donc je mettrai les miennes, Chet et Libby, vous ne mettrez les vôtres qu'une fois à l'intérieur.

Zhong se leva brusquement pour poser une question, mais le Guerrier le devança.

— Zhong, tu es en franc-tireur. Tu fous le bordel à l'extérieur ou tu nous soutiens quand nous sortirons, c'est à toi de voir. Tu t'adaptes à la situation.

— Parfait. Oderkirk avait l'air dubitatif.

— Et à part une solide détermination, toi, Chet et moi, qu'est-ce qu'on amène à l'intérieur ?

— Je me suis dit que si cet endroit était effectivement un des repères de la Bête, il devait y avoir des détecteurs de métaux. Ça ne m'étonnerait pas qu'il essaye d'ensorceler leurs invités.

Bolan ouvrit une valise.

— Nous, on prendra ça.

Il découvrit trois smartphones. Il en prit un et fit jouer une molette. Et l'appareil se sépara en deux morceaux. Il prit la pièce du dessus et on put apercevoir les douilles de quatre balles de .22.

— Il y a quatre coups. Les balles sortent par là. C'est prévu pour les droitiers. Il faut appuyer sur Q,W,E et R. Une touche pour chaque coup.

Chet hocha la tête.

— Je vais me sentir un peu sous-équipé, boss.

— L'essentiel, c'est la surprise. Si on doit s'en servir, il faut prendre l'ennemi par surprise pour lui voler ses armes.

— Ouais, ouais.

Chet prit un des portables truqués et l'examina avec curiosité.

— Je suis avec toi.

— Par contre, ils ne sont pas silencieux. On entendra les détonations. Donc, nous allons aussi prendre ceci.

Il ouvrit un compartiment dans la valise et en sortit une dague de plastique noir.

— Elles ont des poignées en Kraton et la lame est en Grivory. Elles ne coupent pas très bien mais elles sont faites pour transpercer. Visez la gorge ou les reins si vous voulez tuer en silence.

— Wow !

Oderkirk passait la main sur la lame noire et luisante.

— Cool.

Elle reposa le poignard et prit un des smartphones. Elle fit jouer le

mécanisme.

— Tout le monde va prendre un peu de repos. Terrell et Chet, vous prenez le premier quart.

Krebs alla dans la cuisine préparer du café.

— Tout va bien, lieutenant ?

— Très bien. Dites, votre copain, en Virginie, il est incroyable. Je savais qu'on pouvait repérer et suivre les gens équipés d'une puce RFID avec un signal GPS. Mais doubler avec la vidéo ? Comme ça je pourrai les voir et les identifier. Bien joué, James Bond !

— Il connaît son boulot. Et maintenant, dis-moi ce qui te traçasse.

— Comment dire, c'est ma première mission opérationnelle.

— Tu as reçu une formation au tir ?

Il se redressa fièrement.

— J'étais le meilleur de mon peloton.

— Alors tu sais ce que tu as à faire. Tu vises, tu tires sur ton adversaire jusqu'à ce qu'il tombe. Tu fais pareil avec le suivant, et le suivant. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne debout.

— Vu comme ça, ça a l'air assez simple.

— Les choses les plus simples à expliquer sont aussi les plus dures à faire. Mais ne t'inquiète pas. Concentre-toi sur ta part du boulot. Tu envoies les signaux, nous on s'en occupe à l'intérieur. Si ça tourne mal, il y a un putain de bon mitrailleur allemand dans le van avec vous. Et Naz sait y faire lui aussi. Et quoi qu'il arrive...

Bolan s'interrompit et se tourna vers Zhong. Le tueur chinois affûtait sa hachette qui était déjà aussi coupante qu'un rasoir.

— ... tu vois ce type ?

Krebs avala sa salive et fit oui de la tête.

— Zhong se planquera au rez-de-chaussée. Cet homme, c'est l'ange de la mort. Je ne raconte pas de bobards. Et cet ange de la mort sera ton ange gardien.

Zhong les regarda et agita sa hachette en direction de Krebs. Un peu intimidé, le lieutenant lui rendit son salut.

— Euh... Merci.

— Pas de quoi.

— Bon, je prends quel tour de garde ?

— Comme c'est toi le spécialiste des questions techniques, tu pourras dormir toute la nuit. C'est pas une bonne nouvelle ? On te veut la truffe fraîche et le poil brillant quand ça commencera.

— Je vais prendre soin de votre investissement, obtempéra Krebs.

— Je vous verrai demain matin, lieutenant.

## CHAPITRE XXIII

### *Hellfire Club, Berlin*

Bolan arriva enfin devant la porte du club. La queue des noctambules faisait le tour du pâté de maisons. Tout ce que Berlin comptait de jeunes branchés semblait impatient d'entrer au Hellfire Club. Toute l'équipe s'était mise en position. Depuis son nid d'aigle, Smallhouse avait remarqué que tous ceux qui arrivaient devant la porte passaient simplement l'index derrière leur oreille gauche et que les portiers les laissaient entrer sans poser de questions. Tout en approchant de la porte, Bolan examinait les videurs. Ils avaient l'air d'haltérophiles de l'équipe nationale de Turquie qu'on aurait affublés de survêtements de luxe et d'oreillettes. Bolan avança jusqu'au cordon rouge qui barrait l'entrée et passa l'index derrière son oreille, comme pour se gratter. Un des deux portiers lui fit un signe, détacha le cordon et le laissa entrer. La foule poussa un soupir de jalousie.

A l'intérieur, il y avait deux autres portes. La première était ouverte et devait mener à la piste de danse. On entendait un rap américain quelconque. Les basses puissantes ébranlèrent Bolan jusqu'aux os. La seconde porte, masquée par un rideau de velours rouge, était flanquée de deux autres malabars en survêtements. Un des deux gardes souleva le rideau et l'accompagna en haut d'une volée de marches.

— Amerikanish ?

— Nein, répondit Bolan. English.

Quand ils arrivèrent sur le palier, le garde lui fit un signe.

— Ferme tes yeux.

Bolan ferma les yeux. Il fut fouillé par des mains expertes. Le poignard de plastique était dissimulé derrière la boucle de son ceinturon. Heureusement le garde négligea de fouiller cette zone. Il sentit qu'on passait quelque chose derrière son oreille et il entendit un bip quand on scanna son faux tatouage. Le videur s'adressa à quelqu'un qu'on ne voyait pas.

— Ouverture.

Une porte en verre fumé coulissa silencieusement. De l'autre côté, un autre videur fit entrer Bolan. Il aperçut une large mezzanine qui surplombait la piste de danse. L'endroit semblait réservé aux invités personnels de la Bête. Le géant lui fit un signe.

— Entre et sois le bienvenu.

— Merci.

Il avança jusqu'à la balustrade et observa l'océan de corps qui s'agitaient sur la piste de danse en dessous de lui. Des écrans géants

projetaient des images de flammes et de démons. Les images défilaient au rythme de la musique et des lumières.

Bolan murmura dans le micro caché dans sa cravate italienne peinte à la main.

— Ici Striker. Je suis dans la place.

La voix de Krebs lui parvint dans la branche de ses lunettes.

— Bien reçu, Striker. Ici Contrôle. J'envoie Garde du Corps et Chasseur de Prime.

Une serveuse se dirigea vers Bolan. Elle était perchée sur des talons qui étaient un défi aux lois de la gravité. A part un masque vénitien, elle était entièrement nue. Il faut croire que quelqu'un l'avait briefée et lui avait dit de s'adresser à lui en anglais.

— Je m'appelle Yvo. Et je suis là pour satisfaire le moindre de tes désirs.

Bolan imita l'accent de Londres.

— Un demi, ça serait adorable.

— Normal ou king size ?

— A ton avis, beauté ?

Elle fit la moue derrière son masque et partit chercher la commande de Bolan.

Bolan entendit Chet lui parler dans son oreillette.

— Ici Garde du Corps et Chasseur de Prime. Nous sommes entrés sans difficultés.

Chet et Oderkirk se tenaient par la taille. Elle portait une petite robe noire à damner un saint. Ce qui était parfait pour le Hellfire Club. Chet était vêtu d'un costume de prêt-à-porter, mais un des plus chers qu'il avait pu trouver à Berlin. Ils étaient beaux et considéraient le reste du monde avec toute la morgue que cela autorisait.

— Périmètre, murmura Bolan. Où en es-tu ?

Zhong lui répondit aussitôt.

— Ici Périmètre. Je suis en position. J'ai le poste de contrôle et l'entrée de la cible en visuel. Smallhouse intervint.

— Nom de Dieu ! Striker, ici Œil de Faucon. Nous avons de la visite. Il y a un hélico qui est en approche pour se poser sur le toit.

Bolan vit Yvo qui revenait avec une pinte de bière grand modèle.

— Bien reçu, Œil de Faucon. Planque-toi.

— Je suis caché derrière la cheminée d'aération. Je ne pense pas qu'ils puissent me voir.

Bolan prit son verre et fouilla dans sa poche pour prendre sa pince à billet. Malgré le masque, il perçut clairement la surprise dans les yeux de la jeune femme. Apparemment, les invités de la Bête ne payaient pas et ne donnaient pas de pourboire. Bolan se rendit compte qu'il venait de commettre un impair. Yvo tourna les talons sans le moindre commentaire.

— Bordel de Dieu, murmura Smallhouse.

— Je t'écoute, Œil de Faucon, dit Bolan le nez dans sa bière. Que vois-tu ?

— Tu vois les Turcs XXL qui gardent l'entrée de la boîte ?

— Ouais.

— Eh bien, ce sont des avortons comparés au type qui vient de descendre de l'hélicoptère. Ce type est un putain de géant. Je crois que je vais laisser Périmètre s'occuper de lui.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Ça m'a tout l'air d'être le chef de la sécurité.

— Il est seul ?

— Oui. Euh, non... Attends... Oh ! Super !

Bolan sentit l'enthousiasme dans la voix du tireur d'élite.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Cordula Schon vient d'arriver parmi nous.

— La fête va pouvoir commencer. Est-ce que...

— Bordel de Dieu...

De toute évidence, Smallhouse n'aimait pas ce qu'il voyait.

— Œil de Faucon, qu'y a-t-il ?

La voix de Smallhouse baissa d'au moins une octave.

— Tu sais que le Diable est un Blanc aux yeux bleus, non ?

Bolan avait lu l'autobiographie de Malcolm X.

— C'est ce qu'on prétend.

— Eh bien, il est devant moi.

— Tu veux dire que tu as la Bête en visuel ?

— Ce que je veux dire, c'est que si ce type n'est pas Satan en personne, alors toutes mes jeunes années de militant de la cause noire ont été gaspillées en pure perte. Tu veux que j'essaye de le suivre à l'intérieur ?

— Que fait le pilote de l'hélico ?

— Il est resté dans l'hélico mais il n'a pas l'air de vouloir repartir.

— Tiens ta position. Nous allons essayer de monter.

— Bien reçu.

Bolan observait la piste de danse. Chet et Oderkirk s'agitaient sur la piste. Et ils dansaient vraiment bien. Ils portaient tous les deux les mêmes lunettes et ils avaient vraiment l'air du couple idéal.

— Garde du Corps et Chasseur de Prime. N'essayez pas de payer vos consommations. Attendez la fin du morceau et remontez sur la mezzanine. Prenez l'escalier à l'opposé de moi.

— Bien reçu.

Bolan sirotait sa bière. Les danseurs suivirent Chet et Oderkirk du regard pendant qu'ils se dirigeaient vers l'escalier qui menait à la galerie VIP. Au pied de l'escalier, les videurs les laissèrent passer sans vérifier leur identité. Il devait y avoir des capteurs ou des



scanners dans toute la boîte.

— Contrôle ?

— Striker, répondit Krebs.

— Comment marche la vidéo ?

— Les caméras de Striker, Garde du Corps et Chasseur de Prime sont parfaitement opérationnelles.

— Contrôle ?

— Oui, Striker ?

— Envoie les signaux.

— Immédiatement.

En apparence, il ne se passa rien. Mais ce qui est pratique avec les ondes radio, c'est qu'elles vont vite et qu'elles sont invisibles.

— Contrôle, qu'est-ce que ça donne ?

— Ça y est. Je reçois les signaux des puces RFID. Nom de Dieu, il y en a un sacré paquet !

Bolan prit son téléphone et effleura une touche.

Dans le van, la plate-forme vidéo captait les images envoyées par ses lunettes. Le programme informatique associa les informations envoyées par la caméra avec les signaux radio pour les recouper. Grâce aux images envoyées par Bolan, Chet et Oderkirk, Krebs pouvait situer les différents signaux dans la boîte de nuit. Si Gadgets et son équipe avaient disposé d'une semaine de plus, ils auraient trouvé un moyen pour que les informations s'affichent directement sur les verres de lunettes. Mais ils avaient manqué de temps.

Donc, pour voir ce que Krebs voyait, il fallait que Bolan se connecte avec son téléphone portable. Le programme afficha un repère sur l'écran.

Grâce à la puce de Rudi, Krebs avait pu identifier deux fréquences. La première servait simplement à identifier le porteur et à le suivre. La batterie de la puce était morte avant qu'il ait pu comprendre à quoi servait la deuxième.

Sur le balcon VIP, tout le monde émettait le premier type de signal. Le programme de Gadgets signalait chaque signal par un point d'exclamation rouge. Ceux qui émettaient le second type de signal étaient repérés par un point d'interrogation vert.

Les personnes marquées d'un point d'interrogation vert représentaient environ dix pour cent de la foule. Tous les employés, videurs, barmans, et serveuses, étaient marqués en vert. De toute évidence, Krebs avait déclenché autre chose que les simples routines d'identification primaires. Sur l'écran, Chet et Oderkirk ne portaient aucune marque.

Bolan but une gorgée de bière.

— Tu en comptes combien ?

— Dans tout le bâtiment, je compte deux cent cinquante points

d'exclamation dont soixante-quinze points d'interrogation. La voix de Krebs grimpa d'un cran. Attention, derrière. Il y en a un qui vient droit sur toi.

Bolan se retourna nonchalamment, comme pour observer la foule des danseurs. Une splendide blonde, qui elle était habillée, se dirigeait vers lui. Bolan la déshabilla du regard et lui sourit. La femme lui rendit son sourire. Elle parlait anglais avec un fort accent allemand.

— C'est la première fois que je vous vois ici.

Bolan acquiesça avec entrain.

— Oui !

La femme se mit à déclamer.

— « Alors, voyant ce que les hommes étaient devenus, Il envoya sur terre le feu et la tempête. »

Bolan sourit. Son catéchisme était un peu loin. Il fouilla dans sa mémoire pour trouver une citation des Evangiles. Sans cesser de sourire, la femme sortit un petit pistolet italien.

— Alors ? ...

— Alors ... Bolan haussa les épaules. Euh. Va en enfer.

Les yeux de la femme s'écarquillèrent.

— Quoi !

D'un mouvement du poignet, Bolan jeta le reste de sa bière dans les yeux de la blonde. Puis il abattit la lourde chope en terre sur son arme qui tomba au sol. Il empoigna la sataniste, la souleva au-dessus de la balustrade et la jeta dans un bassin en contrebas. Puis il parla dans sa cravate.

— Je suis repéré.

— Bordel ! répondit Krebs. Il y a un vrai troupeau qui se dirige vers toi !

Bolan n'avait pas le temps de chercher le pistolet de la blonde qui avait glissé sous les fauteuils. Comme sorti de nulle part, un des videurs Turcs bâti comme une armoire normande fonçait sur lui. Il sortit un couteau qui aurait pu servir à dépecer un ours et le fit tourner entre ses doigts comme pour un numéro de cirque. Il semblait déterminé à embrocher Bolan comme un vulgaire poulet. Il sourit largement quand Bolan sortit son smartphone et le brandit devant lui, comme une croix devant un vampire.

Son mépris se changea en stupéfaction quand Bolan appuya sur les touches et que le smartphone cracha quatre balles coup sur coup. En entendant les détonations, les gens s'écartèrent en hurlant. Le garde tomba à genoux, les deux mains crispées sur la poitrine.

Un deuxième videur se précipitait vers Bolan. Une matraque électrique crépitait dans son énorme poing. Bolan lui jeta son smartphone désormais inutile. Il hésita à peine quand l'appareille heurta au visage, mais c'était suffisant. Bolan fit trois pas en avant et

enchaîna avec une longue glissade sur le sol de marbre. Il évita la matraque et frappa l'homme à la rotule avec le talon de son mocassin italien. Le videur poussa un grognement et Bolan fit un roulé-boulé pour éviter les cent cinquante kilogrammes de muscles qui s'écroulaient.

Il prit la matraque électrique, l'appliqua sur le cou de l'homme et appuya sur le bouton. C'était son tour de sourire largement. L'homme se contracta comme un poing qui se ferme. Bolan enchaîna avec une roulade arrière. Il finit son mouvement sur un genou, en position de tir, le pistolet .22 de la blonde à la main.

Chet cria et vida son arme dans la figure d'un grand videur blond.

— Comment nous ont-ils repérés ? gueula-t-il.

Bolan supposait que la Bête avait un réseau de surveillance interne qui permettait lui aussi de repérer les puces RFID. Et les videurs avaient tous des oreillettes. Il y avait sans doute quelqu'un qui les dirigeait. Sur le balcon VIP, la moitié des gens cherchait à fuir tandis que l'autre moitié se ruait sur Bolan et ses équipiers. Heureusement, ils se gênaient les uns les autres. Bolan pointa son arme derrière le bar. En temps normal, il aurait laissé une chance aux barmans. Mais pas question d'avoir la moindre pitié pour ces types qui portaient la marque de la Bête et des pistolets-mitrailleurs Uzi équipés de silencieux. Bolan leva son arme et colla trois balles dans le sternum d'un barman. L'homme fut projeté en arrière et disparut sous les bouteilles d'alcool. Oderkirk sonna un autre barman d'un coup de pied dans le groin et fit un magnifique vol plané derrière le bar pour rattraper son arme.

L'affrontement tournait au corps à corps.

— Périmètre, cria Bolan. On a besoin de toi à l'intérieur.

— Compris.

Bolan vida son arme sur un autre gardien et sortit sa dague.

— Contrôle ? Que se passe-t-il de votre côté ?

— Les portiers ont fermé l'entrée sans explications. Les gens sont en colère mais ils commencent à se disperser. Vous voulez qu'on vous rejoigne à l'intérieur ?

— Négatif. Tenez votre position.

Chet cria par-dessus le vacarme.

— Merde, on a de la compagnie !

Un groupe de six hommes grimpait en courant les escaliers qui menaient à la mezzanine VIP. Et cette fois, ce n'étaient pas des videurs turcs. Ceux-là portaient des costumes sombres et étaient armés de ces mitraillettes FN P-90 PDW que les cartels mexicains appréciaient tant. Leurs armes étaient équipées de lasers, et les faisceaux verts balayaient la foule paniquée et hurlante à la recherche des intrus. Bolan tira deux balles dans la poitrine des hommes de tête,

sans résultat. Ils portaient des gilets pare-balles. Le pistolet de Bolan était déchargé et il se jeta au sol au moment même où les hommes de la Bête ouvraient le feu. Ils tiraient en rafales et touchèrent plusieurs personnes dans la foule.

Libby se dressa et tira sur l'homme de tête au moment où celui-ci atteignait la mezzanine. Puis, elle se jeta au sol en hurlant. Aussitôt, une rafale de PDW déchiqueta le miroir et les bouteilles de luxueux alcools qui se trouvaient derrière le bar. Bolan empoigna sa dague et se prépara à vendre chèrement sa peau.

Soudain le dernier homme du groupe s'envola comme s'il avait eu des ailes. Son voisin eut le temps de monter les deux marches qui le séparaient du balcon, puis il s'immobilisa et porta les deux mains à sa gorge. Un jet de sang artériel jaillissait entre ses doigts, comme si sa gorge avait été déchiquetée par les crocs d'un animal sauvage.

Ou les griffes d'un tigre.

Zhong s'était comme matérialisé au milieu de ses ennemis.

Il planta sa hache dans la tête d'un des gardes. Il lâcha son arme et se tourna vers le suivant. Il claqua violemment ses deux paumes sur ses oreilles et l'homme s'effondra, les deux tympans explosés. Un autre tueur se retourna, prêt à tirer. Zhong se jeta sur lui. L'homme hurla quand il sentit les pouces du Chinois s'enfoncer dans ses orbites.

C'est à ce moment que les deux hommes qui montaient devant prirent conscience que quelque chose clochait derrière-eux. Ils se retournèrent, mitraillettes en avant. Zhong avança simplement de deux pas. Il évita le canon de leurs armes et les attrapa par le cou.

Bolan savait que les spécialistes du kung-fu pouvaient trancher la gorge de leurs adversaires à mains nues. Mais il ne l'avait jamais vu faire, surtout en stéréo. Les deux tueurs tombèrent à la renverse, la gorge béante. Zhong secouait ses mains pour faire tomber le sang et les morceaux de cartilage.

Sur la mezzanine, tous ceux qui pouvaient encore bouger se précipitèrent vers le rideau rouge.

Zhong sourit à Bolan et récupéra sa hachette.

Le Guerrier alla le rejoindre sur la plate-forme. Chet récupéra les armes sur les cadavres. Zhong, sa hachette dans une main et son Glock 10 mm dans l'autre, dédaigna les PDW que Chet lui tendait. Bolan en prit une et en passa une autre en bandoulière.

— Œil de Faucon ? Qu'est-ce qui se passe de votre côté ?

— L'hélico est toujours là. Aucun mouvement. Que veux-tu que je fasse ?

Bolan réfléchit. La Bête était là. L'immeuble était cerné. Ce n'était plus une mission de reconnaissance. C'était l'affrontement final...

— Œil de Faucon, sabote-moi cet hélico !

— Bien reçu.

Krebs prit la ligne.

— Tu veux qu'on vous rejoigne à l'intérieur ?

— Non. Restez en position. Je...

Soudain la musique se tut. Tous les écrans vidéo et les télévisions affichèrent l'image d'un homme blond avec une courte barbe et une fine moustache. Ses yeux très bleus étaient froids comme la mort. Il arborait un sourire sadique. Il parlait en allemand et sa voix glaciale se répercutait dans toute la boîte de nuit.

— *Toten Sie. Toten Sie die Eindringlinge.*

Son sourire laissait voir des dents éblouissantes. Ses canines étaient étrangement pointues.

— *Tote Sie für mich.*

Chet s'adressa au visage qui souriait sur les écrans.

— Fils de pute, en plus il nous met des sous-titres !

Sous le visage effrayant, le texte défilait.

« Tuez-les. Tuez-les tous. Tuez-les en mon nom. »

La Bête termina par un éclat de rire.

— *Lassen Sie keine entgehen.*

« Ne faites pas de prisonniers. »

Une plainte, un appel au meurtre, monta de la piste de danse et du balcon qu'il leur faisait face. La foule démoniaque des danseurs voulait du sang.

Les caméras de surveillance pivotèrent et l'image de Bolan et de son équipe apparut sur les écrans.

— Striker, cria Krebs. Qu'est-ce qui se passe ?

— Contrôle, Némésis, Jack !

Bolan vit la foule qui montait l'escalier.

— On a besoin de vous ici et maintenant !

## CHAPITRE XXIV

— Ottokar von Saar !

Gadgets hurlait dans la radio.

Bolan finissait de barricader la porte. Ça ne tiendrait sans doute pas très longtemps.

— Quoi ?

— Le blondinet sur l'écran ! reprit Gadgets. J'ai envoyé son visage dans notre logiciel de reconnaissance faciale. Il s'appelle Ottokar von Saar, le baron Ottokar von Saar.

— Tu veux dire qu'il est de la haute ?

— Oui ! Il est aussi lieutenant dans l'armée de l'air. Brigade 31 !

— Chet ! cria Bolan. Comment ça se passe de ton côté ?

— Il y a une porte blindée en acier. Et les explosifs sont restés dans le van.

La voix de la Bête résonna. Elle tombait du plafond comme la voix de Dieu.

— Laissez-moi vous aider.

Le verrou électronique de la porte blindée bourdonna. La porte s'ouvrit sous la pression de la foule qui se trouvait derrière.

La mâchoire et l'arme de Chet tombèrent d'un même mouvement.

— Nom de Dieu...

Une douzaine de femmes, toutes plus ou moins dénudées, se ruaient vers eux à travers le hall. Bolan n'arrivait pas à savoir si c'était des serveuses, des entraîneuses ou des strip-teaseuses. Ce qu'il voyait parfaitement, par contre, c'est qu'elles se ruaient vers eux en gueulant comme des harpies. Et à voir leurs yeux et leurs bouches, c'était bien du sang qu'elles réclamaient.

— Bordel de Dieu !

Chet était atterré.

— Comment veux-tu qu'on se batte contre des nanas à moitié à poil ?

Même Zhong hésitait et interrogeait Bolan du regard.

Bolan savait qu'ils devaient être filmés. La Bête se ferait une joie de diffuser une vidéo où on les verrait en train de trucher une douzaine de femmes splendides et sans défense.

Pourtant, ils ne pouvaient pas se laisser arrêter. Ils devaient trouver la Bête et la tuer.

Le Hellfire Club était équipé d'un antique système anti-incendie. Une grosse boîte rouge était fixée au mur. Avec le coude, Bolan brisa la vitre, il abaissa une manette de cuivre et dégagea une longue lance à incendie.

— Libby, envoie-moi toute la sauce !

La Rouquine actionna la vanne de pression.

— On va les refroidir un peu, ces salopes de l'enfer.

Bolan abaissa la valve et offrit aux zélotes hurlantes une séance d'hydro-massage. Pression : cent kilogrammes au centimètre carré.

Les panthères hurlantes volèrent dans tous les sens. Elles glissaient, tombaient, s'accrochaient les unes aux autres. Et continuaient à hurler. Bolan poursuivit le traitement jusqu'à ce qu'elles soient trempées, hébétées et soumises.

La voix de la Bête se répercuta dans le hall.

— Intéressant.

Finalement, la dernière femme qui essayait de résister se coucha en position fœtale sous la force du jet d'eau. Bolan laissa tomber la lance à incendie et prit son arme. Il enjamba les femmes trempées et tremblantes et se dirigea vers la porte blindée.

Quand elles avaient surgi, hurlantes, les harpies étaient obsédées par leur désir de meurtre et aucune n'avait pensé à la fermer.

Bolan découvrit une série de box. Toute son équipe le rejoignit, et ils fermèrent la porte derrière eux. Zhong se posait la même question que Bolan.

— D'où ces furies ont-elles bien pu sortir ?

— Cette enfoirée de Bête ne peut quand même pas avoir des bataillons complets de putains psychotiques en réserve, ajouta Chet.

Bolan sourit discrètement. On ne savait pas où s'arrêtaient les pouvoirs de la Bête.

— Alors, baron ! cria Bolan. Où est-ce que tu les trouves toutes ces putains psychotiques ?

Les haut-parleurs restèrent ostensiblement muets.

— J'appelle le baron Ottokar von Saar. Je répète. J'appelle le baron Ottokar von Saar, criait Bolan.

Les haut-parleurs grésillèrent.

— Ainsi, dit le baron, perplexe, vous savez qui je suis. Ou plutôt vous croyez savoir qui je suis. Sinon, vous n'auriez pas choisi cet endroit pour essayer de me soumettre.

Zhong leva la tête, visiblement intéressé par ce nouveau terme.

— Soumettre ?

— Cela veut dire dompter, enchaîner, et ici, arrêter, ou tuer.

Zhong fit un signe et nota le mot dans sa mémoire. Le baron poursuivait.

— Je peux aussi en déduire que vous ne connaissiez pas mon identité avant d'entrer au Hellfire Club. Cela signifie que vous pouvez communiquer avec quelqu'un qui est à l'extérieur. Nous allons faire cesser cela.

— Contrôle ! Ici Striker ! cria Bolan. Je crois que nous allons être...

Chet grogna et Oderkirk gémit de douleur. Bolan jeta ses lunettes.

Un sifflement strident leur déchirait les tympanes.

— Voilà qui est mieux, déclara le baron. Maintenant, vous allez me dire qui vous êtes.

Bolan inspectait les box.

— Ces nanas n'étaient pas là à attendre, en train de parler chiffons et de se repoudrer le nez. Il doit y avoir une autre issue.

Venue de nulle part, la voix du baron résonnait.

— Qu'espériez-vous en vous introduisant ici ? Au fait, vous savez que le Nègre qui était sur le toit est mort ?

Bolan ne daigna pas répondre au baron, malgré le racisme de sa remarque.

Il savait que pour tuer Terrell Smallhouse, alors qu'il était protégé et armé de son fusil, il aurait fallu faire sauter tout le bâtiment. Et si le bâtiment avait sauté, Bolan s'en serait aperçu.

— Vous pensiez que je ne détecterais pas vos sous-marins devant le Club ? ajouta le baron sur le ton de la réprimande. J'espère que vous ne comptez pas sur eux pour venir à votre secours.

Ça, c'était plus inquiétant. Krebs n'était pas vraiment un combattant, Nazareno était un simple pilote et Rudi un ancien adepte de la Bête, assoiffé de vengeance. Bolan sortit son portable. Il ne pouvait pas appeler. C'était comme dans la maison sur la plage. La Bête brouillait les communications.

Gadgets lui avait transmis des plans qui dataient de l'époque communiste. Il les afficha sur son téléphone. Certes le bâtiment avait été modifié depuis cette époque. Mais ces vieux plans pouvaient encore être utiles. Par exemple, ils indiquaient l'emplacement d'un ancien ascenseur. Bolan se disait qu'ils n'avaient pas dû le supprimer. Juste le dissimuler.

Là !

Bolan se dirigea vers le mur du fond. Il était recouvert d'un panneau de bois et d'une toile bleue. Bolan tira dans le panneau et agrandit le trou avec sa crosse. Puis, il saisit le panneau à deux mains et l'arracha de ses rails. La porte d'un ascenseur brillait doucement.

— Bien joué, commenta la Bête. Et maintenant ?

Chet soupira.

— Quand je pense que les explosifs sont restés dans le van.

Bolan inspectait le trait de lumière qu'on devinait entre les portes de l'ascenseur.

— Zhong. ?

Le tueur de Hong Kong s'avança. Il se concentra sur les portes. Il les fixait comme si son regard avait eu le pouvoir de les faire fondre. Sa respiration se ralentit. On entendait monter un sifflement grave qui venait du plus profond de sa poitrine. Soudain, Zhong rugit comme un fauve.



Le coup qu'il porta fut tellement rapide qu'il était impossible de le suivre. Des étincelles jaillirent des portes de l'ascenseur. Le métal gémit. Sous la violence du coup, la lame de la hachette pénétra entre les deux portes. Bolan et Chet vinrent l'aider. Ils glissèrent leurs doigts dans l'étroite fente et se mirent à tirer. Les portes s'écartèrent de quelques centimètres et la hachette retomba sur le sol.

— Si seulement Terrell était là, murmura Chet entre ses dents serrées.

Bolan gémissait sous l'effort.

— Zhong !

Zhong se concentra, frappa trois fois dans ses mains. On aurait dit des détonations. Les mains de l'homme à la hachette se refermèrent sur les portes. Les muscles de ses épaules se tendirent, il poussa un mugissement de taureau blessé. Les portes s'ouvraient lentement et Chet tomba en arrière.

— Wow, dit calmement Oderkirk qui attendait derrière eux.

— Très impressionnant, commenta la voix de la Bête.

Bolan et son équipe s'entassèrent dans l'ascenseur.

— On monte ou on descend ?

Smallhouse était en haut. Krebs, la Bête et probablement l'enfer se trouvaient en bas.

— On descend.

Les portes déformées finirent par se refermer en grinçant et l'ascenseur démarra. Ils s'étaient collés contre les parois de chaque côté de la porte pour être un peu protégés quand les portes s'ouvriraient. Quand ils atteignirent le rez-de-chaussée, une cloche retentit.

Les portes s'ouvrirent, dévoilant un véritable champ de bataille.

La piste de danse était vide à l'exception des cadavres. A quelques mètres de là, Krebs et son équipe s'étaient réfugiés derrière le van. Apparemment, Naz s'en était servi comme d'un bélier pour défoncer la porte principale. Le van était percé de centaines d'impacts de balles. Une demi-douzaine de gardes armés de PDW s'abritaient derrière les tables renversées et les distributeurs de boisson. Ils étaient appuyés par une demi-douzaine de videurs turcs, qui avaient troqué leurs matraques et leurs couteaux contre des pistolets-mitrailleurs. Krebs et Naz tiraient, abrités derrière le van. Rudi gisait par terre, immobile et couvert de sang.

Deux des videurs, armés de pistolets-mitrailleurs, essayaient de contourner Krebs en se dissimulant dans l'ombre. Bolan les descendit tous les deux. Nazareno se retourna brusquement en entendant des détonations derrière lui. Il faillit tirer sur Bolan qui se précipitait pour le rejoindre.

L'Exécuteur regarda Rudi. Il avait insisté pour que tout le monde

s'équipe d'un gilet pare-balles. La veste de Rudi était complètement déchiquetée. Son visage et ses épaules étaient eux aussi criblés d'impacts. Krebs regarda Bolan.

— Est-ce qu'il est...

— Pour lui, c'est fini, répondit le Guerrier. Récupère ses armes.

Bolan mit son PDW à l'épaule et ramassa la mitrailleuse de Rudi et deux bandes de munitions.

— On s'arrache !

Krebs et Nazareno coururent vers l'ascenseur pendant que Bolan les couvrait. Les hommes de la sécurité sentirent que quelque chose allait de travers et décidèrent d'attaquer. Chet, Zhong et Oderkirk les cueillirent au moment où ils sortirent à découvert.

Les videurs turcs se dirent qu'il était plus sage de rester à l'abri et se jetèrent au sol. Bolan courut jusqu'à l'ascenseur et Chet enfonça le bouton de fermeture rapide des portes. Les balles ricochèrent sur les portes sans arriver à transpercer l'acier.

L'ascenseur trembla. Quelque chose de lourd venait d'atterrir sur le toit. Ils levèrent tous leurs armes. Bolan se dit qu'il ne connaissait qu'une seule personne assez folle pour descendre le long du câble et assez lourde pour faire un tel barouf à l'atterrissage.

— Terrell ?

La voix étouffée de Terrell lui répondit.

— Coop ?

— C'est moi !

La trappe d'accès s'ouvrit et ils se retrouvèrent nez à nez avec le visage de Terrell qui clignait des yeux dans la lumière de l'ascenseur.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

— On prend l'ascenseur pour l'enfer, répondit Bolan. Tu veux faire un tour ?

— Pour sûr !

Smallhouse se faufila à travers la trappe et atterrit dans l'ascenseur.

Chet montra le bouton du dernier niveau.

— A propos d'enfer, dit Chet, je pense que quand j'aurai appuyé sur ce bouton, ça sera le terme approprié.

Smallhouse se plaça devant la porte.

— C'est moi qui suis le mieux équipé. Je passe en premier.

Krebs tendit à Zhong le gros sac d'armes qu'il avait pris dans le van et vint se placer derrière Terrell. Bolan avait insisté pour que tous les membres de l'équipe de surveillance portent des gilets pare-balles. Et maintenant, le spécialiste en électronique se transformait en héros.

— Mec, dit-il à Terrell, je suis juste derrière toi.

Nazareno vint les rejoindre.

— On peut y aller. Bolan prit une grenade assourdissante dans le

sac de Zhong et fit un signe à Chet. Celui-ci appuya sur le bouton et l'ascenseur commença à descendre vers son destin. Smallhouse murmurait entre ses dents quelque chose qui ressemblait à un mantra.

— C'est parti... C'est parti... C'est parti...

L'ascenseur stoppa, la cloche retentit. Les portes s'ouvrirent en grinçant.

— On y va !

Une grenade à main rebondit sur la poitrine de Smallhouse et roula sur le sol de béton de la cave.

— Et merde !

Il se jeta sur la grenade au moment où les armes automatiques se déchaînaient. Nazareno tituba en recevant une douzaine de balles. Krebs arrosa la cave avec son M-16 et Bolan lança sa grenade assourdissante. Smallhouse fut soulevé du sol quand la grenade sur laquelle il était couché explosa. Une seconde plus tard, la déflagration de la grenade assourdissante balayait la cave.

Bola poussa Krebs en avant et le suivit.

— Go ! Go ! Go !

L'ascenseur était un piège et pour s'en sortir, la seule solution c'était de charger. Krebs hurla et fonça droit devant lui en tirant dans toutes les directions. Bolan était juste derrière lui, la mitrailleuse M-4 à la hanche. En sortant de l'ascenseur, il fit un pas sur la gauche et se mit à genoux.

Tout le monde tirait. La pièce était une sorte de vestibule en béton et tout le monde tirait à bout portant.

Les sbires de la Bête étaient plus nombreux qu'eux et mieux armés. Ils pensaient sans doute qu'ils arriveraient à les massacrer dès l'ouverture des portes de l'ascenseur. Au lieu de cela, Bolan et son équipe s'étaient rués hors du piège mortel de l'ascenseur comme Butch Cassidy et le Kid étaient sortis de la grange. Une charge insensée et suicidaire.

Bolan régla la M-4 sur courtes rafales et commença à descendre méthodiquement les ennemis, comme des cibles dans un jeu de massacre.

Quand il n'eut plus de munitions, il abandonna la mitrailleuse et prit son PDW. Mais il n'y avait plus personne. Ils étaient tous morts ou agonisants. Oderkirk était assise contre un mur, elle avait deux trous rouges dans l'épaule droite et elle pissait le sang. Nazareno portait un gilet pare-balles mais les munitions des PDW étaient conçues pour les transpercer. Il était étendu sur le dos, serrant les restes du gilet qui protégeait sa poitrine. Il priait en espagnol. Bolan s'agenouilla près de lui. L'armure de Nazareno n'avait pas résisté et trois balles l'avaient transpercée.

— Naz ?

— *Pendejo*, grogna-t-il.

Bolan sourit. Nazareno était blessé, mais il était encore en vie.

— Ecoute-moi, tu as été salement touché. Tu vas souffrir mais tu vas t'en sortir. Libby va prendre soin de toi.

Oderkirk se tenait l'épaule, elle se plaça à côté de Nazareno.

— Ça va aller. Je vais rester avec toi.

Bolan se tourna vers Smallhouse. Brusquement, le géant se redressa.

— Ça va ! Ça va !....

Smallhouse était toujours aussi noir, mais son visage avait viré au gris. Il était encore sous le choc. Il portait une armure complète qui l'avait protégé des éclats de grenade. Ses bras étaient couverts d'entailles, mais le plus grave, c'était le sang qui coulait de sa cuisse droite. Smallhouse était équipé comme s'il avait été en mission en Afghanistan. Bolan prit des pansements dans la sacoche du tireur d'élite. La blessure saignait abondamment mais Bolan savait d'expérience que l'artère fémorale n'avait pas été touchée. Il appliqua le pansement sur la cuisse de Terrell et lui dit de le maintenir fermement.

— Reste comme ça. Ecoutez-moi, tous les trois, il va falloir vous occuper les uns des autres en attendant que nous en ayons fini avec tout ça. Ça va aller ?

Smallhouse s'était appuyé contre Oderkirk. Il attrapa son fusil d'une main qui tremblait.

— Ouais, ça va aller. Cet ascenseur n'ira nulle part et nous ne laisserons passer personne. A bientôt.

Bolan ouvrit la culasse de sa mitrailleuse et enclencha une nouvelle bande de munitions.

## CHAPITRE XXV

— Jack ! La panique faisait vibrer la voix de Gadgets. Jack !

Le magicien des ordinateurs était tassé sur sa chaise. Il fut soulagé en entendant la voix de Grimaldi. En arrière fond, il percevait le bruit d'un rotor d'hélicoptère.

— Je te reçois, l'ami.

— Je n'ai plus aucun contact avec ceux qui sont dans le bâtiment.

— Moi non plus, répondit Grimaldi. Il a fallu que je grimpe à cinq cents pieds pour te capter de nouveau.

— Rapport ?

— Terrell a détruit l'hélicoptère ennemi. Après, il s'est occupé du pilote qui n'était pas d'accord. Quand les communications ont été coupées, il m'a fait un grand signe et il est rentré dans le bâtiment pour trouver le Blondin, Bluto et la donzelle. Quelques minutes après, Krebs a défoncé les portes de la boîte avec le van, ce que j'ai trouvé assez créatif.

— Quoi d'autre ?

— En apparence, tout est calme. Pas de gyrophares ni de sirènes, rien sur les fréquences de la police. Je ne sais pas ce qui se passe là-dessous, mais ils sont arrivés à le cacher pour le moment. Et de ton côté ?

— Ce baron Ottokar von Saar est un gros poisson. Il y a quelques années, le gouvernement mexicain et les Forces Spéciales américaines ont développé un programme pour former des unités de lutte contre les cartels de la drogue. Mais tous les hommes qui avaient suivi cette formation ont retourné leur veste et se sont mis à travailler pour les trafiquants. Il y en a même qui ont fondé leur propre cartel. Depuis, les Mexicains se méfient des instructeurs et des programmes de formation US. La rumeur prétend que le gouvernement mexicain s'est rendu compte qu'ils s'étaient fait avoir. Du coup, ils ont fait appel aux Forces Spéciales Opérationnelles allemandes. Plutôt que de former de nouveau des bataillons entiers prêts à trahir comme un seul homme, ils ont misé sur de petites unités très mobiles. Ils ont recruté leurs hommes chez les « intouchables », tous ceux qui avaient un compte personnel à régler avec les cartels. La plupart des groupes étaient très petits, pas plus de quatre hommes et un sous-officier. La rumeur prétend aussi que ces équipes ont fini par se comporter bizarrement. Plus du tout comme des soldats chargés de lutter contre le trafic de drogue. Plutôt comme des équipes d'assassins. Apparemment, ces mecs prenaient leur boulot un peu trop à cœur. Ils ont dû arrêter l'expérience.

— Et von Saar faisait partie de ces groupes ?

— C'est top secret et l'armée allemande le nierait si on leur demandait officiellement. Mais je suis arrivé à pirater leurs dossiers. J'ai découvert que von Saar était en « mission secrète » pendant les dix-huit mois qu'a duré le programme.

— Et sur leurs boucles d'oreilles magiques ?

— C'est absolument incroyable, continua Gadgets. Le frère de von Saar est ingénieur et travaille pour une boîte de télécommunications qui est sous contrat avec l'armée allemande.

— Donc, si je comprends bien, Otto se rend au Mexique. Là il voit à quel point c'est le chaos. Et il voit ses petits protégés se transformer en escadrons de la mort.

— Il voit aussi les satanistes et la Santeria qui gravitent autour des cartels et du trafic de drogue, enchaîna Gadgets.

— Et quand il rentre en Europe, il va voir son frère parce qu'il a un plan.

— Et il bâtit son empire sur les deux rives de l'Atlantique.

Grimaldi siffla d'admiration.

— Cet Ottokar von Saar me plaît de plus en plus. Je crois que je vais me poser sur le Hellfire Club pour aller lui éclater la tête. Si Striker ne l'a pas encore fait.

— Attention, l'avertit Gadgets. Terrell a bousillé leur hélicoptère et il n'est plus sur le toit. Je te déconseille fortement d'atterrir si tu n'as pas un message radio ou un contact visuel qui te le demande explicitement.

Le pilote grogna mais répondit par l'affirmative.

— Bien reçu, je reste en l'air.

Ils se trouvaient dans un tunnel de l'ancien réseau d'égouts de Berlin-Est. Il était muré depuis longtemps, mais la Bête l'avait rouvert. C'était un décor tout trouvé pour tourner un film gore. Les murs étaient en brique noircies recouvertes de toiles d'araignée. Çà et là, des canalisations secondaires étaient fermées par des grilles rouillées. Des torches accrochées aux murs dispensaient une lumière rare et sinistre. Les murs suintaient et le sol était parsemé de flaques malodorantes.

— Coop ? murmura Krebs.

— Ouais ?

— J'ai peur.

Bolan se retourna et le dévisagea. En plus de ses rations et de son paquetage, il avait toute la panoplie du fantassin.

— Garde ton sang-froid, lieutenant.

A l'extrémité du tunnel, une plainte stridente et désespérée monta dans l'obscurité. Bolan arma sa mitrailleuse. Chet avait un PDW dans chaque main. Zhong rangea sa hachette et sortit un deuxième Glock.

Krebs les regardait avec effarement.

— C'est quoi ça ? je n'y comprends rien.

— Eclaire-moi, dit Bolan.

Krebs sortit une torche de son sac pendant que Bolan avançait. Le cri retentit de nouveau. C'était un cri de peur et de désespoir, un râle d'agonie.

— Il va pas recommencer avec ses son et lumière, murmura Chet.

Bolan ignora la remarque. Il s'arrêta près d'une grille. On distinguait mal le fond du boyau à travers les barreaux rouillés. Quelque chose, au fond, faisait comme un bruit de succion. Bolan se plaça devant la grille.

— Chet, couvre-moi. Krebs, éclaire-nous.

Bolan et Chet pointèrent leurs armes. Krebs éclaira le boyau.

— Mon Dieu, murmura Chet.

— Putain ! s'exclama Krebs.

Derrière les barreaux, dans le faisceau de la torche de Krebs, une forme pâle gémissait. C'était un être humain.. Il était entièrement nu et couvert de crasse. On voyait qu'il avait dû être plutôt enrobé. Bolan examina la grille. Les barreaux avaient été descellés et remis en place avec une riveteuse pneumatique. Le prisonnier ne pouvait que lécher la moisissure qui recouvrait les murs. Et à voir les traces sur son visage et sa bouche, il l'avait fait. Quelqu'un l'avait condamné à mourir de faim dans le noir.

La voix de Chet tremblait de colère.

— Cette Bête prend son rôle un peu trop au sérieux.

Zhong parla calmement.

— Un homme ne peut pas se parer du manteau du mal sans être corrompu.

— Nous le libérerons en revenant, dit froidement Bolan. D'abord, il faut tuer la Bête.

Krebs, horrifié, contemplait le prisonnier.

— Amen, mon frère.

Au fond du boyau, l'homme se mit à pleurer. Ils s'éloignèrent.

Le tunnel faisait un angle. Au-delà, la lumière était plus forte. Bolan tourna le coin, l'arme à la hanche, et se retrouva devant les portes de l'enfer.

Ces portes étaient énormes, en chêne incrusté de métal, comme les portes d'un château fort.

Chet regarda Zhong en rigolant.

— T'as un truc de kung-fu pour celles-là aussi, Zhongi ?

Zhong réfléchit un moment.

— Finalement, je crois que c'est au-dessus de mes capacités.

Bolan inspecta le couloir. Les torches étaient plus nombreuses. De chaque côté, il y avait une grille qui fermait un canal secondaire.

L'odeur de pourriture semblait venir des portes elles-mêmes. Bolan désigna le plafond.

— Zhong, les caméras de sécurité.

Le Glock aboya trois fois, les caméras explosèrent en une pluie de métal et de composants électroniques.

— Vous voulez que je vous dise quelque chose ? demanda Krebs.

Bolan prit une charge de C-4 dans le sac et y enfonça un détonateur.

— Quoi donc ?

— Je me dis que quand ces portes vont s'ouvrir, ça va drôlement speeder.

— Je suis bien de ton avis, répondit Bolan. Prends un P. M. et explose ces grilles pour qu'on puisse s'abriter dans ces conduites.

— Les exploser ?

— Tire sur les boulons. Tu devrais arriver à les affaiblir suffisamment pour que Zhong finisse le travail.

Krebs prit un pistolet-mitrailleur.

— OK.

Bolan colla la charge de C-4 au centre de la double porte. Avec son arme, Krebs fit voler le mortier autour des grilles et Zhong n'eut aucun mal à les arracher.

Bolan répartit les quatre dernières grenades.

— Krebs, tu gardes la tienne en réserve.

Il grimpa jusqu'au boyau et y découvrit un corps amaigri qui achevait de pourrir.

— Zhong, avec moi. Chet, Krebs, de l'autre côté.

Ils se mirent à couvert.

— Ça va péter ! Bolan déclencha l'explosion. Le souffle balaya tout l'égout. Les portes se fendirent et s'effondrèrent dans un nuage de poussière et de rêves perdus.

Alors l'Enfer se déchaîna.

Bolan reconnut le bruit caractéristique des mines anti-personnel Claymore qui explosaient les unes après les autres. Plusieurs centaines de billes d'acier traversèrent le couloir à une vitesse supersonique.

Bolan s'aplatit dans le tunnel et prit sa grenade. Par-dessus le tumulte, on entendait Krebs jurer.

Un nuage de balles traçantes empêchait tout mouvement.

— Chet ! Zhong ! Les grenades ! Maintenant !

Bolan lança sa grenade à travers les portes brisées. La grenade à fragmentation émit un bruit semblable au claquement d'un fouet avant de se transformer en nuage de flammes et de métal. La grenade assourdissante de Zhong explosa comme une tempête divine et un battement de cœur plus tard, la grenade de Chet achevait de frapper



les trois coups.

Bolan sortit la tête du tunnel et balaya la pièce avec sa mitrailleuse.

— Chet ! Zhong ! Go ! Go ! Go ! Krebs, avec moi !

Bolan se jeta au milieu de l'égout, qui était relativement sec et commença à arroser la pièce pleine de fumée qui s'ouvrait devant lui. Chet et Zhong se placèrent chacun d'un côté de la porte pour prendre les ennemis entre deux feux.

L'Exécuteur se dressa et s'avança, bravant le feu de l'ennemi. On entendait les claquements secs d'une mitrailleuse qui avait la même signature que celle de Bolan. La pièce était remplie de fumée mais, au milieu de la pièce, les éclairs des détonations trahissaient la présence du tireur.

— Krebs ! Ta grenade !

Krebs dégoupilla et lança sa grenade en direction des éclairs, avec la précision d'un pro du base-ball. Ils reculèrent et la grenade explosa.

Bolan engagea sa dernière bande de munitions et pénétra dans l'Eglise du Démon.

L'Exécuteur considérait calmement le pentagramme doré de huit mètres qui dominait le sol de basalte noir. Inscrite dans les branches de l'étoile, une tête de bouc dorée et malveillante aux yeux rouges.

— Le bouc de Mendès, murmura Krebs. Le Diable en personne.

La pièce était un pentagramme. Des bancs de pierre étaient disposés le long des murs de ce lieu maudit. Au moins, il n'y avait ni adorateurs du démon, ni noctambules, ni strip-teaseuses en délire ou videurs titanesques. Une douzaine d'hommes lourdement armés gisaient sur le sol de pierre noire, morts ou agonisants. Ils étaient équipés comme des soldats de l'armée allemande.

Bolan se tourna vers le gros morceau de pierre noire qui servait d'autel. Les poignées de cuivre qui y étaient fixées étaient couvertes de sang séché. Une mitrailleuse allemande M-4 reposait sur l'autel, comme une offrande. Le tireur gisait mort derrière l'autel, déchiqueté par la grenade de Krebs.

A l'autre bout du pentagramme, deux portes ouvertes se faisaient face. Zhong leva les yeux.

— *La femme ou le tigre ?*

— C'est une bonne référence, reconnut Bolan.

Venue de nulle part, la voix de la Bête retentit.

— Vous commencez à sérieusement m'agacer.

Bolan examina un cadavre et trouva dans son sac deux mines Claymore, du fil électrique et un détonateur. Il les prit et récupéra les munitions du mitrailleur mort près de l'autel de pierre.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, Otto ?

— Ceci !

Un rideau d'acier glissa bruyamment à la place des grandes portes

médiévales. Des herses fermèrent brusquement les deux autres portes.

— Eh bien ! Chet examinait la pièce avec circonspection. Dites-moi, ce n'est plus la Bête, c'est Docteur No ! C'est quoi le prochain truc ? Tu remplis la pièce d'eau et tu lâches les requins ?

Krebs avait l'air inquiet.

— Vous vous souvenez de ces types dans les tunnels ? C'est peut-être ça qu'il veut faire, nous laisser là à nous manger les uns les autres pour ne pas mourir de faim.

Zhong était appuyé sur l'autel, sa hachette dans une main et son Glock dans l'autre. Il attendait patiemment la prochaine carte de la Bête.

— Les associés de Cooper savent où nous sommes. Le Baron n'a pas de temps à perdre avec des effets de manche. Il va agir bientôt.

Bolan prit les deux mines Claymore et commença à dérouler le fil électrique.

Chet et Krebs s'abritèrent derrière l'autel. Chet se mit à genoux et pointa son arme sur les portes.

— Je vous attends, bande d'enfoirés !

Bolan plaça les mines de l'autre côté de l'autel, dirigées vers chacune des deux portes.

Il déplaça les pieds de sa mitrailleuse et s'installa en position de tir par-dessus l'énorme bloc de basalte noir.

— A toi de jouer !

Krebs était de plus en plus nerveux.

— L'enfoiré ! Il demande un temps mort et il en profite pour essayer de paralyser le buteur !

La comparaison avec le football américain était bien trouvée, mais Bolan était de l'avis de Zhong. La Bête ne disposait que de peu de temps. Il devait déjà être en train de préparer son prochain mouvement. Le visage de Bolan se contracta : il avait l'impression qu'on lui enfonçait une aiguille dans le crâne.

— Est-ce que quelqu'un a mal au crâne, à part moi ?

— Nom de Dieu, grogna Chet. Je croyais être le seul.

Krebs se massait le front.

— Oh oui, moi aussi !

Zhong était aussi impassible qu'un rocher.

— Je ne sens rien.

Bolan tendit l'oreille. On entendait comme un chuintement. Les trois hommes qui agonisaient sur le sol furent pris de convulsions et leur peau vira au rouge.

— Du monoxyde de carbone ! cria Bolan. Tout le monde debout sur l'autel.

Ils se levèrent et grimpèrent sur le bloc de pierre.

Le monoxyde de carbone est un gaz inodore et incolore. C'est la première cause de mort par intoxication au monde. Habituellement, il est mélangé aux gaz d'échappement d'un moteur ou d'un foyer quelconque, mais à l'état pur, c'est un tueur invisible et sournois.

La Bête était en train de remplir la pièce de CO pur. Plus léger que l'air, le gaz s'échappait lentement de trous percés dans le basalte. C'est pour cela que les hommes allongés sur le sol étaient morts et que Bolan, Chet et Krebs, qui étaient agenouillés, avaient commencé à avoir mal à la tête, alors que Zhong ne sentait rien. Mais le CO allait lentement envahir la pièce et ils seraient rapidement submergés par le flot invisible et mortel. Ils auraient d'abord des céphalées, puis rapidement des vertiges et des nausées. Viendraient alors les convulsions, la confusion mentale et l'inconscience. Enfin, leur respiration se bloquerait et ce serait la mort.

Chet tira sans espoir sur la porte d'acier.

— Cet enfoiré nous refait le coup d'Auschwitz.

— Il faut sortir d'ici, dit Bolan. Et vite.

— Ah oui ! dit Chet. Et comment ?

La panique faisait trembler ses yeux.

Krebs fouillait dans le sac de matériel.

— Nous n'avons plus de C-4.

Bolan examinait l'église infernale. Trois des angles de la pièce étaient scellés avec du métal. Le quatrième était libre. Le cinquième était percé d'une petite abside avec un deuxième autel qui était orné d'un calice et de deux cierges noirs. Bolan regarda le sol. La mort montait vers eux, fleuve invisible, pour les engloutir. Le bouc de Mendès fixait Bolan depuis le centre de son pentagramme. A côté du pentacle satanique, il y avait des éraflures dans le marbre noir du sol. Elles menaient à la porte de droite en face d'eux. L'autel noir avait été déplacé par le passé. Au-delà de l'estrade, le sol descendait en pente douce en direction de la porte. Le front de Bolan se plissa.

Chet siffla.

— J'ai déjà vu cet air-là ! Il va nous trouver quelque chose. Son visage redevint sérieux. Tu vas nous trouver quelque chose, Coop ?

— Ouais.

Bolan descendit de l'autel. Krebs était horrifié.

— T'es fou !

— Les mines ! Du scotch ! La porte de droite ! En haut et des deux côtés !

Bolan courut jusqu'à l'autel de l'abside.

— C'est quoi ce charabia ? cria Chet.

Bolan monta sur le second autel.

— C'était quoi ta spécialité en Iraq, Chet ?

— Je suis mitrailleur ! Mais il n'y a pas une seule putain de

mitrailleuse qui pourrait...

— C'est quoi une Claymore ?

— Nom de Dieu !

Il prit les deux mines.

— C'est comme des cartouches géantes !

— Exactement.

Bolan inspira profondément et redescendit. Il arracha les portes de l'autel. Une fois de plus son instinct ne l'avait pas trompé.

Il n'y connaissait pas grand-chose en satanisme, mais il savait que la plupart de leurs rites démoniaques étaient de simples perversions des rites chrétiens. La messe chrétienne s'était transformée en messe noire. Et là, dans l'autel de l'abside, se trouvait un chrismarium richement décoré d'argent rempli au bas mot de trois litres d'huile maudite. Bolan s'en empara et revint vers l'autel principal, les poumons en feu. Il sauta dessus et toussa violemment avant de reprendre sa respiration. Il sauta de nouveau par terre et répandit le contenu du chrismarium devant l'autel de pierre et sur les éraflures qui conduisaient à la porte.

Chet et Krebs observaient Bolan comme s'il avait été fou. Ils avaient scotché les Claymore sur la porte. Ils revenaient vers le bloc de pierre noire en déroulant le fil du détonateur. Leurs visages étaient rouge brique à force de retenir leur respiration. Bolan vida les dernières gouttes d'huile et revint à l'autel. Sa tête était sur le point d'exploser et sa vue commençait à se brouiller.

Il sauta sur l'autel et reprit sa respiration, la poitrine haletante. Tout ce qu'on pouvait espérer, c'était que l'air soit un peu meilleur en haut. Toute l'équipe s'abrita derrière l'autel.

— Feu !

Krebs actionna le détonateur.

Les Claymores sont des mines anti-personnel. Elles sont faites pour projeter un nuage mortel de billes d'acier. Et pour mettre toutes ces billes d'acier en mouvement, il fallait six cent quatre-vingts grammes de C-4. Les Claymore explosèrent et 1400 billes d'acier hurlèrent dans toutes les directions. Le haut de la porte d'acier, noirci par l'explosion, s'était tordu. On aurait dit qu'il avait été déformé par les poings d'un géant.

— Poussez !

Les quatre hommes unirent leurs efforts contre l'imposante pierre noire. Le rocher était l'objet impossible à déplacer, mais Bolan et son équipe ne pouvaient prétendre être la force impossible à arrêter. Les articulations de Bolan craquaient sous l'effort.

— Si seulement... Terrell... était là, grinça Chet.

Un étrange sifflement sortit des dents serrées de Zhong. On devinait qu'il tentait de se servir d'un de ces pouvoirs ancestraux qu'on

lui avait enseignés dans les écoles de Hong Kong. L'autel noir remua. Bolan hurla et poussa de toutes ses forces. Le basalte crissait contre le sol de marbre. Le marbre est une pierre lisse et le mouvement s'accéléra quand l'autel se trouva sur l'huile. Vingt centimètres, quarante, un mètre. Enfin ils atteignirent le plan incliné qui permettait de descendre de l'estrade.

L'énorme bloc de pierre bascula.

— Poussez ! grogna Bolan.

Les quatre hommes s'arc-boutèrent. L'autel s'ébranla.

— Prenez vos armes !

Ils prirent leurs armes sur l'autel qui accélérail et se jetèrent sur le côté.

La pierre percuta l'acier.

La porte, qui était déjà affaiblie, sortit complètement de son cadre et tomba. L'autel continua sa course. Bolan et son équipe ouvrirent immédiatement le feu. L'Exécuteur tenait sa mitrailleuse par la poignée et par un des pieds. Il passa son arme dans la porte béante. La mitrailleuse sautait entre ses mains. Il tira toute la bande de cartouches, jeta l'arme inutile et plongea à travers la porte.

Il atterrit dans un nouveau tunnel. A l'autre bout, quatre hommes lui tiraient dessus. Bolan fit un roulé-boulé et se réfugia derrière l'autel de pierre. Krebs et Chet ouvrirent le feu pour le couvrir. Bolan se jeta à plat ventre, prit son PDW, le régla sur semi-automatique. Il tira coup sur coup quatre brèves rafales. Les quatre hommes s'écroulèrent comme des quilles. Bolan se leva et avança.

— Venez !

— Eh bien... En fait...

Chet s'appuyait contre le mur. Son élégant costume berlinois était couvert de sang.

Bolan savait que le gaz rampait lentement vers eux.

— Il faut qu'on bouge. Tu peux marcher ?

— Je peux marcher.

Chet fit deux pas, toussa et tomba à genoux.

Sans cérémonie, Zhong le balança sur ses épaules.

— On y va.

Une voix retentit derrière eux.

— Vous n'irez nulle part.

Bolan pivota et réalisa trop tard que c'était un piège. La Bête n'était pas derrière. Elle avait simplement coupé les haut-parleurs du tunnel et ils entendaient ceux qui étaient derrière eux, dans le temple. Bolan se retourna.

A l'autre extrémité du tunnel, von Saar et Bogac Krom leur tiraient dessus. Les deux hommes reculèrent et s'abritèrent dans un coude du tunnel. Zhong s'effondra d'un bloc, comme un arbre. Chet hurlait.

Bolan le dégagea. Zhong avait pris une rafale en pleine poitrine. Il était mort avant d'avoir touché le sol. Bolan prit sa hachette et son Glock et les enfonça dans sa ceinture.

— Krebs, occupe-toi de Chet.

Bolan progressait dans le tunnel. Il savait que c'était un piège. Il s'avança jusqu'au virage et balança une rafale. Personne ne riposta. Soudain il fut pris d'une énorme crise de toux et faillit vomir. Sa vue se brouillait et ses genoux se dérobaient. Le Guerrier s'ébroua et rassembla ses esprits. Il aurait eu besoin de quarante-huit heures de repos sous une tente à oxygène. Malheureusement, il allait falloir le mériter.

Bolan passa le virage.

Le tunnel était un nouveau décor de film d'horreur. De chaque côté du couloir, il y avait des alcôves avec des corps enchaînés. A l'odeur, on pouvait affirmer que ce n'était pas des accessoires de cinéma. A l'autre bout, il y avait une porte ouverte. Ottokar von Saar apparut dans l'ouverture et tira une rafale. Bolan répliqua, l'obligeant à se mettre à couvert. Il prit sa respiration et piqua un sprint en direction de la porte.

Bogac Krom surgit d'une des alcôves. Il percuta Bolan et l'envoya valdinguer.

Bolan fut projeté dans une des alcôves. Il percuta un corps desséché qui se désintégra littéralement. L'Exécuteur cherchait à dégainer le Glock de Zhong mais il en fut empêché par un formidable coup de poing en pleine poitrine. Le souffle coupé, il se replia sur lui-même. Krom portait une armure tactique complète, un PDW en bandoulière et un 9 mm Beretta à la ceinture. Le tueur saisit Bolan et le redressa. Il le délesta de sa hachette et de son pistolet et lui décocha un coup de poing qui faillit lui emporter la mâchoire. Puis il le saisit par la nuque. Les yeux du Guerrier s'obscurcirent.

— Maintenant, le baron accepte de te parler.

Il fut interrompu par la voix de Krebs.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, Bluto ?

Krebs vida son chargeur dans la poitrine de Krom. Surpris, celui-ci regarda son gilet pare-balles puis se tourna vers Krebs, l'air mauvais. Ils savaient tous les deux qu'il ne vivrait pas assez longtemps pour recharger son M-16 ou pour prendre son .45. Krebs leva sa baïonnette et chargea.

— Geronimo !!!

Bolan profita de l'occasion pour donner un coup de poing à Krom. Le coup n'était pas très puissant mais il atteignit Bogac au menton et suffit à détourner son attention. Le Turc riposta d'un coup de coude dans le sternum qui fit tomber Bolan à genoux. Krebs continuait à charger et le géant tendit la main pour détourner son arme. Krebs l'évita. Le tueur rugit et attrapa le canon du fusil et l'immobilisa. De

l'autre main il cherchait son pistolet.

Mais Bolan l'avait dégainé avant lui.

Bolan eut soudain l'air inquiet. L'Exécuteur leva l'arme et appuya sur la détente. La balle pénétra sous le menton et ressortit en emportant la moitié du crâne. Krom s'écroula, aussi mort qu'une souche. Bolan rangea l'arme du Turc.

— Tu ferais mieux de recharger ton M-16.

Krebs montra ses poches vides.

— Je suis à sec.

Bolan s'empara du PDW de Krom.

— Prends ça.

Il le régla sur semi-auto.

— Il y a cinquante balles dans le chargeur.

Bolan récupéra son arme ainsi que le Glock et la hachette de Zhong.

— Où est Chet ?

— Il arrive aussi vite qu'il peut. Il a pris trois balles dans la poitrine mais elles ont ricoché sur les côtes et les blessures ne sont pas trop profondes. C'est la perte de sang et surtout les gaz qui l'ont affaibli. Il m'a envoyé en avant. Il a dit que tu pourrais avoir besoin d'aide.

— Et c'était le cas. Merci.

Bolan inspira, ses côtes craquèrent et il se remit à tousser.

— Il faut... finir le boulot.

Bolan et Krebs se dirigèrent vers la porte béante.

— Si ce fils de pute n'est pas complètement givré, il a dû se tirer depuis longtemps, dit Krebs, plein d'espoir.

— Il est encore là.

Bolan essayait de distinguer au-delà de la porte. Malgré la raclée monumentale et les gaz, son instinct était toujours opérationnel.

— Il nous attend.

Krebs se redressa.

— J'ai une armure, même si c'est un peu léger pour la tête. Tu veux que je passe devant ? Que je le détourne de toi ?

Bolan respira et toussa longuement avant de pouvoir articuler un non. Sa main était couverte de sang mais il n'arrivait pas à savoir si c'était dû aux gaz ou au coup de poing qu'il avait reçu.

— Tu ne m'en veux pas ?

Krebs haussa les épaules.

— Non.

— Tu sais que s'il y a une autre Claymore là-dedans, ça va pulvériser tout ce qui n'est pas protégé par ton armure.

— Ouais, mais...je sais quand même me débrouiller, répliqua Krebs.

Bolan sourit avec lassitude.

— O.K.

— Donne-moi l'autre arme.

Krebs mit son PDW en bandoulière et prit celui que Bolan lui tendait.

— O.K.

Bolan prit le Glock de Zhong dans une main et le Beretta de Krom dans l'autre.

— Un, deux, trois... Go !

— Chargez ! cria Krebs.

Le technicien se rua à travers la porte en tirant. Il arrosa toute la pièce avec son P-90. Quand le chargeur fut vide, il le jeta et prit l'autre.

— Coop ? Je n'y vois rien.

Bolan se pencha à travers la porte. Derrière la porte, le tunnel s'élargissait. La pièce avait la taille d'un hangar. Le sol avait été recouvert d'un plancher et on avait installé un éclairage électrique. Il y avait une douzaine de bureaux inoccupés avec des ordinateurs. Bolan admira la Panoz Esperante noire et les deux motos BMW qui étaient garées à l'autre bout. Les bureaux étaient séparés par un labyrinthe de demi-cloisons. Sur le côté, des dizaines d'écrans vidéo permettaient à la Bête de surveiller le moindre recoin du Hellfire Club. L'autre côté était encore plus intéressant. Il était occupé par un équipement de télécommunication militaire qui montait presque jusqu'au plafond.

— Krebs ? Tu vois ça ?

Krebs ne pouvait cacher son excitation.

— Mec, c'est un vrai bonheur.

— Tu crois que c'est avec ça qu'il a brouillé les radios ?

— Définitivement !

— Détruis-moi tout ça. Je te couvre.

— Si c'est pas malheureux, soupira Krebs.

Malheureux ou pas, il leva son arme... et poussa un cri de surprise quand sa jambe éclata en un geyser de sang. Il tomba lourdement sur le côté.

— Fils de pute.

Bolan cherchait à localiser le tireur, mais il n'avait pas entendu la détonation. Krebs se tenait la jambe et attrapa son arme. Du sang jaillit de son épaule et l'arme retomba sur le sol.

— Connard !

Bolan cherchait, mais il ne voyait la Bête nulle part et son arme était vraiment silencieuse. Ça devait être un modèle qui n'éjectait même pas les douilles. Von Saar allait continuer à tirer sur Krebs, mais sans le tuer. Pour forcer Bolan à se montrer. Les cloisons devaient être en tissu. La Bête tirait à travers et se déplaçait après chaque coup.

Bolan sourit froidement en entendant un glissement et le bruit d'une



respiration derrière lui. Krebs murmura :

— Juste derrière, boss.

Une balle toucha son autre jambe. Il hurla.

La Bête parla. Sa voix, portée par les haut-parleurs, venait de partout à la fois.

— Jette ton arme ou je lui tire dans les couilles.

Krebs lui répondit ironiquement.

— J'ai déjà deux enfants ! Ma vie est faite ! Nique-le, Coop !

Bolan lui fit signe.

— Tu as entendu ce qu'il a dit.

Bolan et Chet se ruèrent à travers la porte. Chet arrosait les cloisons de tissu. Bolan l'imitait avec le pistolet de Krom. Le flingue claqua à vide, il prit le Glock de Zhong et atteignit le bureau. Krebs s'effondra, il avait dû être touché à un endroit vital.

— Fils de pute ! hurla Chet.

Il jeta son fusil et prit son PDW. Bolan sauta sur le bureau.

— Fils de...

Chet s'écroula. Mais Bolan avait eu le temps de voir une des cloisons vibrer quand la balle l'avait traversée. La Bête était là, au sixième bureau. Bolan chargea. Il vida son arme aussi vite qu'il put, déchiquetant le tissu de la cloison. Le Glock claqua à vide. Bolan prit la hachette de Zhong.

La Bête se dressa. Il tenait un pistolet russe muni d'un silencieux et d'une crosse amovible. Il alluma un viseur laser. Bolan lança la hachette de Zhong. Elle pivota et frappa la Bête à l'envers, mais cela suffit pour détourner son tir.

Bolan se jeta par-dessus la cloison et empoigna la Bête. Ils tombèrent lourdement sur le bureau qui s'effondra dans un magma de bois, de câbles et d'écrans.

L'Exécuteur se redressa le premier et immobilisa son adversaire. La Bête sourit. D'une main il empoigna la gorge de Bolan. De l'autre il prit son poignard. Le Guerrier sentit la brûlure de la lame qui fouillait entre ses côtes. Il ignore la douleur.

Il s'empara d'un lourd écran d'ordinateur. Les yeux de la Bête s'agrandirent quand Bolan leva l'écran à deux mains au-dessus de sa tête. Von Saar lâcha la gorge de Bolan une seconde trop tard. Il ramena instinctivement son bras pour se protéger. Bolan abattit l'écran et lui cassa le bras. La Bête hurla et retira son poignard pour frapper de nouveau.

Bolan frappa son adversaire avec le lourd écran vidéo. Les os du crâne cédèrent.

Il jeta l'écran brisé contre le mur.

— Chet !

— Je suis encore là, répondit une voix grinçante.

— Krebs ?

Krebs grogna.

— Dis-moi que tu l'as eu, ce sac à merde.

Bolan se leva et alla s'asseoir devant la station de communication. Il n'était pas un expert, alors il éteignit tout sauf la radio. Il régla la fréquence de Grimaldi.

— Jack ?

— Striker ! Comment allez-vous ?

— Zhong et Rudi sont morts. Tout le reste est plus ou moins blessé. Libby, tu m'entends ?

— Cinq sur cinq. Naz va vraiment mal !

— Il va falloir l'amener jusqu'à l'ascenseur pour gagner le toit. Jack vous récupérera.

— Et de votre côté ?

— Krebs est salement touché. Chet ne va pas vraiment mieux.

Bolan se remit à tousser.

— Et moi, je me suis déjà senti mieux. Je ne sais pas comment nous allons faire pour nous en sortir. En plus, il y a une mer de gaz toxique que nous attend juste à côté.

— Ne me dis pas que vous allez sagement attendre les forces de l'ordre, intervint Grimaldi.

— Plusieurs d'entre nous seront morts avant qu'ils n'arrivent.

— Dis-moi que tu as un plan, bafouilla le pilote.

Bolan regarda la pièce et, derrière elle, la porte automatique. Un égout est un drôle d'endroit pour garer une voiture de sport. A moins d'avoir une sortie.

— Je crois qu'on va faire une petite balade en décapotable.

## EPILOGUE

Bolan regardait le soleil se coucher. Il était assis sous le porche d'une petite maison blanche perdue dans la verdure, une bière bien fraîche à la main.

Le voyage de retour n'avait pas été une mince affaire.

Krebs avait perdu presque tout son sang avant même qu'ils soient sortis des égouts. Ils étaient quand même arrivés dans une planque de la CIA où une équipe médicale les attendait. Et c'est seulement la veille que Nazareno avait été tiré d'affaire. Les deux hommes étaient encore à Ramstein, en Allemagne. Chet et Smallhouse avaient été remis sur pied et ils étaient repartis aux Etats-Unis. Les deux hommes goûtaient un repos bien mérité dans un palace de Miami. Bolan avait envoyé la hachette de Zhong au restaurant de Wang avec un billet qu'il avait fait transcrire par un interprète chinois. Il expliquait que le Diable Blanc était mort et que Miss Tsui était vengée. Bolan était certain que l'arme saurait retrouver son chemin jusqu'à Hong Kong.

Le massacre du Hellfire Club avait fait les gros titres de la presse internationale. La police allemande, en étroite collaboration avec la police mexicaine, était en train de démanteler toute l'organisation de von Saar. Le frère du baron avait été arrêté. Cordula Schon courait toujours.

Bolan se pencha vers Highlander.

Le chien portait toujours un pansement. Il était en train de passer maître dans l'art qu'ont les chiens américains de faire la sieste les yeux ouverts.

— Bon chien.

Highlander remua la queue.

Bolan entreprit de faire les comptes. Ses ecchymoses avaient viré du noir au jaune. Il avait une dizaine de points de suture sur le côté. Depuis la veille, il ne toussait plus. Les maux de tête étaient un peu moins violents et un peu plus espacés. Le toubib l'avait prévenu. Les conséquences les plus importantes d'une intoxication au monoxyde de carbone sont neurologiques. Amnésie, perte de mémoire, et même des tremblements comme dans la maladie de Parkinson. Et les symptômes pouvaient apparaître des jours ou des semaines après l'intoxication. Pourtant, à part quelques troubles de la mémoire à court terme, il récupérait plutôt rapidement.

L'un dans l'autre, l'Exécuteur se sentait veinard d'être encore en vie. Il adressa une pensée aux amis tombés au combat, but sa bière et se leva.

— Une petite promenade, Highlander ?

Le chien frétille et les deux complices partirent en petite foulée.

L'Exécuteur avait encore du mal à croire aux événements des derniers jours. Mais, ce ne serait pas la dernière fois qu'Hal Brognola l'embarquerait dans une histoire à dormir debout, il valait donc mieux s'attendre au pire. Pour l'instant, James McAunelly - comptable chez Smith and Smith Ltd à Profiel City - prenait deux semaines de vacances bien méritées...